

Fleuve en colère

Par Michèle Lesage

ISBN : 978-2-9819198-1-6

Un jeune homme marche le long des quais qui frangent l'île de Montréal, les yeux tournés vers le fleuve Saint-Laurent.

Durant ses études universitaires en génie de l'eau, Jérémie a appris que les riverains produisent des milliards de litres de pollution — seringues, substances organiques et pharmaceutiques, condoms, papiers hygiéniques, rejets d'usine. Dès la source, des Chutes Niagara jusqu'au Golfe du Saint-Laurent, en continu, tous les jours. Avec les pluies abondantes, d'autres déchets s'ajoutent qui profitent des surverses des réseaux d'égouts, sans que quiconque lève le petit doigt. Des milliards de litres de pollution !

Autrefois, le fleuve lui a sauvé la vie, et deux fois plutôt qu'une. Il s'apprête à lui renvoyer l'ascenseur en espérant qu'il ne soit pas trop tard ! En flânant, il déroule dans sa tête le film des vacances insolites qu'il a vécues autrefois avec son grand-père. Grâce au vieux fou, il sait tant de choses maintenant sur son pays et sur ses habitants, sur sa famille et sur lui-même, mais aussi sur le lien étroit que le fleuve, ce géant bienfaisant et malheureux, maintient avec lui dans l'espoir d'être à son tour secouru.

Une île

Comment se sent-on quand on a douze ans, qu'on vient de sortir du primaire avec des boutons dans le cou et sur le front, que les filles font une tête de plus que les garçons et qu'elles rient entre elles en te regardant comme si tu n'étais qu'un insecte repoussant, que tes parents t'écœurent parce qu'ils ont planifié ton été sans te consulter et que t'as juste le goût d'essayer des trucs interdits, mais que t'as pas les moyens de tes ambitions ?

Trop *bad*, avec juste l'envie de disparaître ! C'est comme ça que se sent Jérémie, enfermé dans sa chambre. Ses doigts s'enfoncent dans sa manette de jeux tandis que son corps bascule à gauche et à droite en suivant sur l'écran le parcours miné d'un champ de tir parsemé de ruines de guerre.

Devant l'immeuble où habite sa famille, son grand-père vient de stationner son véhicule, une autocaravane jaune moutarde qui date du milieu des années soixante-dix. La tignasse poivre et sel en broussaille, Patrick Gervais en descend vêtu d'une tenue safari couleur sable à l'image de sa vie aventurière. En soufflant, il gravit l'escalier en colimaçon qui mène à l'appartement situé au

deuxième étage d'un triplex. À son arrivée, sa petite-fille Léa se précipite pour ouvrir.

- Allo la belle grande fille !

Léa se jette dans ses bras, se dégage aussitôt et part courir dans le quartier : c'est l'heure de son entraînement. Patrick range ses chaussures dans le minuscule vestibule et prend la direction de la cuisine. En passant, il frappe à la porte de la chambre de Jérémie et lui crie « Viens m'aider ! ». Il démarre la préparation du déjeuner : omelette, saucisses et crêpes sont prêts en quinze minutes. Le fumet embaume toutes les pièces, s'échappe par les interstices de la maison, se répand jusque dans la rue. Jérémie sort enfin de sa tanière et s'affale sur une chaise en grommelant « salut ».

Ses parents, Dominic Ouellet et Katherine Gervais, sont en route pour le chalet qu'ils ont loué dans la région de Sorel-Tracy. Cette année encore, ils se permettent des vacances sans les enfants. Patrick a promis de les emmener à la piscine, en balade à bicyclette et aux rendez-vous de son club d'astronomie. Mortel !

Sa sœur Léa considère qu'elle n'a pas besoin de supervision et elle aurait préféré qu'on la laisse chez une de ses amies.

Jérémie n'est pas plus enthousiaste : il devra endurer sa sœur durant quinze jours ! Pénible !

À quatorze ans, Léa ne fait pas son âge car elle est grande et athlétique. Elle excelle aux sports d'équipe et ses succès au soccer et au hockey l'ont rendue populaire. Tout le monde le dit : Léa est une boule d'énergie. En l'espace de quelques semaines, elle peut user une paire d'espadrilles toute neuves. À l'opposé, Jérémie n'aime pas la compétition. Il souffre de la comparaison avec sa sœur qui collectionne les trophées ! Lui, il n'accumule que des ecchymoses et des blessures. Ses chutes sont nombreuses.

Hormis son tempérament plutôt solitaire, Jérémie a conscience que quelque chose le distingue des autres. Il ne se croit pas à ce point spécial qu'il puisse prétendre posséder des pouvoirs comme Harry Potter ou Amos Daragon, mais il est certain qu'il est « différent », ne serait-ce que par ce halo brumeux qui l'entoure en permanence. C'est à peine perceptible à l'œil nu, mais il est possible de s'en rendre compte en l'approchant de près. En hiver, la sensation d'humidité qui émane de lui est assez désagréable car elle pénètre les vêtements en quelques secondes. Plus gênant peut-être est cette petite plaque de glace qui se forme

autour de lui s'il reste trop longtemps immobile. En été par contre, cette condition l'avantage : il fait bon rester près de lui lorsque le soleil darde ses rayons car la fraîcheur qu'il dégage soulage de la chaleur. Bien sûr, il suffit que le ciel soit couvert pour qu'une menue flaque d'eau se forme à ses pieds, mais heureusement rien de remarquable.

Le pédiatre qui le suit depuis qu'il est bébé est d'avis qu'il s'agit de l'effet d'une transpiration excessive. Sa recommandation : un bain quotidien avec une serviette de toilette savonneuse, des vêtements fabriqués avec des fibres naturelles comme le coton, le lin et la laine, et l'application de bicarbonate de soude sur le corps.

Une autre particularité le distingue, celle-là autrement plus dérangeante pour l'adolescent. Son crâne présente deux petits renflements sous lesquels se déclenche à l'occasion un fourmillement intrigant. Bien que le médecin n'ait diagnostiqué qu'une accumulation de sébum, c'est-à-dire une substance grasse sécrétée par la peau, Jérémie n'est pas convaincu.

C'est que, selon les humeurs de ses parents, amis ou professeurs, parfois même de personnes qu'il croise dans la rue, ces kystes sont parcourus de picotements et s'agitent. Comme

s'ils captaient des ondes chargées des émotions ressenties par tous ces gens ! Et lorsque des sentiments négatifs s'amplifient au point de secouer les boucles de ses cheveux, Jérémie a tendance à intervenir de crainte que la situation ne dégénère.

- Tu gosses, Mimi ! le brusque Léa qui ne se prive pas de lui dire qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas.

Jérémie déteste ce surnom et il ne lui déplairait pas de lui faire passer le goût de l'utiliser. Mais il évite d'en venir aux mains parce qu'il sait qu'elle aura le dessus. Et puis, il comprend comme tout le monde qu'un état d'esprit agressif n'a pas toujours de conséquences fâcheuses.

Trop d'agitation ou des variations anormales lui causent des malaises. Son cœur se met à battre à tout rompre et il lui arrive de perdre connaissance. De ces syncopes répétées, le pédiatre n'en a pas fait grand cas, concluant à un trouble temporaire de croissance.

L'adolescent n'ose s'ouvrir à quiconque des orages qui le tourmentent, mais il aimerait déposer le fardeau de toutes ces sensations qui l'encombrent, cesser d'être cette sorte de créature

insolite pourvue de récepteurs, comme ces coupoles fixées sur le toit des maisons qui pointent vers le ciel.

Sinon, Jérémie est un garçon comme les autres et il est loin d'être un ange ! Il fait des bêtises et donne du fil à retordre à ses parents. Pas plus tard que la semaine dernière, il a cassé les lunettes d'un voisin qui, ma foi, l'avait bien cherché, et il a troué le mur de plâtre de la chambre de sa sœur en ouvrant la porte à la volée.

Avec sa sœur d'ailleurs, les escarmouches sont fréquentes. L'autre jour avec son cellulaire, Léa l'a pris en photo assis sur les toilettes, une pellicule d'eau recouvrant les tuiles de la salle de bain. Elle s'est sauvée en criant :

- J'va's la montrer à tes amis !

Son père a dû les séparer non sans recevoir des coups, ce qui leur a valu un confinement dans leurs chambres pour quelques heures. Sa mère, elle, n'est jamais là pour négocier la paix entre eux car elle ne rentre que tard en soirée.

Lorsque tous les bruits de la maison se taisent et que Jérémie se glisse dans son lit, il est envahi par des visions et des sensations dont il jurerait qu'elles ne lui sont pas inspirées

d'Internet ou de ses jeux vidéo. Ces images dont il ne connaît pas la provenance, il les subit avec résignation. L'adolescent ignore encore que son âme, sertie dans l'aura de la planète, a le don d'entendre l'Univers et qu'il possède un pouvoir aussi puissant sinon supérieur à celui des superhéros qu'il raffole voir au cinéma.

Pour échapper au bouillonnement de son cerveau, il se concentre sur les photographies qu'il aime admirer à la bibliothèque. Il affectionne celles qui montrent les ciels pleins d'étoiles, le spectacle des systèmes solaires et des galaxies aux formes incroyables. Entre l'état d'éveil et le sommeil, il peut presque s'observer flottant à la dérive dans les champs galactiques.

Si ce n'était des livres qu'il a lus, les mots « Voie lactée » ne réfèreraient qu'à un concept abstrait car de la fenêtre de sa chambre, il ne voit que la ruelle. Au-dessus des garages, les cordes à linge s'entremêlent aux fils électriques sous les hauts lampadaires dont la lumière obscurcit les objets stellaires.

Ce matin, Jérémie aurait préféré rester dans sa bulle. Il dirait qu'il se sent fatigué de la vie. Ses pensées l'ont tenu réveillé une partie de la nuit et le départ de ses parents au lever du soleil l'a

arraché du lit. Au fond du corridor, la porte du vestibule claque. C'est Léa qui revient toute pimpante de sa course matinale. Elle traverse le logement comme une flèche et fonce vers la douche. Quelques minutes plus tard, elle surgit dans la cuisine.

– J'ai faim !

Tout en se servant un café, Patrick leur annonce qu'il a changé leur plan de vacances. Il va leur faire voir du pays et ils seront donc sur la route durant les deux semaines qui vont suivre. Il a omis d'aviser les parents, mais il les appellera sans faute. La nouvelle est bien accueillie : partir à l'aventure avec leur grand-père qui a tant voyagé est une proposition prometteuse.

Quant à Jérémie, il a une raison de plus d'apprécier ce projet car lorsqu'il est assis en voiture, toute transpiration et toute communication télépathique cessent comme par magie. Se pourrait-il que des composants utilisés dans la fabrication des automobiles aient la propriété de bloquer ces deux phénomènes ? L'aluminium peut-être ? Il lui semble avoir déjà lu quelque chose à ce sujet. Il rêve de se construire un refuge tout en aluminium.

La dernière bouchée avalée, Patrick lance joyeusement :

- Pendant que j'lave la vaisselle, allez faire vos sacs à dos. Oubliez pas vot' pyjama, vos bobettes pis vos chaussettes, deux t-shirts, deux shorts, une paire de pantalon, un chandail chaud, un imperméable, une casquette, vot' brosse à dent, du dentifrice, vot' maillot de bain pis une serviette de plage!

Léa disparaît en souriant parce qu'il manque à cette liste les serviettes hygiéniques, le déodorant, les élastiques pour les cheveux, le baume pour les lèvres, un miroir et son téléphone cellulaire. Son frère a bouclé son sac en moins de deux et, en retournant dans la cuisine, Jérémie a deviné chez son grand-père une morosité qui contraste avec l'humeur joviale qu'il affiche.

- Pat, t'es-tu correct ?

Surpris par l'acuité de son intuition, le grand-père ne sait que répondre. Derrière eux, Léa s'esclaffe :

- Mimi, quessé qu't'as encore ?
- Cricrisse moi patience ! répond Jérémie en poussant du pied le sac que sa sœur a déposé sur le plancher. J't'ai dit de pas m'appeler de même !

Patrick calme le jeu :

- Voyons don', mon gars, ç'a pas d'importance.

Mais la colère de Jérémie ne se maîtrise pas si facilement. Tandis qu'il se réfugie dans sa chambre pour asséner un ou deux coups de poing dans son punching-ball, le tonnerre ébranle la charpente de la maison comme en réponse au premier coup porté. Indifférente à la réaction de son frère, Léa se hâte devant la grande fenêtre du salon pour être aux premières loges du spectacle. Les feuilles du grand érable de Norvège dont les branches touchent la clôture du balcon sont complètement immobiles. Le temps s'assombrit au point que Patrick allume une lampe.

«Je pourrai jamais l'endurer deux semaines», fulmine Jérémie en se laissant tomber sur son lit. Une rafale de pluie s'est abattue dans le quartier, accompagnée du bruit assourdissant de la foudre qui tombe tout autour. Pendant une bonne vingtaine de minutes, des trombes d'eau se déversent et des sirènes hurlent dans les rues avoisinantes. La courte tempête se termine sur un formidable grondement venu du bout de l'île.

Alors que les dernières grosses gouttes s'échappent encore des nuages et que l'érable s'ébroue sous les derniers assauts du vent, Patrick frappe à sa porte.

- Jérémie, tu viens ?
- Minute, répond l'adolescent en épongeant l'eau qui s'est répandue autour de son lit.

Jérémie change de chandail et sort dans le corridor.

- Encore une chose, s'écrie Patrick en se frappant le front. On laisse les cellulaires à la maison, mais j'garde le mien.
- Oh non ! protestent les deux ados.
- J'veux rien entendre ! Pas question que vous passiez quinze jours à texter vos amis pis à fixer vos écrans. Aweille, bougez vos fesses ! On a perdu du temps !

Patrick fait un dernier tour du logis, histoire de s'assurer que tout est en ordre et que les cellulaires sont bel et bien rangés dans les chambres. Il ouvre l'enveloppe que leur père a laissée à son intention sur la console en demi-lune du salon, y prend l'argent prévu pour leurs dépenses et jette dans le bac à recyclage la lettre que lui a écrite son gendre sans même l'avoir lue. Qu'a-t-il besoin de recommandations et de mises en garde !

Parce que leur grand-père a interdit leurs portables, Léa et Jérémie quittent l'appartement la figure longue. Ils descendent l'escalier avec leur bagage en prenant garde de ne pas glisser.

Autour d'eux, des odeurs de bitume et de jardins mouillés flottent au-dessus du sol. Parvenus au bas de l'escalier, ils se bousculent un peu et Léa tombe, un genou sur la chaussée. Elle se relève l'œil mauvais, mais Patrick s'interpose juste à temps.

- R'gardez-moi ben dans les yeux, bonyeu d'bonyenne. Ça peut pas continuer comme ça. J'vous avertis : si j'vous reprends à vous asticoter, on revient icitte pis vous bougez p'us de vos chambres, c'est-tu clair ?

Aussitôt les portières de la camionnette déverrouillées, Léa monte sur le banc avant tandis que Jérémie se jette sur le coussin un peu défoncé de la banquette arrière. Alors qu'il écarte les rideaux à carreaux pendus aux fenêtres, une petite voiture blanche attire le regard du garçon, mais surtout la drôle de tête du conducteur : un petit crâne chauve en forme d'ampoule.

La voix de son grand-père détourne son attention.

- On s'en va visiter une forteresse ! fait Patrick en mettant les moteurs. On va arriver en milieu d'après-midi, juste à temps pour des tirs de canon ! J'gagne que vous avez jamais entendu ça. Si y mouille pas, on va pouvoir assister à la parade de l'artillerie.

- J'pas tellement down, réagit Jérémie sans réfléchir.

Se repentant d'avoir manifesté de façon aussi prompt son manque d'intérêt, il se reprend :

- Est où ta forteresse ?

Après un savant slalom entre des cônes orange, des piétons hargneux et des bicyclettes délinquantes, Patrick lui répond :

- En Ontario, sur le bord des États-Unis.
- T'es sérieux ? se récrie Léa. J'suis poche en anglais !
- T'en fais pas avec ça. On va jusse y passer un jour ou deux, la rassure Patrick. J'serai là, tsé ben !
- Cool ! ironise l'adolescente.

Contrariée, Léa considère le léger brouillard qui enveloppe la ville et la procession de véhicules qui grimpent la bretelle d'accès de l'autoroute Métropolitaine. Par chance, la circulation n'est pas trop dense et l'autocaravane file entre les camions de livraison et les trains routiers qui se dirigent vers l'ouest sans rencontrer de bouchon, un miracle à Montréal !

Le grand-père atteint enfin le pont Galipeault et l'Île Perrot qu'il leur faut traverser avant d'atteindre la rive nord.

- Le fleuve ! s'exclament en cœur Léa et Jérémie.

*

Drôle d'île que l'Île de Montréal. La majorité de sa population ne voit pas l'extraordinaire cours d'eau qui embrasse toute la ville. Seuls les goélands friands de déchets oubliés dans les parcs et les marchés publics en laissent deviner la présence.

Parce que son père lui avait dit que l'eau des robinets était tirée du fleuve Saint-Laurent, Jérémie tout jeune enfant s'était représenté le fleuve comme un Être amical qui étanchait sa soif et qui veillait sur lui, image qui s'était renforcée lors d'un malheureux incident où il avait bu la tasse dans quelques pieds d'eau. Sa mémoire en avait conservé la sensation d'avoir été enveloppé d'une bienveillance infinie et depuis, il avait appris à nager sans manifester aucune crainte. Il s'en souvenait à peine, incapable de dire aujourd'hui s'il avait rêvé ou non cet événement.

Comme le fleuve dont il méconnaît la source et l'aboutissement, coule dans le sang de Jérémie une ascendance dont il ne soupçonne pas l'étendue. Ignorant tout de ses origines et des liens qui se sont noués au fil du temps entre les membres de sa famille, comment pourrait-il présager de sa destinée,

appréhender la tempête qui menace de les précipiter tous dans les remous puissants de la fatalité ?

Le voyage commence

La conduite sur l'autoroute n'est pas de tout repos. Patrick a dû contourner un certain nombre d'incidents —des fusées éclairantes oubliées sur le côté de la chaussée, des cadavres de petits animaux et des pneus éclatés qui jonchent l'asphalte. À peine trente minutes plus tard, il a dû s'arrêter pour libérer Léa et Jérémie qui n'en pouvaient plus de l'odeur de vinyle qui flotte en permanence dans l'habitacle : à cause de la pluie, les fenêtres étaient restées relevées et l'atmosphère est devenue étouffante.

Les vitres entrouvertes cette fois, Patrick a repris le volant et, après un peu moins de trois cents kilomètres ainsi qu'un lunch rapide dans une halte-routière, il ralentit enfin devant un grand panneau bleu royal orné d'un drapeau annonçant en grosses lettres «Fort Henry» et, en plus petit, «Lieu historique national du Canada».

- Quelqu'un peut me dire c'est quoi ce drapeau-là ? demande d'une voix forte Patrick.
- C'est l'drapeau des royalistes, dit Jérémie. J'ai vu ça dans mon cours d'histoire.

- Tu m'impressionnes! Je savais pas ça à ton âge, le félicite Patrick tout en conduisant la camionnette dans un immense stationnement dépourvu d'arbres.

Passé le guichet d'entrée, Léa observe les touristes qui affluent à la faveur d'une percée de soleil. Armés de leurs appareils photo, quelques-uns se prennent déjà en selfie, ce qui lui fait regretter de n'avoir pu emporter son cellulaire. Elle aurait bien aimé partager un egoportrait dans son réseau d'amies, avec les remparts et des soldats en toile de fond!

Pour sa part, Jérémie est fasciné par le décor qui, de façon paradoxale, lui apparaît aussi austère que rigolo: les murs de pierre, l'arche moyenâgeuse au-dessus de la grille d'entrée, l'armoirie qui y est fixée sur laquelle figurent un lion et une licorne, et la garde habillée de tuniques rouges et coiffée de petits chapeaux noirs à visière surmontés d'un pompon rouge et blanc. Alors qu'ils s'introduisent dans l'enceinte, l'adolescent lit tout haut l'inscription *Honni soit qui mal y pense*.

- Ça signifie que le déshonneur guette ceux qui ont des mauvaises intentions, commente Patrick. C'était la devise d'un

ordre de chevalerie ancien. Juste en dessous, y a aussi *Dieu et mon Droit*. Ça, c'est pour la monarchie.

- On a une reine encore aujourd'hui, dit Jérémie.
- Ben oui, tout l'monde sait ça ! commente Léa.

Peut-être pas tout le monde, mais les deux adolescents oui car leur père, Dominic Ouellet, ne manque pas une occasion de conspuer le maintien de la monarchie constitutionnelle qui perdure au Canada. Par lui, ils sont aussi bien au fait d'éléments marquants de l'histoire du Québec : la capitulation de Montréal en mille sept cent soixante, les rébellions réprimées de mille huit cent trente-sept et de mille huit cent trente-huit, entre autres choses. Son amertume quant aux référendums perdus sur l'indépendance du Québec exaspère leur mère, mais plus encore son attachement viscéral à la langue française qu'il érige en acte de résistance contre la pression qu'exerce sur eux la culture anglophone.

Professeur de français au secondaire depuis quinze ans, Dominic n'a de cesse de reprendre ses enfants à propos d'un anglicisme ou d'une syntaxe déficiente. Katherine Gervais estime qu'il leur rabat les oreilles avec ses obsessions. Il s'en défend en

répétant comment belle, vivante et riche est la langue de ses aïeux.

Jamais Jérémie n'oserait avouer à son père qu'il aime les sonorités de la langue anglaise qui est en fait la langue maternelle de sa mère, mais qu'elle n'utilise qu'au travail. L'année précédente, il a fréquenté une classe d'apprentissage accéléré d'anglais et il a récolté la note la plus forte, ce qui a provoqué un échange acerbe entre ses parents.

À l'intérieur de la forteresse, Léa rêve. La tête farcie de potins répandus sur la cour d'Angleterre dans les réseaux sociaux, elle s' imagine très bien vivre la vie de château, avec toute une garde en costume d'apparat à son service. Mais elle ne l'avouera sous aucun prétexte, même sous la torture !

La visite guidée achevée et la parade de la garnison conclue par des tirs de carabine et des détonations de canons, le grand-père les emmène face à une tour Martello. Le vent a asséché la rive et a ouvert une brèche dans les nuages, parant d'un éclat particulier la tour de pierres blanches surmontée d'un toit rouge. Le soleil fait scintiller les vagues et les fenêtres des édifices de la ville de Kingston, de l'autre côté de la petite baie.

Après avoir distribué un paquet de barres tendres, Patrick prend son téléphone. Avant d'établir la communication avec les parents, il recommande aux deux ados d'être discrets.

- Parlez-leur pas tout d'suite de notre expédition. Faudrait pas les inquiéter. Y ont besoin de se reposer, insiste-t-il.

Au bout de la ligne, la voix des parents se fait entendre.

- Tout va bien ?

Jérémie et Léa répondent qu'ils s'amuse et qu'ils aident Patrick comme promis. Oui, ils vont faire leur lit et la vaisselle. Non, ils ne sont pas scotchés à leurs écrans. Bien sûr, ils évitent de se quereller.

Pendant que le grand-père conclut la conversation avec leur mère, Jérémie et Léa se mettent à se pourchasser. Léa laisse son frère la rattraper et lui fait une jambette qui l'envoie au sol. Tandis qu'elle s'installe par-dessus lui pour l'y maintenir, il lui crache au visage. Léa esquive le jet de salive, lui enfonce le pied dans l'estomac et déguerpit en lui faisant un doigt d'honneur.

Se maudissant d'avoir prolongé l'appel, Patrick crie à Léa de revenir, mais elle a décampé et reste cachée. En attendant qu'elle

décide de revenir, il va trouver Jérémie qui est descendu vers les eaux de la baie.

Furieux, son petit-fils déverse sur lui toute sa colère.

- J'va's la tuer, la bitch !

Pendant qu'un nuage attardé se décharge d'une averse soudaine et violente au-dessus de leurs têtes, Patrick s'efforce d'apaiser son petit-fils et l'amène à l'abri en lui jurant plusieurs fois qu'il va parler à sa sœur, la raisonner. Une bonne demi-heure s'écoule avant que l'ondée ne diminue d'intensité et que Léa ne réapparaisse.

Crispés et se tenant à bonne distance, les ados prennent le traversier de dix-neuf heures avec leur grand-père en direction de Wolfe Island, une petite île accessible après une navigation d'une vingtaine de minutes. Les passagers, les goélands, les vagues gonflées par le vent en rafale, les équipements du navire contribuent à chasser les tensions. Patrick s'assoit un moment à l'écart avec Léa qui se défend d'avoir provoqué cette chicane. Elle en veut à Jérémie qui ne sait pas se battre juste pour s'amuser.

Réfugié à l'arrière du bateau et appuyé contre la balustrade, son frère contemple les tourbillons créés par les hélices. Les

éclaboussures qui l'atteignent comme des chiquenaudes le distraient de ses frustrations et chassent la vapeur d'eau qui s'était densifiée autour de lui en cours d'après-midi. Malgré ce qu'elle ne peut manquer de prétendre, il sent que Léa regrette un peu ce qu'elle a fait et il lui pardonne déjà. La discussion téléphonique qu'ils ont eu avec leurs parents les a tous deux rendus nerveux. La discorde qui croît depuis quelques mois entre Dominic et Katherine envenime la relation frère-sœur.

Débarqués sur Wolfe Island, ils soupent dans une pizzeria située sur la rue principale du village de Marysville. Après le repas, tandis que Patrick s'engage sur la route 96 en quête d'un endroit pour y garer l'autocaravane, un troupeau de dindes sauvages l'oblige à s'immobiliser. Leur tête nue, leurs plumes iridescentes, leur grande queue et le concert de gloussements les amusent pendant plusieurs minutes. Patrick réussit à les effrayer à coups de klaxon et parvient à se rendre sans autre incident au bout de l'île. La camionnette tourne sur Line Road, longe un parc d'éoliennes et s'arrête pour la nuit près d'une baie agitée qui flambe sur fond de soleil couchant.

Pendant la soirée, le rythme lent et répétitif du chant des éoliennes les enveloppe. Le balisage lumineux des tours habille le décor d'un éclairage onirique et rend inutile la lampe propane allumée près des chaises pliantes. Bouteille de bière à la main, Patrick se met à raconter :

- Aujourd'hui, on a roulé jusqu'à la naissance du fleuve St-Laurent. Y coule d'ouest en est, le long d'une fracture de l'écorce terrestre jusqu'au golfe. Là-bas, sa largeur atteint trois cents kilomètres ! Ici, on est au bord du Lac Ontario, un des cinq Grands Lacs qui s'déversent dans le fleuve. En langue autochtone, j'crois que le mot *Ontario* signifie « lac magnifique ». Y a une époque où les glaciers recouvraient toute la région. Quand ils ont fondu, les Grands Lacs sont apparus. Y contiennent environ vingt pourcent de l'eau douce de toute la planète.

- Les Chutes Niagara, c'est-tu loin d'ici ? demande Léa.

Le grand-père déplie une carte sur une petite table de plastique disposée entre eux.

- On est ici. Les chutes, c'est à l'autre bout du lac.

Du doigt, il pointe l'île sur laquelle ils se trouvent, indique la frontière avec les États-Unis tout près, et leur relate des tempêtes mémorables qui se sont déchaînées sur les Grands Lacs. Léa et Jérémie sont tout de suite captivés par les détails : trente-quatre navires coulés en mille neuf cent treize, un bateau-foreur frappé par la foudre en mille neuf cent trente (la cargaison de dynamites avait sauté et tué un grand nombre de marins), et en mille neuf cent soixante-quinze des lames de vingt mètres de haut !

- Je connais deux légendes que vot' arrière-grand-mère me lisait quand j'étais p'tit, poursuit Patrick. Y a de ça très longtemps...

Tandis que Patrick termine la dernière fable, Jérémie s'enthousiasme :

- C'est aux Chutes Niagara qu'on va demain ?
- Une autre fois peut-être, promet son grand-père, un peu déconfit de le décevoir.
- Ah, c'est platte, laisse tomber Léa.
- Au dodo tout l'monde, décrète Patrick épuisé par cette première journée sur la route. Y fait pas bon rester dehors trop longtemps, le sol est encore tout détrempé par la pluie des derniers jours.

Jérémie et Léa ne sont pas longs à s'assoupir au creux des banquettes dépliées. La toile du toit déployée, Patrick s'installe sur le lit du dessus.

En rêve Jérémie se voit marcher dans l'île, mais il n'y a ni éolienne ni champ. La terre est recouverte d'une forêt dense et, devant lui soudain, il repère un homme presque nu accroupi derrière un arbre. Immobile, il le fixe une lance ornée de plumes à la main tandis que des tambours raisonnent autour d'eux. Terrorisé, Jérémie bondit de côté et, en se réveillant, heurte sa tête contre la paroi de la camionnette.

Des coups violents sont frappés à la portière du devant.

Des gyrophares éclaboussent de lumière l'intérieur du véhicule. Les cheveux en bataille, Patrick ouvre à un policier corpulent qui les éblouit de sa lampe torche. Il n'a pas l'air enchanté de les voir là. Tandis que Léa et Jérémie se tiennent silencieux sur leurs couchettes, Patrick répond à ses questions posées en anglais.

Mâchoires serrées, l'agent fait signe aux adolescents de sortir et entreprend ensuite une inspection méticuleuse de l'autocaravane. Puis, il leur demande de confirmer la version de

leur grand-père, ce que Jérémie s'empresse de faire sans hésitation. Mais le policier regarde Léa d'un air soupçonneux parce qu'elle demeure muette comme une carpe. Alors qu'il repart avec les papiers de Patrick, celui-ci se prend la tête entre les mains.

– À quoi y peut ben penser don' : que j'veus ai enlevés ?

Après une dizaine de minutes d'attente, l'agent revient et lui rend ses papiers. Il lui fait savoir qu'il n'a pas le droit de camper à cet endroit et l'oblige à retourner à Marysville. L'île n'étant pas très grande, le trajet est bref. Ils s'arrêtent dans le stationnement d'une petite église adjacente à un ancien cimetière. Le policier les y rejoint et les informe que son beau-frère, pasteur de la paroisse, leur permet d'y passer la nuit. Il sourit enfin et leur souhaite un bon séjour.

Le lendemain, le bruit d'un moteur tire les dormeurs du sommeil. Un paquet contenant des chocolatinnes toutes chaudes a été déposé sur le marchepied avec un petit mot rédigé en anglais : « De la part de la pâtisserie de Marysville. »

Patrick et Jérémie déjeunent tandis que Léa est partie jogger. En mordant dans une brioche à la cannelle et aux raisins, Jérémie questionne son grand-père sur ce qu'ils ont vu au Fort Henry.

Patrick précise que la forteresse a été construite au début du dix-neuvième siècle, à l'époque où les États-Unis avait cru pouvoir envahir le Canada. Patrick lui expose que, selon certains historiens, le président Thomas Jefferson aurait prétendu que la conquête n'allait être qu'une petite promenade.

- Y paraît qu'y a même des autochtones pis des canadiens-français qui ont participé aux combats !
- C'est sûrement pas vrai, rigole Léa de retour de sa course.
- Tu regarderas dans Wikipedia ! Je suppose que tu vas pas me croire non plus si je te dis que les chutes ont cessé de couler à cause d'un embâcle de glace ! Tu sauras qu'on a trouvé tout au fond une tonne de fusils et de tomahawks !

Patrick termine son café en rapportant que le fort a été longtemps laissé à l'abandon avant d'être transformé en camp de prisonniers au cours des deux guerres mondiales qui ont marqué la première moitié du vingtième siècle.

Mais Léa en a assez des leçons d'histoire et elle rappelle à Patrick qu'il a promis de les emmener se baigner dans la matinée. Quinze minutes plus tard, après avoir traversé à nouveau les champs d'éoliennes, ils arrivent au sentier qui mène à la plage.

Impatients, Léa et Jérémie, se jettent tout habillés dans les hauts rouleaux que le vent pousse vers eux. Pendant qu'ils s'aspergent sans ménagement, Patrick étend les serviettes de plage sur le sable et ouvre le journal acheté au village. Levant les yeux de temps à autre, il les voit courir entre les vacanciers puis se mettre à fouiller les dunes de sable et le bord de l'eau.

Au bout d'un certain temps, ils reviennent avec des coquillages, déçus de n'avoir pas réussi à déterrer des pointes de flèche ou des douilles de fusil. Un peu dégoûtés, ils lui rapportent qu'ils ont observé deux ou trois poissons morts qui flottent au bord de la rive.

- C'est dégueulasse ! C'est pollué ici ! s'exclame Léa.
- C'est plein d'algues aussi ! gémit son frère.
- Par-là, y a un tuyau avec d'la mousse qui flotte à la sortie, ark !

Leur grand-père essaie de les rassurer en affirmant que la qualité de l'eau est surveillée, ajoutant que la plage est pleine de monde, comme s'il s'agissait d'une preuve en soi. Il se retient de leur parler des industries installées au bord des Grands Lacs — exploitations forestière et agricole, papetières, industries chimiques, cimenteries —, et de leur mentionner qu'ils ne sont qu'à

deux heures de route de la centrale nucléaire de Pickering près de la ville de Toronto.

Dans la classe de Léa, le professeur a expliqué que des produits toxiques sont continuellement déversés dans l'eau et que les fonds sont couverts de billes de plastique. Elle secoue sa serviette et émet le souhait de quitter l'île.

- Ayoye! s'écrie Patrick qui s'est fait mordre par une grosse fourmi noire.

La saisissant entre les poils de sa jambe, il l'écrase contre une pierre.

- C'est quoi, demande Léa?

- Une espèce de fourmi qu'on a pas par chez nous! tonne Patrick. Non, mais... Je savais pas qu'on avait des insectes carnivores si au nord! Finalement, c'est pas un endroit très sympathique, hein?

La famille plie bagage et reprend la route vers le village. Chemin faisant, les ados notent les nombreux édifices religieux érigés sur le territoire de Marysville. Patrick leur fait remarquer que malgré les diverses confessions, les habitants y vivent en paix, tout comme les millions de personnes qui résident sur l'Île de Montréal.

- Si on compte tous les clochers d'églises qui se dressent dans l'ciel, tous les temples qui ont pignon sur rue et tous les hurluberlus en mission qui clament leurs croyances dans les transports en commun, on peut pas dire que c'est la religion qui déclenche les guerres ! Non, c'est la mauvaise foi qui cause les conflits, conclut-il en riant de son jeu de mot.

Patrick s'abstient de se lancer dans une diatribe contre ceux qui, armés de traditions et de dogmes, soumettent des populations entières. Un coup parti, il serait capable d'accuser le genre humain en son entier de n'être qu'un brutal prédateur : le champion de la chaîne alimentaire ! Il sait bien que ce n'est pas une vision très saine à leur transmettre et qu'elle passe sous silence tous les gestes de coopération qui se réalisent chaque jour à travers le monde.

En remontant sur le traversier qui les ramène sur la rive nord, Jérémie demande si le fleuve possède beaucoup d'îles. Patrick lui répond qu'elles sont incalculables et que, selon une légende amérindienne, un ange aurait échappé des cailloux en trébuchant, créant la faille dans laquelle repose le fleuve et les îles.

En mal d'action et d'exercice, Léa s'est éloignée au bout du navire et a grimpé sur la rambarde. Alors qu'elle se penche par-dessus bord, tête au vent et la figure aspergée par les embruns, un employé coiffé d'un casque bleu et habillé d'une veste orangée l'apostrophe en anglais. Parce qu'elle reste figée, juchée sur le garde-fou, l'homme lui secoue le bras, tout en criant quelque chose dans un talkie-walkie.

Jérémie qui a surpris la scène a couru au secours de sa sœur. Pendant qu'elle descend de son perchoir, il fait comprendre à l'employé que Léa ne parle pas anglais. L'homme rétorque qu'il ne doute pas qu'elle ait saisi son message et demande où sont leurs parents. Apprenant que les deux adolescents voyagent avec leur grand-père, il esquisse une moue dédaigneuse et retourne à ses occupations. Furieuse, Léa s'est rapprochée de Patrick qui, connaissant ses habiletés physiques, n'a pas cru un seul instant qu'elle puisse être en danger. Jérémie entend sa sœur crier par-dessus le bruit des moteurs :

- Y avait pas à m'gueuler dessus! Pis mon frère, dis-y de m'lâcher. J'ai pas besoin de son aide.

Jérémie a un peu le tournis, mais peut-être que ce n'est que l'air du large et le mouvement du bateau sur les vagues. En marchant sur le pont, il aperçoit derrière les grandes fenêtres un individu au crâne chauve qui semble épier sa sœur et son grand-père. L'homme, à peine plus grand que lui, le voit à son tour et disparaît parmi un groupe de passagers.

Pendant ce temps, un foulard aux couleurs chaudes surfe le vent jusqu'à Patrick qui l'attrape d'un geste rapide. Une dame au visage rieur accourt vers lui. L'écharpe mal nouée a profité d'un vent favorable à leur rencontre inopinée.

- J'vous r'marcie tellement d'avoir happé mon foulard. J'espère pas vous bâdrer! Si j'aurais su qu'y allait venter autant, j'm'aurais mieux abriée. Y fait frette icitte su' l'fleuve.
- Mais non, voyons! s'égayé Patrick au son de son accent si particulier.

Il engage la conversation avec Thérèse, une Acadienne de la région de Paspébiac et veuve fortunée. Depuis le décès de son mari survenu deux ans plus tôt, elle a la piqure du voyage. Elle apprécie les rencontres fortuites qui lui permettent de se lier avec toutes sortes de gens sympathiques.

- Ça fait une escousse que j'travelle. Dans ma caboche, j'me dis : un p'tit brin d'ennui, c'est du chagrin. Alors, j'me divartis tant que j'peux en traînant mes galoches par-ci par-là.

Patrick lui demande quelle est sa prochaine destination. Elle répond avec un clin d'œil :

- Ça dépend du vent, d'ousse qu'y vient, ousse qu'y va !

Les rayons du soleil heurtent les vagues et leur feu rebondit dans les yeux de Patrick qui informe sa nouvelle amie de son itinéraire et de son prochain arrêt. Il n'a pas le temps de présenter Léa et Jérémie qui se sont éloignés en grimaçant.

*

Avec une relative insouciance, Léa, Jérémie et Patrick ont foulé les lieux de l'extraordinaire naissance de l'être fabuleux qui se meut à leurs pieds. Seul Jérémie perçoit l'aura malsaine qui plane autour du bateau, comme les mouettes qui tournoient au-dessus de leurs têtes. Il a vu les signes qui augurent la croissante vulnérabilité du fleuve Saint-Laurent. Il a vu la saleté, le corps putréfié des poissons, il a vu le venin s'acheminer le long des conduits de fonte jusque dans les entrailles du fleuve.

Au fil de l'eau

Détournant son attention des offenses commises contre le fleuve et attiré par l'artificielle beauté des berges aménagées, Patrick opte pour la route 2 qui additionne les points de vue panoramiques. Au large, les habitations cossues cramponnées aux îles et les marinas privées se succèdent. Sur la côte, les riches boisés qui bordent l'eau et les vastes terrains gazonnés ponctués de saules pleureurs ceignent des maisons arborant toutes le drapeau canadien. Il bifurque ensuite sur la Thousand Islands Parkway, traverse de coquettes agglomérations, des sites historiques et de grands champs qui longent les flancs du fleuve gris acier.

De façon périodique, Patrick tire Léa et Jérémie du sommeil, désappointé qu'ils tombent endormis plutôt que d'apprécier le charme des maisons rurales à pignons et le paysage. Mais, une fois les yeux ouverts, les deux adolescents pestent contre les tracteurs qui ralentissent la circulation automobile et les limites de vitesse. Le soleil darde de tous ses feux et ils roulent fenêtres grandes ouvertes.

Moins de quarante-cinq minutes plus tard, le grand-père s'arrête à Rockport, un modeste port d'où part une excursion commentée d'une durée d'une heure. Sur le quai où les attend un bateau vitré de deux étages, l'atmosphère est festive. Le guide assigné à leur groupe parle le français. Léa se détend.

Le guide est un grand homme aux joues proéminentes et au nez arqué, qui a de longs cheveux noirs attachés sur la nuque. Il leur apprend que le nombre d'îles dans le secteur dépasse le millier et que les autochtones appellent cette région «le jardin du grand Esprit» ou encore «du grand Manitou». Il précise aux touristes que les milliers d'affleurements qu'ils peuvent admirer au passage correspondent en fait au sommet d'une ancienne chaîne de montagnes.

Il profite de la présence de nombreux enfants pour raconter que les anciens attribuaient la naissance du Saint-Laurent aux larmes que l'Esprit du bien avait versées, un jour que l'Esprit du mal s'en était pris à lui. Les cailloux tombés de ses yeux l'avaient parsemé d'îles. Encouragé par leur regard attentif, il raconte ensuite une autre légende, celle de titans qui se seraient combattus sans merci en se lançant des blocs de pierre. Souriant

aux exclamations spontanées des enfants, il conclut que l'Esprit du bien a eu raison de l'Esprit du mal, et qu'il a fait fleurir les îles pour y créer des havres de paix.

Jérémie et Léa s'étonnent de voir autant de drapeaux canadiens et américains fichés sur presque chaque île habitée. Dans leur quartier, des voisins suspendent le drapeau du Québec aux balcons, mais ce n'est quand même pas monnaie courante. Léa aurait aimé en accrocher un au mur de sa chambre, mais elle y a renoncé après que ses parents se soient querellés à ce sujet. Katherine Gervais ne prise pas les élans nationalistes de son conjoint et apprécie encore moins qu'ils contaminent leurs enfants.

Mais l'adolescente n'y pense déjà plus. De riches demeures bâties au fil de l'eau, et même des châteaux, lui font découvrir une autre vie dans laquelle le bateau se substitue à l'autobus pour se rendre à la polyvalente. Les nombreuses embarcations qui filent autour d'eux — vedettes, voiliers, barques de pêche, kayaks, canots et motomarines — lui font regretter de ne pas voir accès plus facilement au fleuve.

Le guide pointe du doigt quelques îles où l'on voit encore les vestiges de forts du dix-septième et du dix-huitième siècle. Patrick

l'interrompt pour souligner le destin tragique des autochtones qui ont dû abandonner ce paradis. Sa remarque lui vaut des regards embarrassés et il se retient d'en rajouter.

À la fin du tour guidé, le trio reprend la route et atteint à la fin de l'après-midi le site d'un terrain de camping dans les environs d'Ingleside. Craignant de faire vivre à ses petits-enfants de nouvelles frayeurs en squattant au hasard un autre endroit pour dormir, Patrick y a réservé une place pour deux nuits. L'endroit est très beau avec ses nombreux feuillus, les uns dressés vers le ciel, les autres penchés vers l'eau du fleuve. Il est temps de joindre les parents au téléphone.

Tel que convenu la veille, Dominic prend l'appel. Cependant, Katherine n'est pas à ses côtés : elle est partie se promener en canot. Comme Patrick s'inquiète de l'absence de sa fille, son gendre le rassure et demande à parler aux adolescents.

- Pourquoi n'avez-vous pas répondu tout à l'heure quand j'ai tenté de vous joindre sur vos cellulaires ? s'enquiert Dominic qui avait d'abord signalé le numéro de ses enfants.
- Pat nous oblige à les garder fermés quand on est avec lui, se plaint Léa.

- Belle initiative de sa part! se réjouit Dominic qui ne voit pas la grimace que sa fille compose à l'autre bout de la ligne.

L'appel terminé, Jérémie est envahi de tristesse. Il a été chamboulé par le ton sans joie de son père, le même qui persiste depuis plusieurs mois à la maison. Les mésententes fréquentes qui opposent ses parents s'alimentent non seulement de la routine quotidienne, mais aussi de l'insistance que met Dominic à ce que toute la famille s'exprime de façon impeccable. Or, Katherine maîtrise mal la langue française car leur grand-mère irlandaise, Molly Reade, mariée quelque temps à Patrick, l'a élevée quasiment seule. Chroniqueur de voyage dans un grand quotidien, il était à peu près toujours absent.

Thérèse, qu'ils ont quittée plus tôt dans la journée, se pointe à ce moment-là devant l'entrée de leur lot au volant d'un coupé sport décapotable. Parfumée, le maquillage refait et vêtue de pantalons capri fleuris, elle apporte avec elle un vent de fraîcheur.

- Ah, Thérèse, j'veus attendais! applaudit Patrick qui se précipite pour ouvrir sa portière.

Jérémie et Léa se regardent un peu déconcertés, comprenant que Patrick l'a invitée à venir les rejoindre au camping.

- Bonjour' Bonjour'! Par chance, on va avoir du beau temps encore demain, j'l'ai écouté à la radio. Y paraît qu'y va pas mouiller d'ici des lustres. Qu'essé qu'y s'passe? Vous avez ben une drôle de face!
- Je crains que la route ait été longue, répond Patrick un peu honteux de ses manigances. On est tous un peu fatigués. Thérèse, j'vous présente Léa et Jérémie, mes p'tits-enfants.

Polis, les deux adolescents lui serrent la main.

- T'as ben la main trempe, le jeune! remarque Thérèse tandis que Jérémie, saisi par son commentaire direct, retire sa main d'un coup sec.

Craignant de l'avoir blessé, elle s'adresse sans transition à Patrick.

- Asteur, ousse qu'on va souper? Ça s'adonne que j'ai l'bedon qui gargouille moé. Pis vous aut'?

Patrick a choisi un minuscule casse-croûte à moins d'un kilomètre. Pourvu d'un immense stationnement, le bâtiment de

briques rouges et de tôle blanche couronné de multiples drapeaux est affublé d'une enseigne criarde, ce qui les fait tous bien rire.

- Y a plein d'choses à wouère par icitte, fait Thérèse en tirant d'un grand sac une panoplie de dépliants. Faut pas manquer d'rouer sur le Long Sault Parkway au milieu du fleuve. Y a aussi le Upper Canada Village —un village d'antan—, le sanctuaire d'ouéseaux —l'Upper Canada Migratory Bird Sanctuary—, pis l'avillage fantôme...

- Yo! l'interrompt Jérémie soudain intéressé.

Amusé, Patrick prend la parole :

- V'là plus de cinquante ans, y avait ici des rapides très dangereux. Plusieurs villages ont été inondés en vue de la construction du barrage et des centrales hydroélectriques. Avec quelques-unes des maisons, ils ont reproduit un village.
- Y a un musée à visiter, appuie Thérèse enthousiaste.

Léa et Jérémie font la moue car l'appellation «village fantôme» les a trompés. Ils n'auraient pas détesté de faire la chasse aux spectres!

- Demain, on peut s'rendre au village d'antan propose Patrick. Y retrace comment les gens vivaient au dix-neuvième siècle. On

peut faire un tour de chaland, de train ou de char à bancs. La visite dure un bon quatre heures.

Thérèse prévoit se coucher tôt. Elle se lèvera aux aurores pour participer aux activités ornithologiques dont elle est fervente.

- Le village d'antan, on peut faire ça après, suggère l'Acadienne.

Alors, quoi vous voulez ?

Les adolescents choisissent plutôt de suivre leur grand-père à une séance d'astronomie et de dormir plus longtemps le matin. Patrick tient beaucoup à cette soirée parce que le ciel est maintenant sans nuage et qu'on est au dernier croissant de la lune. Les amateurs apporteront certainement des télescopes très performants.

- Des étouèles, y en a partout par chez nous. Pauv' vous aut', cé sûr qu'à Montrial avec toutes vos lumières, y a pas grand-chose à wouère dans l'ciel ! plaisante-t-elle gentiment.

En quittant le restaurant, Thérèse se plaint auprès de la serveuse du plancher humide avec des mots qui font rougir d'embarras Jérémie.

- Y faudrait netteier, cé d'la négligenterie ! Un quelqu'un pourrait s'affaler !

Sur ces mots, Thérèse glisse dans la main de Patrick un morceau de papier sur lequel elle a inscrit les coordonnées de son motel et repart dans sa petite voiture sport.

À la brunante, Patrick s'enduit le visage, les jambes et les bras d'une crème anti-moustique. Dans ce pays de maringouins, il sait qu'on ne peut pas risquer une exposition de la peau à l'air du soir, à moins de s'appeler Léa ! L'adolescente fait partie de ces exceptions mystérieuses qui sont épargnées par la voracité des insectes. Jérémie, lui, boursoufle de façon spectaculaire à la moindre piquûre. Malgré la température chaude de juillet, le garçon enfle donc un pantalon long et son chandail à capuche. Muni d'un vaporisateur chasse-moustiques, son grand-père l'en asperge de la tête aux pieds. Deux protections valent mieux qu'une !

Léa, qui n'est pas sans savoir que les kystes crâniens de son frère lui causent des démangeaisons, se moque de lui :

– Hey, Mimi, tu devrais en boire, tsé pour les bibittes que t'as dans tête.

Jusqu'à leur arrivée sur le site d'observation, frère et sœur ne cessent de se chamailler. Cependant, la foule et les instruments de toutes dimensions installés sur le terrain ont tôt fait de les

distraindre l'un de l'autre. Patrick se présente à un couple d'amateurs qui manipulent avec soin un télescope Ritchey-Chrétien.

Nick et Stephen, deux frères franco-ontariens dans la jeune vingtaine, se font un plaisir de discuter avec lui des avantages et des inconvénients de l'appareil. La conversation qui s'engage sur des détails techniques ennueie les deux ados qui partent à la découverte d'autres lunettes astronomiques assemblées pour la soirée. En joignant un groupe de jeunes à qui des animateurs bilingues enseignent quelques bases, ils apprennent qu'ils ont manqué les planètes Mars et Saturne déjà disparues à l'horizon. Munis de grosses torches électriques, les instructeurs bénévoles pointent vers le ciel un large faisceau lumineux, comme s'il s'agissait du tableau noir d'une classe en plein air. Au-dessus de leurs têtes, ils leur font repérer la Voie lactée, la grande et la petite ourse, Cassiopée au nord —facile à reconnaître par la grande lettre W—, le Dragon plus à l'est et le Lion un peu à l'Ouest, ainsi que beaucoup d'autres constellations.

Entre-temps, Stephen s'impatiente du temps qu'il perd à répondre aux questions de leur grand-père.

– Bon ben, on é pas là pour fourrer l'chien. Faut s'y mettre.

- Ok, *let's go*, approuve son frère cadet.

Après plusieurs ajustements, Stephen s'exclame :

- *Awesome* ! J'ai d'la misère à l'croire...

Dans la constellation des Chiens de chasse, il a réussi à situer le Héron, ainsi désigné en raison du positionnement distinctif de deux galaxies. La tête et le corps de la formation sont bien visibles ainsi que le bras de matière qui en dessine le cou.

Au retour de Jérémie et de Léa, Nick les invite à jeter un coup d'œil au Héron. Estimant que Léa s'accapare du télescope un peu trop longtemps, Jérémie finit par la pousser tandis que le précieux objet vacille. D'un mouvement rapide de la main, Nick en rétablit à temps l'équilibre tandis que Stephen, lui, agrippe Jérémie par le poignet :

- Woh, pas de chicane icitte ! De y'ousse que vous sortez les malpolis ?
- Steph, lâche le, ordonne Nick dont le teint écarlate ressort sous le couvert d'une barbe naissante.

Patrick, qui s'est interposé entre Stephen et Jérémie, n'a pas le temps de retenir l'adolescent qui s'est dégagé et qui détale maintenant comme un écureuil.

- Steph, ça se fait pas ! commente Nick d'un ton sans réplique.
- Y ont quasiment jeté l'télescope par terre ! s'insurge malgré tout son aîné.

Patrick proteste :

- Du calme ! Y s'sont pas rendu compte du danger !
- Excuse, dit bravement Léa.

Séduit par ses yeux clairs et intelligents, Nick est tenté de la défendre.

- Steph, s'cuse-toé donc, toi itou !

Mais Stephen ignore son frère cadet et replonge son regard dans la lunette. Il se met à jurer parce que des nuages surgis de nulle-part ont obscurci le ciel.

- Bucké de même, ça s'peut pas ! se fâche Nick pour de bon.

Patrick s'éclipse avec Léa pour localiser Jérémie. Pendant qu'ils explorent la place en criant son prénom aux quatre coins du terrain, ils demandent à gauche et à droite si quelqu'un aurait vu un garçon de douze ans, reconnaissable à la façon dont il est ficelé dans ses vêtements. Momentanément oisifs en raison des nuages qui se sont développés en haute atmosphère, les amateurs d'astronomie se relaient l'information par téléphone

cellulaire, en vain. Un homme de petite taille, entièrement chauve, les accompagne partout dans leurs recherches. S'exprimant avec difficulté dans un mélange d'anglais et de français, il répète qu'il l'a vu plusieurs fois au cours de la soirée. En dernier recours, Patrick renvoie tout le monde et décide de regagner la camionnette pour y attendre Jérémie.

- Va t'coucher Léa, y est tard, lui conseille Patrick.
- Grand-papa, j'ai peur. Jérémie, y est tellement débile des fois. Tu penses-tu qu'y va revenir ?
- Oui, c'est sûr ! T'inquiète pas. Va dormir, lui réitère son grand-père.
- C'est toujours comme ça avec lui ! On peut jamais avoir du fun ensemble !
- Écoute-moi ! Là, là ! l'enjoint avec fermeté Patrick. On verra ça demain, ok ? Au lit !

Une fois Léa à l'intérieur de l'autocaravane, Patrick arpente le stationnement en proie à l'angoisse. Au bout d'une quinzaine de minutes, il repart muni d'une lampe de poche. S'il le faut, il va fouiller chaque buisson, chaque bosquet d'arbres, chaque recoin aux abords du fleuve...

Confronté à la possibilité d'un drame, Patrick se sent excessivement seul. Dans la nuit indifférente, les conversations lointaines des amoureux d'étoiles et la cacophonie des grillons, crapauds, rainettes et grenouilles ne lui apportent aucun réconfort. La valse des lucioles même l'irrite. Il entend la respiration lente et vigoureuse du fleuve Saint-Laurent, et il craint le pire.

Avant de se résigner à appeler des policiers en renfort, le grand-père revient à la camionnette dans l'espoir d'y trouver Jérémie. En remontant le sentier menant au stationnement, il discerne une masse dans la pénombre, près de la roue avant de l'autocaravane. La gorge serrée à lui faire mal et le sang tambourinant ses tempes, il reconnaît le corps de son petit-fils, étendu dans une mare d'eau. Pendant qu'il se penche vers lui, Jérémie revient lentement à lui :

- J'ai mal au cœur, gémit l'adolescent.
- Redresse-toi un peu. Prends des grandes respirations.

Patrick comprend qu'il a perdu connaissance. Une fois de plus !

- Ma tête, se lamente encore Jérémie qui esquisse un mouvement de la main vers ses cheveux. Le grand-père

examine le derrière de son crâne et sent une petite protubérance au bout de ses doigts.

- Tiens, t'as une troisième bosse maintenant! fait-il en blaguant pour désamorcer un peu le sérieux de la situation. T'as dû te cogner en tombant. Bouge pas. Es-tu étourdi?
- Non, c'est correct. J'me sens déjà mieux. J'ai vu noir!
- On va rester un peu tranquille, pis après tu vas aller t'étendre. Tu vas être mieux dans ta couchette. Pourquoi t'es-tu enfui comme ça? J'ai cru que quelqu'un t'avait enlevé! lui reproche-t-il en essuyant une grosse goutte de pluie venue s'aplatir sur son nez.

Un sanglot retenu dans la gorge, Jérémie chuchote :

- Chu p'us capable de me faire disputer! J'fais mon possible tout le temps pour que ça s'passe bien. Papa et maman se parlent p'us! Léa m'trouve niaiseux! Elle est toujours sur mon dos! Des fois, j'veux qu'a meure! C'était de ma faute pour le télescope. C'est toujours de ma faute!
- Mon gars, t'es fatigué là. C'est pas l'moment de penser à tout ça.

Patrick réussit à le convaincre d'aller se coucher et démarre la camionnette. Tout doucement, il rejoint le lot qui leur a été assigné. Avant de monter à sa couchette, il vérifie l'état de son petit-fils. Il s'est endormi, les traits du visage détendus, ses longs cils bruns recourbés frôlant ses joues. Patrick soupire en songeant au rendez-vous manqué avec Thérèse, puis sombre bientôt dans un sommeil de plomb.

Cette nuit-là, Jérémie rêve d'un ciel étoilé. Des ailes ont poussé dans son dos et il profite d'un vent ascendant pour traverser l'atmosphère sur une centaine de kilomètres. Bousculé par les perturbations de la troposphère, il s'enfuit par le trou d'ozone et assiste au spectacle d'une pluie de météorites qui clignotent comme une multitude de lumières de Noël. Plus loin, il croise un oiseau métallique —une station spatiale internationale!—, franchit non sans mal un nuage composé de débris d'engins et de micrométéorites, et évite de peu les ondes radio assourdissantes qui polluent l'ionosphère.

S'élevant au-dessus des arabesques psychédéliques d'une aurore boréale, il se libère de la gravité de la Terre et prend de la vitesse. Au passage, la Lune lui apparaît comme un gros caillou

sans poésie. Propulsé dans une courbe d'accélération exponentielle, il s'élance au-delà de la Voie lactée. Il s'enfonce dans la matière noire, entraîné par une énergie incroyable à des années-lumière et aboutit devant un mur-miroir liquide qui reflète les éléments de l'univers. Il voit alors se dresser devant lui une forme menaçante. Sans réfléchir, il plonge contre le miroir qui se fend en mille morceaux. Il tombe dans le néant tandis que des éclats d'une blancheur aveuglante lui traversent le corps.

Jérémie s'éveille. Les rayons du soleil qui filtrent derrière les rideaux des fenêtres de l'autocaravane l'atteignent droit dans les yeux. Il éprouve un intense soulagement et il se lève. Son grand-père et sa sœur sont déjà à l'extérieur, assis à une table de pique-nique en compagnie d'une Thérèse enthousiaste qui leur conte ses trouvailles du matin dont quantité de cardinaux, de hérons, de canards, de huards et d'outardes. Elle a apporté de grosses brioches odorantes qui attirent autour d'eux des tamias rayés plutôt effrontés qu'elle chasse en tapant du pied.

L'adolescent frotte d'une main distraite les deux bosses crâniennes qui le chatouillent un peu. Il perçoit que Patrick est inquiet, que Léa se retient de commenter sa fugue avec tout le

sarcasme dont elle est capable, que Thérèse se questionne sur le malaise qui règne entre eux trois. Aux fins d'alléger l'ambiance, elle en fait trop : elle bavarde sans arrêt, et ce, jusqu'au site de l'Upper Canada Village où ils se rendent. Tandis que Thérèse, pétulante, se fait remarquer des touristes en s'extasiant sur divers détails relatifs au mode de vie qui prévalait au dix-neuvième siècle, Léa et Jérémie lèvent les yeux au ciel et finissent par pouffer de rire de concert en la voyant se pâmer de la sorte.

Bien que toute l'information soit affichée dans les deux langues, l'anglais prévaut chez les guides. Quoi qu'il en soit, Jérémie et Léa ont du plaisir à observer les costumes et à pénétrer à l'intérieur des ateliers comme ceux du forgeron et du menuisier. Les démonstrations de cardage et de filage de la laine, la confection de courtepointes et de chandelles, les caractères de plomb conservés dans la maison de l'imprimeur, la fabrication du fromage les occupent une bonne partie de la matinée. À midi, ils se régalent de petits pains chauds achetés à la boulangerie.

- R'gâr-moi ça si cé pas bon ! s'exclame Thérèse. D'la miche presque comme par chez nous !

Ils assistent également à la reconstitution d'une bataille qui aurait eu lieu sur les terres d'un fermier. Le fait que les dites terres reposent en réalité sous l'eau en raison des travaux qui ont ouvert la voie maritime amène un visiteur à dire que cette version de l'histoire n'est pas très réaliste. Un autre spectateur rappelle que les américains n'avaient pas fini de semer le trouble puisqu'à la faveur de leur guerre d'indépendance, une vague de réfugiés monarchistes avait exercé des pressions pour transformer les institutions, créant un terrain favorable aux rébellions des canadiens-français.

À l'évocation des conflits passés, Thérèse s'est animée. À l'entendre, on dirait que la déportation des Acadiens vient tout juste de se produire. Jérémie est tenté de répéter ce que sa mère dit toujours à son père : « Ça sert à quoi de ressasser tout ça ? » Pour calmer le jeu, Patrick les entraîne vers une étable où les jeunes peuvent faire l'expérience de la traite des vaches. Parce que dans la touffeur de l'après-midi l'odeur d'ammoniac et de sol souillé prend Jérémie et Léa à la gorge, ils choisissent plutôt de se diriger vers l'atelier de photographie.

Là, on leur fait composer un portrait de groupe en costume d'époque. Devant des ventilateurs actionnés à plein régime, les dentelles abondantes dont s'est accoutrée Thérèse virevoltent sous la poussée de l'air et la font paraître beaucoup plus corpulente qu'elle ne l'est. Munie d'une ombrelle, elle réussit à se composer une allure solennelle et Patrick, à ses côtés, a l'air d'un patriarche avec sa fausse barbe, son complet trois pièces et sa montre à chaîne. Jérémie pose en chemise de paysan et chapeau cloche. Emportée par le jeu, Léa s'est laissé ceinturer d'un tablier à volants et coiffer d'un bonnet blanc à rubans attaché sous le menton. Les deux ados ont refusé la version numérique de la photo, conscients que la version papier leur garantit un public limité aux parents. Pas question de s'exposer aux quolibets de la communauté Web !

Ils terminent l'après-midi par une promenade en calèche sous un soleil qui darde de tous ses feux. Patrick en a trouvé le prix trop élevé mais, vu l'insistance de Thérèse et des adolescents, il n'a pas osé leur refuser la balade qui les rafraîchit d'ailleurs de la chaleur intense. En descendant de voiture, leur amie leur réserve une surprise pour le souper : elle a retenu une table dans un hôtel

reconnu pour sa cuisine typée. Patrick, qui n'a pas les moyens de payer un tel repas, cherche les mots appropriés pour décliner cette proposition, mais Thérèse devance son objection. Elle tient à payer l'addition puisqu'il s'agit de son initiative : elle n'y serait pas allée toute seule et leur compagnie la comblera de joie !

Difficile de repousser une invitation aussi généreuse ! Ils entrent donc tous les quatre dans la salle à dîner climatisée de l'hôtel auquel les murs recouverts de papier peint et les planchers de bois franc confèrent un charme vieillot. Ils soupent près de l'âtre de briques rouges dans lequel un feu de bois pétille pour chasser l'humidité de l'immeuble centenaire, ce qui fait l'affaire de Jérémie qui reste ainsi bien au sec.

Le ragoût de bœuf et le gâteau arrosé de sirop d'érable les ont régalés, mais Patrick commence à se dire que le train de vie de Thérèse risque de susciter un malaise entre eux. Toutefois, pendant qu'on leur sert le café, elle annonce qu'elle doit les quitter le soir même car sa fille l'attend à Montréal. Léa et Jérémie regrettent de la voir partir car sa bonne humeur, son accent et ses expressions colorées mettaient du piquant dans leurs vacances. Ils se promettent de garder le contact.

Au moment d'entrer dans la camionnette, le téléphone cellulaire de Patrick sonne et Léa le lui arrache des mains.

- Comment vas-tu ma grande ? lui demande la voix affectueuse de Katherine Gervais.

Léa et Jérémie tiennent leur langue comme le leur a recommandé leur grand-père. Katherine ne s'inquiète pas outre mesure de ne les entendre formuler que des banalités. Elle aurait aimé bavarder avec eux davantage, mais elle se raisonne en se disant que ce ne sont plus des bébés mais des ados. Ils n'ont plus autant besoin d'échanger avec elle, elle doit s'y faire. De son côté, Jérémie ne demande qu'à croire sa mère lorsqu'elle affirme que ses vacances sont parfaites. Mais le timbre de sa voix la trahit... En terminant l'appel, Patrick informe Dominic qu'il prévoit rendre visite à son ami Denys Pelletier au Cap-de-la-Madeleine.

- Sois prudent sur la route, Patrick, d'accord ? recommande son gendre avant de rompre la communication.

Pendant la soirée, le grand-père propose de jouer au jeu de la mappemonde, une activité qu'il a imaginée dès qu'ils ont été en âge d'aller à l'école pour leur faire apprendre les capitales de divers pays. Pour chaque capitale identifiée correctement, ils ont

droit à une histoire tirée de ses souvenirs de voyage recueillis au cours de sa carrière de journaliste touristique. Comme il a surtout fait une vie d'hôtel et que ses articles étaient pour la plupart commandités, il invente plus souvent qu'autrement, se doutant bien que les deux adolescents ne sont plus dupes.

S'inspirant d'un fait divers relaté dans l'actualité, Patrick raconte qu'il est demeuré coincé plusieurs semaines dans la jungle avec un groupe de quarante touristes. Un tremblement de terre avait fait glisser une partie de la route en contre-bas du volcan *Poás* au Costa Rica et le groupe avait dû cheminer sous le couvert d'arbres tropicaux avant d'être secouru. Et Patrick en rajoute : au son des grondements souterrains et du glouglou infernal de la lave en ébullition qui menaçait de déborder du cratère, il leur avait fallu se protéger des roches projetées par la montagne et affronter la peur de voir surgir des bêtes féroces, des serpents venimeux ou des insectes toxiques.

Léa et Jérémie se sont endormis avant la fin de l'histoire. Ils ont passé l'âge de ces improvisations sans queue ni tête qu'ils réclamaient encore il n'y a pas si longtemps. Emporté par un courant de dérive au cœur de la nuit, Jérémie soupire en s'insérant

dans un nouveau rêve. Des fantômes sanguinaires brandissent leurs armes devant sa famille et des milliers de personnes. Tous se jettent dans le fleuve et tentent de joindre des terres émergeantes à la recherche d'un endroit où poser le pied en toute sécurité. Qui saura les sauver ?

D'une rive à l'autre

Le lendemain matin, l'autocaravane s'est engagée sur une route bordée de bungalows arborant des parterres propres et de larges entrées pouvant accueillir plusieurs automobiles. Patrick a dans l'idée d'emmener Léa et Jérémie admirer la centrale hydroélectrique R.H. Saunders près de Cornwall. Bien qu'impressionnés par le gigantisme de la structure de béton qui obstrue toute la vue sur le fleuve, les deux adolescents insistent pour poursuivre la route. Sans plus d'intérêt pour le site, ils réclament de retourner au Québec.

Déçu, Patrick a opté pour l'autoroute 401 et il avale des kilomètres d'asphalte. Ce faisant, il se laisse envahir par des pensées noires. Il songe que son temps est compté : en début d'année, son médecin l'a prévenu qu'il est atteint d'une condition cardiaque sévère. Une tentative d'intervention dont il n'a parlé à personne a échoué. Comme il ne surveille pas son poids, qu'il ne fait pas d'exercices physiques et qu'il ne veut pas se priver de sel, son ventre a pris des proportions inquiétantes. Au spécialiste qui lui a reproché son insouciance, il a dit qu'il préférerait vivre à fond la caisse comme il l'a toujours fait.

Sautant du coq à l'âne, il se rappelle les belles années de sa jeunesse, son métier, ses voyages, la mère de sa fille Katherine, Molly Reade qu'il a rencontrée à Boston alors qu'il couvrait des restaurants hors circuit touristique pour un article à paraître. Ils s'étaient croisés dans un pub sympathique et s'étaient tout de suite plus. La jeune femme avait un fort accent irlandais et beaucoup d'humour. À la fin de la soirée, ils avaient marché longuement. Alors qu'il envisageait de terminer la nuit dans ses bras, elle s'était sauvée sans crier gare dans un taxi qui passait.

Il ne lui était resté qu'un numéro de téléphone griffonné sur un bout de papier qu'il avait récupéré en vidant ses poches. Ils s'étaient revus quelques semaines plus tard de retour au Canada. Plus âgée que lui, elle ne lui avait pas caché son ardent désir d'avoir un enfant ni le fait qu'il ne correspondait pas du tout au profil du père de famille responsable. Patrick, ce romantique un peu trapu aux lèvres petites et rondes, lui avait juré qu'il était capable de faire une croix sur sa vie nomade. Leur union n'avait pas duré longtemps. Avec leurs deux caractères bien trempés, les affrontements avaient été épiques. Patrick Gervais n'avait pas

réussi à s'accommoder d'un foyer stable et des responsabilités associées.

Dans la famille, on disait à la blague qu'il avait du sang autochtone, ce qui était supposé expliquer son naturel à se déplacer selon les saisons, celles du tourisme. Compte tenu de son mode de vie, il évitait de s'attacher aux femmes, mais il n'avait pu s'empêcher de tomber amoureux de Molly. Malgré ses multiples déplacements et des aventures extra-conjugales, il avait fait son possible pour remplir son rôle de père. Maintenant que le fil usé de sa vie approchait du point de rupture, il s'était mis à réfléchir à ce qu'il léguait à sa fille et à ses petits-enfants. Il se retrouvait sans un sou —juste de quoi subsister dans sa camionnette—, profitant des relations qu'il avait établies au cours des ans pour emprunter des espaces de stationnements quelques nuits à la fois. Il n'avait pensé qu'à lui, sans se demander s'il avait donné à sa famille assez d'amour.

Comment savoir ?

Maintenant, il craint de partir avant d'avoir pu dire à ses petits-enfants combien ils sont importants à ses yeux. Mais il se rassure en s'enorgueillissant d'avoir su susciter chez Léa et

Jérémie une grande curiosité pour la diversité des cultures. Depuis leur entrée à l'école, il leur a fait parvenir à la maison des tas d'articles qui détaillaient les attraits du monde entier.

Cette idée saugrenue de partir avec eux explorer les rives du fleuve Saint-Laurent est née d'un désir de leur offrir des souvenirs durables. Il s'en veut cependant d'avoir agi de façon aussi impulsive. Voir sans cesse à la sécurité de chacun, arbitrer les disputes, oublier ses envies pour privilégier les besoins des enfants, tout ça se révèle épuisant et hors de ses compétences. S'il avait informé leur mère de ses intentions, il aurait pu bénéficier de ses conseils et réviser ses plans !

Patrick est décontenancé devant la grande sensibilité de Jérémie. L'étrange garçon semble vivre de profondes angoisses. N'étant pas fin psychologue, il ne voit pas comment l'aider. Il sait panser une coupure au genou, mais comment soulager les souffrances de l'âme ? Il se sent plus à l'aise avec Léa qui lui ressemble davantage. Sa petite-fille est spontanée, tout comme lui. Elle est gaie et sans cesse en mouvement, encore une fois tout comme lui ! Il s'était imaginé qu'en créant des conditions favorables —une petite excursion en Ontario—, elle ferait des

progrès en anglais. Peine perdue, elle semble se rebiffer plus que jamais contre cette langue. Après l'avoir entendue crier «Québec!» sur un ton soulagé en dépassant le panneau qui indique la frontière entre les deux provinces, il ne se fait plus aucune illusion.

Il avait également nourri le dessein d'approfondir avec eux les éléments essentiels de leur histoire. Jusqu'ici, il a plutôt l'impression de survoler le sujet et de courir le risque de tout mélanger dans leur esprit. Il reconnaît qu'il ne s'est jamais beaucoup intéressé à la question et il se juge un brin prétentieux d'avoir conçu ce projet. Se reprochant d'avoir la mémoire paresseuse, il se rend compte qu'il n'a pas retenu grand-chose de ses études.

À parcourir le monde comme il l'a fait, il a toujours été très fier de discuter de ses origines avec des étrangers. Son identité n'a jamais fait de doute tant qu'il était à l'extérieur du pays. Sa langue maternelle était même une caractéristique amusante qui lui valait l'attention des gens. Il lui semble que le fait de demeurer au pays depuis sa retraite change toute la perspective. Sur cette terre d'immigrants qui est la sienne, qui est-il donc ?

Mais Patrick se lasse vite du cours de ces pensées, lui qui ne se préoccupe à peu près jamais de questions existentielles. Du reste, il a quitté l'autoroute et le chemin de campagne sur lequel il s'est engagé l'aide à passer à autre chose. Entre les rangées de feuillus dressés serrés qui bordent le chemin, de mystérieuses propriétés victoriennes alternent avec de modestes maisonnettes comme si elles se chicanaient la meilleure place en approchant du bord de l'eau.

Au point de traversée de la Rivière des Outaouais, une embarcation longue et plate surmontée d'une cabine de pilotage attend au quai. Des voiliers et des yachts sillonnent la rivière. Droit devant, au pied de collines verdoyantes, le village d'Oka présente en proue son église et son large presbytère.

Sur le bateau, Léa et Jérémie ont mis le pied sur le pont. Dans son rétroviseur, leur grand-père aperçoit le petit homme chauve qui a participé à la recherche de Jérémie deux jours auparavant. Dos à la rivière, les coudes sur le garde-fou, l'étrange personnage regarde en direction de Léa qui marche vers le poste de pilotage. Patrick tourne les yeux vers Jérémie. L'adolescent fixe l'homme au crâne dégarni comme le ferait un écureuil qui sent la

présence d'un chat. Intrigué, Patrick descend du véhicule pour se rapprocher de son petit-fils.

- Ça va bien Jérémie ? le questionne son grand-père en remarquant son teint devenu grisâtre.

- Pas trop, non.

Ce qui est vrai car les petites bosses qui se cachent sous ses cheveux brûlent un peu comme si elles avaient été atteintes d'un coup de soleil et il a l'estomac tout retourné.

- Tu vois-tu le monsieur accoté sur la barrière ? Y regarde Léa depuis tantôt. Je l'ai déjà vu, me semble.

- Ça s'peut, y était à la soirée d'astronomie.

- Pat, j'me sens pas bien. J'ai mal au cœur, se plaint l'adolescent.

- C'est l'odeur d'essence, j'pense.

- J'va's vomir ! pressent Jérémie.

- Penche-toi par-dessus la balustrade, vite !

Tandis que Jérémie soulage son estomac, Patrick sort d'une des nombreuses poches de sa veste safari un mouchoir de tissu et le lui tend pour qu'il puisse s'en essuyer la bouche.

- T'as peut-être une légère insolation. Tu ferais mieux d'aller t'étendre dans la camionnette. J'va's aller chercher ta sœur, ok ?

Le grand-père se rend auprès de sa petite-fille qui fait rire le capitaine de tout son grand corps. Il reste auprès d'eux pendant la traversée, épiant le passager inquiétant. Pour mettre un terme à son embarras, Patrick lui fait signe de la main et l'autre lui répond d'un grand sourire. Rassuré par sa réaction somme toute normale, il pense que Jérémie a décidément un comportement curieux. Au moment d'accoster au quai, les deux hommes s'adressent la parole.

- Merci encore pour l'aut' soir. Comme vous voyez, j'ai retrouvé mon garçon, commence le grand-père.
- Biyan conntante pourw vous! lui répond laborieusement son interlocuteur.
- Vous visitez la région ?
- Yes. Vous pweûnez vacances avec les *kids* ?

La conversation s'engage. L'homme, un Albertain en vacances, voyage seul et s'est aventuré au Québec pour la première fois de sa vie. Patrick lui suggère divers points d'intérêts et lui parle du trajet qu'ils vont eux-mêmes parcourir. L'homme hoche la tête tout en considérant Léa de ses yeux bleus acier qui ne clignent jamais. Mais Patrick ne s'en formalise pas et, en

accostant au quai d'Oka, ils se disent au revoir. Ne s'étant rendu compte de rien, Léa réintègre la camionnette, suivie de près par son grand-père.

En descendant sur la terre ferme, Patrick prend le temps d'acheter des *slush* au bar laitier du coin, puis repart en tournant à gauche. Après avoir longé la marina, l'autocaravane atteint en un peu moins de cinq minutes le Golf d'Oka.

- Tiens l'affiche n'est plus là, remarque le grand-père.
- Quelle affiche ? demande Jérémie.
- Un panneau qui était surmonté de drapeaux. Ça disait quelque chose comme « Bienvenue à Kanesatake, territoire souverain ».
- On arrive dans un aut' pays ? l'interroge naïvement son petit-fils.
- Non, mais on pénètre sur des terres revendiquées par les autochtones.

Ayant dépassé une suite de cabanes où se vendent des cigarettes à bas prix, Patrick fait demi-tour devant les véhicules tout terrain d'un groupe d'hommes qui les dévisagent sans complaisance. Jérémie presse Patrick de quitter l'endroit.

- Aie pas peur Jérémie. Personne te fera de mal ! le tranquillise son grand-père.

- Mais on est chez nous, non ? s'indigne Léa.
- Les autochtones ont été les premiers à peupler le continent. Y ont été vaincus, chassés, déplacés, maltraités, même après que les traités de paix ont été signés, ma belle.
- Mais les traités, pourquoi y sont pas appliqués ? s'enquiert Léa.
- Les ententes, ceux qui les ont signées sont p'us là pour les expliquer. Pis à l'époque, mettons que les autochtones saisissaient pas toute la portée du consentement donné. Y a vingt ans, un conflit armé a eu lieu ici, pis les tensions sont restées vives.
- C'était quoi le conflit armé ? demande encore Jérémie.
- Y s'est trouvé un promoteur qui avait un projet immobilier justement sur les terres que les autochtones revendiquent.
- Et c'est eux qu'y ont gagné ?
- C'est compliqué. Je préfère pas trop m'avancer sur ce sujet-là. En tout cas, le projet s'est pas réalisé.
- Mais pourquoi tu nous montres ça ? le sonde Léa. C'est quoi le rapport ?
- Je gage que vous étiez jamais venus jusqu'ici ! se justifie Patrick.

- Avec l'école, à la fin d'année, on est venus aux glissades d'eau à Pointe-Calumet, répond Léa qui ne voit pas la moue que son grand-père a esquissée.

En direction inverse, l'autocaravane traverse le minuscule village d'Oka, entre dans le parc national. À la guérite, Patrick enregistre son entrée. Le temps est magnifique et les adolescents sont heureux d'apprendre qu'ils vont pouvoir profiter de la plage. Jérémie remarque sur le bas-côté une sinistre tête de poupée en plastique, bouche et yeux ouverts. Elle est étrangement propre, comme si elle venait d'y être déposée après avoir été nettoyée. Devant eux, disparaît une petite voiture blanche sous les arbres du parc.

Avant d'enfiler leurs maillots de bain dans l'imposant établissement qui est mis à la disposition des baigneurs, Patrick commande des sandwiches vendus au comptoir. Léa et Jérémie engouffrent leurs hot-dogs sous les parasols de la terrasse, puis courent se jeter à l'eau. La journée est chaude et il y a un monde fou.

Pendant qu'il termine son café, Patrick s'entend appeler par une voix bien reconnaissable.

- Patrick, Patrick!

Thérèse! Que fait-elle en ce lieu...? Engoncée dans un maillot de bain blanc orné de grandes fleurs bigarrées et d'un paréo transparent attaché au-dessus du buste, elle traîne un grand sac de paille, une chaise de toile et une grande serviette fuchsia. Patrick l'embrasse sur les deux joues, ravi de ce retour inopiné.

- Crainte de vous avoir perdu! Ma fille, a pouvait pu m'accueillir à cause qu'é ben qu'trop occupé à son travail! Ça m'ferait une embelle de continuer un p'tit boutte avec vous!

Tandis que Jérémie sort de l'eau, déjà lassé des courses de crawl perdues contre sa sœur, il voit Thérèse en grande conversation avec son grand-père. À l'évidence, cette femme cherche à établir des liens plus intimes avec Patrick, ce qu'il trouve franchement sympathique. Il se couche à demi sur le dos, appuyé sur ses coudes et regarde autour de lui. Des bébés pataugent au bord de la plage sous l'œil vigilant des parents. Plus loin, un groupe de jeunes défient les vagues poussées par le temps venteux.

Du coup, il remarque le picotement qui s'est emparé des petites bosses dissimulées sous ses cheveux mouillés. À sa droite,

un sauveteur, un grand gaillard à casquette rouge et aux verres fumés, tente de rassurer une femme en burkini vert pomme. Il le voit prendre un talkie-walkie et s'adresser aux autres sauveteurs tout en scrutant la foule du haut de sa tour de surveillant. Jérémie se lève d'un bond.

Sans réfléchir et sous une décharge d'adrénaline, il court à perdre haleine vers le fleuve, gagne le large et plonge vers un jeune garçon qui se débat sous la surface. Jérémie l'atteint, le tire à lui et le ramène sur le sable. L'enfant plutôt malingre tousse et crache de l'eau. Autour d'eux, les baigneurs se rassemblent tandis que sa mère crie « Medhi ! Medhi ! Je t'avais dit de pas aller si loin. Tu sais pas nager ! » Le sauveteur s'approche et vérifie que tout va bien. Il félicite Jérémie, mais lui fait promettre de recourir aux sauveteurs en service si une telle occasion devait se reproduire.

Au travers le récit des témoins, Thérèse et Patrick essaient de comprendre comment l'adolescent a pu intervenir aussi vite. Quant à la mère de Medhi, elle s'est écartée des baigneurs, honteuse de l'émoi créé autour de son fils. Tout en l'emmenant vers la bordure de forêt qui délimite l'aire de plage, elle le

réprimande sévèrement. Pendant ce temps, personne ne prête attention à Léa qui s'éloigne en compagnie d'une fille de son âge.

Les voyant quitter la grève, Jérémie crie le prénom de sa sœur de toutes ses forces. Mécontent, Patrick l'appelle aussi, mais elle est hors de portée.

- Bonyeu d'bonyenne ! Ah, la malcommode ! peste le grand-père.
- Ben voyons, cé d'leur âge, tempère Thérèse.
- J'va's aller la chercher, soupire Jérémie.
- Merci mon gars. J'va's surveiller nos affaires.

Léa et l'autre adolescente se sont lancées à la course sur un chemin de terre battue. Jérémie n'a aucune chance de les rattraper car l'amie inconnue s'avère du même calibre que sa sœur. Au bout de quelques centaines de mètres cependant, elles s'arrêtent au bord d'un marais devant une affiche jaune qui présente les pictogrammes de différents amphibiens. Effrayée par leur arrivée, une famille de canards branchus aux plumes irisées de reflets aluminium —une mère aux yeux cernés de blanc avec une douzaine de petits hyperactifs— s'enfuit en cancanant. À l'aide d'une longue branche d'érable, les filles se mettent à fouiller la vase dans l'espoir d'attraper des reptiles. Éclaboussées par des

carpes surgies à la surface, elles s'en détournent en riant et voient Jérémie s'écrouler sur un tronc d'arbre, à bout de souffle. Saisissant une pauvre salamandre qui s'est aventurée hors de l'étang, elles l'agacent en la lui secouant sous le nez pendant qu'il les implore de revenir à la plage.

Jérémie ignore que Patrick et Thérèse ne pensent déjà plus à eux. Ils profitent pleinement de ce moment de répit. Immergés jusqu'aux épaules, ils se laissent bousculer l'un contre l'autre par les vagues que provoquent des embarcations motorisées passant à proximité. Ce moment d'intimité se prolonge pour leur plus grand plaisir, mais il est finalement interrompu par les trois adolescents qui réapparaissent sur la plage. Thérèse insiste alors pour qu'ils aillent tous les cinq monter le sentier du calvaire d'Oka.

Ophélie Destounis, la nouvelle amie de Léa, n'a pas eu besoin d'arracher à sa mère l'autorisation de faire partie de l'excursion :

- S'il te plaît, ne me dérange plus pour rien, l'exhorte-t-elle tout en se replongeant dans la lecture de son livre.

Rhabillés, ils prennent vers le nord, traversent la route et s'engagent sous le couvert forestier. Pleins d'énergie, Léa,

Jérémie et Ophélie grimpent la petite montagne en un temps record. Plus lents, Thérèse et Patrick respirent bruyamment en cheminant vers le sommet. Ils récupèrent un peu leur souffle en s'immobilisant devant chaque panneau d'interprétation.

Ils s'arrêtent aussi un moment devant un oratoire d'architecture ancienne, recouvert d'un crépi blanc. Des volets couleur ocre rouge encadrent une large fenêtre grillagée qui permet d'apercevoir un bas-relief aux figures et aux couleurs naïves illustrant une scène biblique. Le silence de la forêt, audible malgré les cris d'oiseaux occasionnels et le bourdonnement des insectes, leur donne la chair de poule.

Poursuivant leur ascension, ils sont surpris par le bruit d'un froissement de feuilles mortes. Thérèse qui s'aide d'une grosse branche pour forcer la marche écarte l'humus du fossé qui borde le chemin et dérange par inadvertance un nid de couleuvres. Elle pousse un grand cri, échappe son bâton, recule d'un pas et se retrouve dans les bras de Patrick. Les reptiles ornés de taches à bordure rougeâtre grouillent dans le creux du terrain, tout emmêlés.

– Maudites creyatures du yâble !

Ils se sauvent en se tenant la main. Assises devant trois chapelles qui trônent au haut de la colline, les filles admirent la vue sur la vallée fluviale. Patrick ne s'attarde pas à contempler le paysage :

- Où est Jérémie ?
- Y est redescendu. Y a dit qu'y s'faisait trop piquer par les maringouins. Y va nous attendre devant la grosse cabane sur la plage.

Patrick soupire, indisposé. Malgré la fraîcheur ressentie sous les arbres, il est trempé de sueur. De son petit sac à dos, Thérèse extrait une gourde remplie d'eau et des pommes qu'elle partage en commentant :

- Gâchez les bateaux à vouèle ! Y'en a gros aujourd'hui.
- Son accent est amusant, chuchote Ophélie à Léa.
- A vient d'Acadie. Toi aussi, tu parles drôle.
- On me le dit souvent. Ma mère a passé deux ans à Paris pour ses études de doctorat. Elle a conservé un accent. Je ne fais pas exprès de parler comme elle.
- En plus, t'as des yeux pareils comme une chinoise.

- Ben oui, chu adoptée. Mais j'peux parler pareil comme toi si tu veux, tsé genre!

Le point de vue en ces hauteurs est remarquable. Les champs et les forêts s'alternent aux abords des rives du fleuve qui s'élargissent pour former un immense lac à l'éclat métallique. Impatient de revoir Jérémie, Patrick presse tout le monde de redescendre. Les filles s'élancent tandis que le grand-père et Thérèse se remettent à marcher d'un pas accéléré.

- Attendez-nous au bâtiment sur la plage, t'entends Léa ? crie Patrick.

Seul un silence imbriqué dans le vent qui s'est renforcé lui répond.

Une tempête se prépare

Assise au bout d'un quai de planches, Katherine Gervais agite doucement ses pieds dans l'eau. Des écouteurs dans les oreilles, elle est branchée à son appareil mobile sur lequel elle fait défiler sa liste de hits anglophones. Un couple de kayakistes la salue.

Depuis leur départ de la ville, tout s'est mal déroulé. Elle a insisté pour quitter leur logement sans attendre l'arrivée de son père afin d'éviter le trafic et jouir de la journée entière. Dominic a accepté à contrecœur et elle a dû subir sa mauvaise humeur pendant tout le trajet. En remontant la vitre de l'automobile sans l'avertir, il lui a coincé les doigts contre l'arête supérieure de la fenêtre de l'automobile. À son cri, il a relâché le bouton de contrôle mais un peu tard. La phalange de son majeur est rouge et enflée. Elle se demande s'il l'a fait exprès... Et c'est lui qui est furieux contre elle !

Incommodé par les embarcations motorisées qui vrombissent sur l'eau, Dominic s'est réfugié dans la véranda de leur chalet. Son foulard de coton gris et bleu qui ne le quitte jamais enroulé autour de son cou, il bougonne. Tôt ce matin, avant que les premiers

maniaques de motomarines n'aient démarré leurs engins, il s'est levé pour observer les oiseaux. Katherine est restée au lit, épuisée par les derniers mois de travail sur un projet difficile. En fin de matinée, elle a préféré lui donner un peu d'air et elle est partie faire une longue randonnée en canot, munie de son appareil photo. Dominic en a profité pour feuilleter les romans à l'étude pour l'automne prochain.

Au souper, ils se sont entendus pour aller manger en ville, mais Dominic n'avait pas fini de maugréer. À la vue du monstrueux terminal maritime qui défigure le bord du fleuve Saint-Laurent, il a presque réussi à leur faire faire demi-tour.

Katherine regrette maintenant d'avoir réservé ce chalet. Une amie lui en avait vanté le romantisme, les services de location d'équipements sportifs et la gastronomie régionale. C'est pourtant vrai que l'endroit ne manque pas de charme. Leur refuge, une coquille de bois juchée sur pilotis, est construit sur la pointe d'une île couverte d'épis roses pourprés et de salicaire commune. Sous le vent, les vagues mauves des corolles déferlent contre la rive, mais toute cette beauté est littéralement tuée par l'activité industrielle en périphérie.

Elle souhaitait que ces vacances rallument un peu la flamme entre eux, mais leur complicité semble s'être volatilisée sous l'assaut répété de leurs disputes sur l'éducation des enfants ou sur les heures supplémentaires qu'elle effectue au bureau. Leurs affrontements se sont multipliés au cours des deux dernières années et elle n'arrive pas à identifier le moment où leurs chemins ont bifurqué. Elle n'y tient d'ailleurs pas tant que ça, de peur d'envenimer la situation.

Tout n'est pas perdu puisque Katherine se sent encore toute remuée par la présence de son mari lorsqu'il s'attarde auprès d'elle, mais elle a conscience que ces instants fugitifs se font de plus en plus rares. Une sorte de froideur les enveloppe comme une mauvaise aura. La veille, elle lui a demandé, le souffle court et les yeux pleins de larmes, s'il la trompait. Il a semblé attendri, lui a pris les mains et a nié qu'il y ait quelqu'un d'autre.

Dominic a laissé passer une bonne occasion de lui avouer qu'il est en fait exaspéré de voir à tout à la maison, mais il s'est retenu, ne sachant pas par quel bout commencer. Il comprend pourtant qu'elle assume d'importantes responsabilités au sein du laboratoire pharmaceutique qui l'emploie depuis dix ans et qu'elle

puisse avoir l'esprit occupé par les travaux qu'elle supervise, les tensions entre les actionnaires, les membres du conseil d'administration et les employés. Mais son portable et son cellulaire sont connectés en permanence et elle en oublie tout ce qui compte pour la famille : papiers scolaires, repas, ménage, réparations, factures ! Et ce n'est pas tout : elle ne le remercie même plus pour les petits plats qu'il lui garde au frigo pour quand elle revient tard le soir. Il considère qu'elle dépasse la mesure lorsqu'elle roule en boule le linge sale qu'elle envoie valser au fond du garde-robe ou qu'elle s'absente trois weekends de suite pour terminer des expériences. Souvent, il est déjà couché lorsqu'elle finit par s'allonger sous la couette.

Combien de fois a-t-il tenté d'aborder le sujet avec elle, ne serait-ce que quelques minutes, ou même de discuter de la condition particulière de leur fils. Il enrage de son impuissance à la convaincre que quelque chose cloche ! Il a voulu revenir sur les circonstances qui ont précédé les changements qu'il a constatés chez Jérémie. Elle ne remarque rien, ne se souvient de rien. Il a voulu partager avec elle le souci qui le tourmente : elle a repoussé

ses tentatives avec une pointe de colère. Depuis quelques mois, il a baissé les bras.

Aujourd'hui, une autre frustration s'est ajoutée à la liste. Lorsqu'ils ont voulu appeler son beau-père au téléphone, il n'a pas répondu. Pire, la boîte vocale était pleine. Un classique pour cet homme qui ne s'est pas adapté aux nouveautés technologiques et qui a pris sa retraite alors qu'Internet et les réseaux sociaux transformaient son métier de chroniqueur ! Il ne sait même pas se servir d'un texto ! Pendant une quinzaine de minutes, il a recomposé le numéro de Patrick et des enfants, sans succès ! Il a écrit un message aux deux adolescents et vérifie à intervalle régulier s'ils lui ont répondu.

- Arrête de t'en faire, lui enjoint Katherine. T'sais comme moi que mon père leur a demandé de garder leur cellulaire fermé quand y sont avec lui. En tout cas, moi, j'va's pas m'en faire avec ça.

Et leur soirée en a été gâchée. Le spectacle d'humoristes donné à la grande scène du parc Regard-sur-le-fleuve auquel ils ont assisté n'est pas parvenu à le dérider. Il s'est même surpris à refuser la main de sa femme en sortant du parc et a dissimulé son geste en relevant sur son nez ses petites lunettes rondes.

Contaminée par l'anxiété de Dominic, Katherine s'exclame enfin :

- Mais à quoi y pense, don' ! J'va's lui passer un savon, lui !
- Tu ne penses pas qu'il est arrivé quelque chose ?
- Ah, non, non, non ! Chu sûre que ses batteries sont mortes. Je le connais tellement mon père, y pense même pas à le recharger. Peut-être même qu'y pense nous rendre service en nous laissant tranquille. J'va's y parler. Y osera p'us nous faire ça, j'te l'dis !

La réaction de Katherine est parvenue à réduire son stress d'un cran favorisant une trêve autour de leur inquiétude partagée. Dans le bateau qui les ramène vers leur île, Dominic s'efforce de profiter de l'instant présent, de goûter le paysage sans lune qui les enveloppe avec douceur. Au loin, vers l'ouest, des éclairs illuminent brièvement l'horizon, révélant un ciel d'orage en formation. Le ronronnement du moteur ne parvient pas à couvrir les cris des animaux nocturnes. La moiteur du marais est presque tropicale et la voûte céleste, blanche d'étoiles au-dessus de leurs têtes, est traversée du vol brusque des chauves-souris.

S'occupant des manœuvres de la chaloupe, il ne voit rien des larmes discrètes de Katherine.

Encore une fois, ils dorment chacun de leur côté, le corps tendu le long des arrêtes latérales du lit trop petit, conçu pour des nuits plus ardentes. Pendant leur sommeil, la brève tempête qui fouette les îles ne perce pas leurs rêves, tant est grand leur besoin de faire sombrer dans l'oubli leur désir déçu. Comme le matin précédent, Dominic s'éveille très tôt dans le vacarme des vocalises d'oiseaux, sort du chalet et s'installe sur les marches avec un café.

*

Si vous étiez passés par là, glissant tranquillement sur l'eau en canot dans l'aube bruyante, vous l'auriez vu paisible, presque immobile. Vous auriez juré qu'il s'agissait d'un homme heureux et vous auriez été jaloux de sa contemplation sereine. Mais rien n'est jamais ce qu'il paraît, n'est-ce pas ? Non, il n'a pas conscience de la beauté saisissante de la nature parsemée de lourdes perles scintillantes. Il ne cherche pas non plus à savoir comment une telle diversité de formes et de couleurs peut s'harmoniser en une œuvre aussi achevée.

Et vous, vous êtes-vous déjà demandé quel est le secret d'un tel équilibre ? Le fleuve souverain, lui, ne se pose pas de question. Il est celui qui est, celui qui sait que le chaos des accouplements et des affrontements est source de splendeurs et de perfection.

Un festin improvisé

Patrick a retrouvé tout son monde, non sans avoir perdu quelques calories en montant et en descendant le calvaire d'Oka. Sur la plage, Jérémie jouait au ballon avec Medhi qui s'est attaché à son sauveur. Le garçon est au moins deux ans plus jeune que lui, mais Jérémie ne semble pas s'en formaliser. Léa et Ophélie terminent l'après-midi près des filets de volleyball. Elles encouragent deux jeunes hommes que Patrick reconnaît aussitôt : « Tiens, Nick et son frère Stephen » remarque-t-il en reprenant son souffle.

À l'heure du souper, Patrick a envoyé Medhi demander à sa mère de se joindre à eux. L'enfant a les cheveux rasés, un nez aquilin et un large sourire encadré de fossettes qui découvrent des incisives écartées. Il ne ressemble en rien à sa mère qui a de grands yeux profonds surmontés de sourcils très noirs et une bouche aux lèvres bien pleines. Revêtue d'une tunique ample et de leggings blanches, coiffée d'un foulard rose, elle ne passe pas inaperçue. Patrick et Thérèse font quelques pas vers elle en la voyant approcher. Derrière elle, Jérémie et Medhi titubent sous le poids d'une glacière.

De leur côté, Léa et Ophélie se sont rendu supplier la mère de l'adolescente de rester pour le repas du soir. Elle a refermé son livre, ramassé son fourre-tout de toile griffé et s'est levée en affichant une expression contrariée. Elle marche jusqu'à Patrick et Thérèse, puis leur tend une main mollette. Son menton pointu bien avancé, elle se présente :

- Françoise Destounis.

Elle ajoute aussitôt :

- Malheureusement, nous sommes sur notre départ.

Ophélie se pend au cou de sa mère et l'adjure de lui accorder encore un peu de temps avec sa nouvelle amie. Embarrassée, sa mère baisse pavillon et, pour faire bonne figure, suggère aussitôt un traiteur d'Oka auprès duquel on peut se procurer d'excellentes charcuteries et pains campagnards. Une brève révision mentale de son budget avertit Patrick qu'il devrait s'abstenir de la suivre au village, mais il ne peut résister néanmoins à l'envie de se proposer à l'y accompagner : madame Destounis est vraiment une très belle femme. Un peu assombrie, Thérèse demeure sur place avec les adolescents et Fatima, la mère de Medhi, qui s'est mise à cuisiner

un tajine de poulet aux dattes et au citron confit ainsi qu'une salade d'oranges parfumée à la cannelle.

À leur retour, le repas du soir s'organise autour des barbecues portatifs. Des odeurs alléchantes s'élèvent en bordure de la plage, attirant guêpes et goélands. Patrick n'en croit pas sa chance : ses petits-enfants profitent du grand-air comme jamais. Il s'amuse de voir Léa et Ophélie absorbées dans leur bavardage avec Nick et Stephen tandis que Jérémie et Medhi zigzaguent entre les tables, négociant quelques bouchées gourmandes en échange de leur plus beau sourire. Ils ne font d'ailleurs qu'imiter d'autres jeunes d'origines culturelles différentes qui s'agglutinent autour des feux alimentés par les cuistots de service.

Entre les pique-niqueurs, Jérémie intercepte quelques regards hostiles mais discrets. Ils ne s'en inquiètent pas outre mesure car l'ambiance de kermès atténue les quelques signes d'intolérance qu'il est seul à déceler. D'ailleurs, un visiteur arrivant à l'improviste n'hésiterait pas à s'inviter parmi tous ces gens qui font preuve de cordialité et de bienveillance. C'est ce qui se produit quand un jeune couple dépenaillé et affamé s'approche pour quêter son souper. Hugo, qui mesure plus de six pieds, a la tête coiffée

d'impressionnantes mèches de cheveux blonds entortillés. Son sourire immense fend ses joues mal rasées. Guitare sur le dos, il présente sa compagne, Abeille, dont les tresses rasta sont entrelacées de rubans de couleur. Elle est toute menue et sa tambourine produit à chaque pas un son cristallin et aigu. On dirait une fée clochette.

Pendant le souper, Patrick, Thérèse, Françoise et Fatima font plus ample connaissance. La mère de Medhi explique qu'elle a immigré avec son mari, mais qu'il n'a pu s'adapter à l'hiver. Il a préféré retourner au Maroc où il a demandé le divorce. Désormais seule au Québec, elle a ouvert une garderie qui lui permet de subsister de façon convenable. Le soir, elle suit des cours afin de devenir technicienne en informatique.

Françoise se désintéresse vite de l'histoire de Fatima et questionne Patrick sur son métier. Du coup, elle s'enthousiasme sur ses nombreuses expériences de voyage, elle-même étant professeur universitaire de journalisme. Elle raconte s'être rendue en Chine adopter sa fille. Patrick sourit à chacune tour à tour, multiplie les anecdotes et s'efforce de faire rire Thérèse qui ne semble plus s'amuser du tout. Les joues rouges — un mélange de

vin et de soleil—, elle se sent de mauvais poil. Elle n’a aucune étude à faire valoir ni voyagé autrement qu’avec son défunt mari, dans les limites de la province de Québec.

Ne pouvant rivaliser avec Françoise et Fatima, Thérèse se lève pour participer à un blitz de nettoyage. Les poubelles s’emplissent de bouteilles, de sacs de plastique et d’assiettes en carton. Un grand bûcher est érigé sur la plage avec des branches amassées ici et là. Tandis que les flammes lèchent le bois et que les rayons du soleil peignent le ciel de quelques derniers traits safranés, quelques notes de guitare poussées par Hugo la secouent de sa morosité. Ayant rejoint le jeune homme, elle se met à chanter avec lui une chanson traditionnelle qu’il lui propose lorsqu’elle lui apprend son prénom :

[...]

Pour ceux qui prennent un p’tit coup, papa sort son caribou
Quand on est bien réchauffés, on s’invite pour danser
Ti-Jean avec Joséphine, le grand Jos avec Caroline

Thérèse avec Poléon et pis les maîtres de la maison
Les violons sont accordés, les musiciens tapent du pied
C’est Nésime qui va câler le premier set de la veillée
Swinger là sur c’plancher-là, les gigueux sont un peu là

Thérèse qui étouffait est allé ôter son corset

Dansons gaiement, c’est le bon temps
Du rigodon dans nos vieilles maisons

[...]

Attirés par la musique et sa belle voix, Patrick, ses nouvelles amies et les adolescents se sont rapprochés. Avec d'autres vacanciers, il ajoute sa voix à la sienne. Puis, Hugo et Abeille leur demandent s'ils connaissent la légende qui court à Salaberry-de-Valleyfield, la municipalité qui est située juste en face, de l'autre côté du fleuve.

Exigeant le silence, Hugo se met à raconter d'une voix d'acteur, profonde et envoûtante :

« Les racines de nos affrontements avec les autochtones se sont développées dans ces terres riches qui s'étendent de chaque côté du fleuve Saint-Laurent. Les premiers colons qui ont survécu à la terrible traversée de l'océan ont d'abord été accueillis comme des dieux au milieu des communautés qui, elles, occupaient le territoire depuis des temps immémoriaux. »

S'interrompant, il décroche de sa ceinture un petit tambour en forme de sablier qu'il cale sous son aisselle. Avec une baguette courbée et le bout de ses doigts, il fait parler l'instrument dont la résonance attire de grands hommes dégingandés qui les observaient jusque-là à distance. Avec de grands sourires, ils s'installent autour du couple et exhibent des djembé qu'ils

commencent à frapper entre leurs longues jambes pour ajouter quelques effets improvisés. Le conte se poursuit au son des percussions et des effets dramatiques de la tambourine agitée par Abeille :

« Nombre de lieux qui nous entourent portent donc des noms tirés des langues autochtones et plusieurs mots sont entrés dans notre vocabulaire. Étant à la jonction des deux grands axes de navigation que constituent la Rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, tous les environs devinrent des sites privilégiés de négoce. Mais la disparition d'un jeune guerrier autochtone, fils d'un grand chef, a cependant tout changé. Écoutez bien. »

Au milieu du récit, Thérèse a passé sa main dans les belles boucles brunes de Jérémie assis devant elle dans le sable. Stupéfiée, elle a senti les deux kystes qu'il a sur le dessus du crâne et, effrayée, elle a crié :

– Jésus, Marie, Joseph, c'est l'démon !

L'adolescent a bondi, gêné d'être ainsi désigné devant toute l'assistance et furieux des rires des filles qui fusent autour de lui. Dans l'air du soir, des nuages que personne n'a vu venir se sont accumulés au-dessus du fleuve. Un éclair zèbre le ciel et toute

l'assemblée s'ébroue comme s'éveillant d'une hypnose. Chacun part en direction des véhicules qui les attendent derrière la bordure d'arbres. La pluie s'abat sur Thérèse qui tente de refermer au plus vite le toit de sa voiture décapotable. Pendant ce temps, Patrick, Léa et Jérémie se sont réfugiés dans la camionnette qui tangue comme un bateau sur la mer.

L'eau se plaque brutalement contre les vitres, le tonnerre rugit et l'intérieur du véhicule baigne dans une lumière orange apocalyptique. Tous les trois ont un sursaut de frayeur lorsque la foudre, tombée non loin, illumine le parebrise, faisant apparaître la silhouette d'un petit homme chauve fouetté par la pluie tenant dans une main le corps d'une poupée sans tête.

Arrivé à la rivière, il faut traverser le pont

Au lendemain de la violente tempête qui s'est déchaînée pendant plusieurs heures, une équipe de travail abat et scie déjà des pins blancs et des chênes rouges que le vent a brisés ou déracinés. Par miracle, personne n'a été blessé. Les vacanciers ne s'attardent pas à réfléchir aux causes de l'ouragan. Ils se disent que la nature est comme ça, surtout dans ce pays où les conditions météorologiques sont si imprévisibles, et plus encore depuis les changements climatiques comme le rapportent les médias.

Patrick n'est pas encore remis de l'apparition de l'homme chauve tenant un jouet décapité. Sur le coup, il a eu le réflexe d'enfoncer le klaxon, ce qui l'a fait fuir. Léa et Jérémie ont crié. Ils l'ont tous reconnu puisqu'ils l'ont croisé à la soirée d'astronomie et sur le traversier, la veille. Le grand-père jongle avec l'idée d'appeler la police, mais il ne parvient pas à se convaincre qu'il soit possible de retracer le rôdeur indésirable après le gâchis causé par la tempête. Il lui faudrait attendre, expliquer et demeurer disponible pour une enquête, le cas échéant. De plus, il n'y a plus d'intérêt à rester sur place puisque la plage est maintenant souillée

de débris. Même Thérèse a disparu. « Comme c'est dommage », se dit Patrick.

Ayant été rassemblés dans la salle communautaire, les campeurs aux imperméables dégoulinant de pluie sont informés que le nettoyage durera plusieurs jours et que les terrains doivent être libérés pour assurer la sécurité de tous. L'administration offre de les dédommager en remboursant le coût du séjour. Ils leurs annoncent qu'à quelque chose malheur est bon puisque, coup de chance, une autre option est envisageable : un partenaire offre des billets gratuits pour une croisière de quatre jours sur le fleuve Saint-Laurent à bord du *Sublime*, un bateau de cinq cent places. Pendant la distribution de la brochure promotionnelle, ils précisent que l'offre ne vient pas sans certaines conditions mentionnées au formulaire d'enregistrement. Les campeurs qui consentiront à être ainsi compensés doivent apposer leurs initiales vis-à-vis une dizaine de clauses imprimées en petits caractères à l'endos du feuillet. Le premier départ a lieu dès le surlendemain au quai d'accès de Trois-Rivières.

Séduites par cette croisière dont le circuit mène jusqu'à l'estuaire pour l'observation des mammifères marins et la

découverte de paysages inusités, plusieurs personnes se mettent en file pour signer le formulaire d'inscription et Patrick note la présence de Nick et de Stephen. Il y voit aussitôt l'occasion de bénéficier d'une nouvelle séance d'astronomie en plus d'économiser des frais de voyage. Comme il avait déjà prévu passer voir son ami Denys Pelletier qui réside à quelques minutes de route de l'embarcadère, ce « cadeau » tombe à point !

Se tenant en retrait, un gros homme suant à grosses gouttes parle au gestionnaire du camping. Visiblement contents de la popularité de cette solution, ils se serrent la main. Mais Jérémie n'aime pas l'air entendu qu'ils s'échangent ni l'empressement avec lequel son grand-père a remis son formulaire.

En quittant la salle, Patrick propose de prendre avec lui des estivants malchanceux dont le véhicule a été défoncé par des branches cassées et qui ont dû abandonner leurs automobiles aux services de remorquage. Cinq passagers infortunés se manifestent : Hugo et Abeille, une toute jeune fille et ses parents.

– On sera serré, mais ça va être joyeux ! déclare le grand-père de Jérémie et Léa qui, eux, sont loin d'être de cet avis.

Les deux adolescents sont désappointés de quitter leurs amis sans pouvoir faire leurs adieux. Il est impossible de circuler à pied dans les sentiers du parc en raison des camions d'émondage déjà à l'œuvre et de la pagaille générale. Pire, ils ne peuvent pas non plus les joindre par téléphone car les piles du cellulaire de Patrick sont à plat et le chargeur est introuvable. De mauvaise grâce, ils ont dû obéir aux autorités qui interdisent les allées et venues. Patrick leur a promis d'acheter un chargeur dès qu'ils atteindront la première agglomération d'importance.

Après avoir aéré l'autocaravane, Patrick démarre le moteur qui se met à ronronner au premier tour de clé. Tout de suite, le grand-père encourage la conversation. Il s'enquiert des origines de chacun, des lieux de résidence, de leurs métiers. Les «pouilleux» —terme qui lui vient spontanément à l'esprit en raison de la manière dont les deux amuseurs publics chevelus sont attifés— avouent qu'ils sont en réalité des comédiens engagés par le parc pour distraire les visiteurs. Ils ont fait des études en art et ont fondé une petite compagnie de divertissement. Ils se plaignent de l'aide gouvernementale difficile à obtenir, des ennuis que leur cause la bureaucratie et de leurs maigres revenus.

Bien que tassés les uns sur les autres, les trois membres de la petite famille sinistrée se tient très digne sur la banquette. Le père explique qu'à la suite du tremblement de terre qui a dévasté Haïti, ils se sont réfugiés au Québec. Il termine des études de médecine et sa femme donne un coup de main dans une bijouterie. Comme ils n'ont pas les moyens de payer un remorquage, un cousin mécanicien va venir récupérer leur automobile.

Les grands yeux bruns de leur fille de onze ans et ses joues rebondies sont tout ce qu'on peut voir d'elle sous son large imperméable kaki, mais elle a tout de suite plu à Jérémie. Tandis qu'elle sort de son sac à dos une tablette électronique à la vitre craquelée et des écouteurs, il n'hésite pas à lui mendier son chargeur.

- Y est quelque part dans les bagages. J'sais pas où, lui répond-elle.
- Jérémie, oblige la pas à fouiller dans leurs affaires, ok mon homme ? intervient Patrick. On va s'en procurer un dans pas long, promis.

- Nous, on a rien de ça! coupe Abeille avant que l'adolescent ne la sollicite à son tour. On est pour la simplicité volontaire.
- La quoi ? intervient la mère de Jessica.
- On est pour la décroissance, le partage des biens matériels et la récupération. Nous nous opposons à la surconsommation et à la prolifération des appareils électroniques à obsolescence programmée! clame Abeille en remontant ses nombreux bracelets le long de son bras gauche. Nous n'en possédons aucun!
- Mais vous avez au moins une adresse Internet, brûle de savoir Patrick.
- Non, même pas!
- Alors, dites-moi don' comment vous faites pour obtenir vos contrats d'animation ? poursuit Patrick.
- J'ai accès à l'ordinateur de ma mère qui m'le prête au besoin. Tout est tellement cher! J'ai pas les moyens de vivre en appart. Pour Hugo, c'est pareil. On reste chez nos parents.
- Bientôt, on va rallier une communauté en Estrie qui s'accorde à nos valeurs, ajoute fièrement son compagnon.

À ces mots, le père de Jessica roule des yeux et sa mère s'empresse de faire diversion en questionnant Patrick sur ses vacances. Content de changer de sujet, il leur apprend qu'ils ont séjourné en Ontario, précise qu'ils sont allés à Kingston, au Fort Henry et qu'ils ont profité des attractions touristiques au Parc national des Mille-Îles.

Réagissant à cet itinéraire qui leur paraît une suite de pièges touristiques, Hugo et Abeille se livrent à des critiques qui incitent Patrick à se défendre.

- Tous les enfants ont un faible pour les canons, les fusils et les reconstitutions d'époque !
- On est pas des enfants, rétorque Jérémie.
- Tant qu'à faire, vous auriez dû plutôt visiter la Citadelle de Québec. Au moins ça se passe chez nous ! s'exclame Abeille.
- Désolé Abeille, mais là comme ailleurs c'est juste d'la propagande subventionnée par les Anglais, s'indigne Hugo. C'est leur version de l'Histoire qu'ils racontent !

Pour désamorcer le malaise qu'Hugo et Abeille ont créé, Patrick déclare d'un ton badin que tout ça n'a pas vraiment d'importance puisqu'ils vivent dans un pays en paix. Mais les

jeunes animateurs s'emballent : ils rappellent les villages brûlés, la pendaison des patriotes, l'incendie du Parlement à Montréal, la crise de la conscription lors de la Première guerre mondiale, les luttes qui perdurent pour protéger la langue française.

Pendant qu'ils commandent leur déjeuner dans un service-au-volant de restauration rapide, Patrick réfléchit qu'il aimerait démontrer à ces blancs-becs qu'il n'est pas un parfait ignorant. Lui reviennent en mémoire les noms des premiers explorateurs, quelques dates dont celle de la fondation de Montréal, de la rébellion des Patriotes et de l'adoption de la Constitution du Canada, et d'autres noms encore dont ceux de quelques héros, de quelques forts établis sur les rives du fleuve et de quelques martyrs missionnaires.

« Mais à quoi bon ressasser tout ça ? », se dit Patrick comme l'aurait fait sa fille Katherine. « Abandonnés par la mère patrie, les descendants des colons français ont quand même su imposer leurs lois et leur culture, non ? » se conforte-t-il sans ajouter un mot.

Les passagers avalent leur repas et plus personne n'est disposé à relancer la conversation.

- Pis le chargeur, on va-tu l'acheter ici? demande soudain Léa qui a vu un centre d'achat le long de l'autoroute.
- On va pas déranger tout le monde avec ça, décide Patrick.
- Patou, s'il te plaît, s'il te plaît, l'implore Jérémie en appuyant sa supplique d'une moue comique.

Mais Patrick tient son bout, dépasse Saint-Eustache, s'engage sur l'autoroute des Laurentides direction sud, traverse Montréal et, alors que l'autocaravane approche du pont Champlain, une voix timide se fait entendre :

- « Québécois de souche, réveillez-vous », cite Jessica qui vient de lire un graffiti sur des blocs de bétons.

Ralentis par la circulation, ils ont le temps de lire le mot « LIBERTÉ » qui se démarque en arrière-plan par ses grosses lettres arrondies. La jeune fille poursuit :

- Moi, ça me fait peur, c'est des racistes!

Surpris de son intervention, les passagers se tournent vers Jessica, mais Jérémie intervient avant les autres. L'échange se déroule rapidement.

- Mais non, ça veut juste dire que les gens sont inquiets de voir disparaître leur langue et leur culture.

– C’est qui ça « les gens » ? On est pas des étrangers. Je suis née ici pis je parle français !

Le père de Jessica s’interpose pour dire que sa famille a immigré au Québec afin d’échapper à la misère, qu’ils sont venus en quête de paix et que les mots des graffiteurs, souvent bourrés de fautes, sont blessants. Hugo et Abeille lui répliquent que ces fautes sont bien le signe de la détérioration du français et qu’il est nécessaire de renforcer le sentiment d’appartenance à la nation du Québec. Léa se jette dans la mêlée en appuyant leur discours qui fait écho aux préoccupations de son père.

Jérémie lâche soudain :

– J’ai mal au cœur, j’va’s vomir !

Au beau milieu du pont, le grand-père se voit contraint de ranger la camionnette et Jérémie en sort en trombe. Patrick le suit en surveillant le trafic tandis que son petit-fils se penche au-dessus du garde-fou. Des éclats de voix leur parviennent en provenance de la camionnette. Léa et Jessica en descendent tandis qu’un concert de klaxons s’élève autour d’eux. Le vent qui souffle sur le pont redonne des couleurs à Jérémie et Patrick se hâte de réintégrer l’habitacle avec les trois jeunes. Il réclame le silence :

- Bonyeu d'bonyenne! J'vous débarque tous de l'autre côté du pont si ça continue sur ce ton-là. Je voudrais pas qu'on aye un accident!
- S'il vous plaît, laissez-nous descendre, le prie la mère de Jessica. Nous continuerons à pied!
- Ben non, ben non! gronde Patrick énervé par cette proposition irréaliste. Le terminal d'autobus est à quatre coins de rue maintenant.

Avec un soupir de soulagement, Patrick dépose la famille de Jessica au terminus de Brossard. Après un « au revoir » prononcé du bout des lèvres, il reprend la route en suivant les indications que lui donne Abeille pour se rendre à la maison de ses parents. S'extrayant de la camionnette au son des clochettes de sa tambourine, elle leur fait ses adieux et franchit en deux pas de danse le pavé uni de l'allée d'un joli cottage.

Le prochain arrêt de Patrick est un immeuble à condos situé dans un secteur commercial dépourvu d'arbres. En mettant pied à terre, Hugo leur fait remarquer que l'immeuble voisin est une mosquée, comme si la construction de brique couleur sable ornée d'une tour et d'une coupole pouvait laisser le moindre doute. Il

claque la portière en claironnant: «Ça doit pas parler ben ben français là-d'dans!»

Jérémie le regarde s'éloigner abasourdi. Comment toutes ces personnes qui lui avaient semblé si sympathiques et avec lesquelles il avait passé une si belle soirée avaient pu sombrer dans une telle agressivité? Quelle mouche les avait piqués?

Arrêté à un feu de circulation, Patrick voit un homme en tunique qui gesticule, un appareil mobile à l'oreille. Un nuage de vapeur s'échappe du capot de son automobile rangée sur le côté. L'homme s'approche de la vitre baissée de Patrick et lui demande poliment s'il peut le conduire au métro de Longueuil.

– Je suis attendu au Reine Élisabeth pour une rencontre importante. Je ne peux pas attendre la dépanneuse. Un ami va s'en occuper. Pouvez-vous me conduire à la station de métro? Dieu vous récompensera!

Patrick ouvre la portière: il n'a pas le cœur de refuser. L'homme s'engouffre en jetant un coup d'œil prudent à l'intérieur. Voyant Léa et Jérémie, il leur sourit.

– Je vous suis extrêmement reconnaissant, monsieur...?

– Patrick Gervais.

– Dieu vous le rendra au centuple, monsieur Gervais.

L'homme est imam et il est convié à une réunion œcuménique qui vise à établir un dialogue entre dirigeants d'entreprise de différentes confessions. Méfiante, Léa s'est tournée vers la fenêtre. À la maison, la religion constitue un autre sujet de dispute entre ses parents. Pour son père, les dogmes rigides et les mauvais traitements ont contribué dans maints pays à maintenir les populations dans un état de soumission inacceptable et à créer des ferments de violence et de guerre. De ce fait, il est un athée convaincu. Sa mère tient un discours opposé : même si, comme dans toute institution humaine, le pire et le meilleur coexistent, elle prône de s'inspirer des valeurs humanistes des unes et des autres pour se bâtir un guide personnel. Katherine préfère être croyante, ce qui pour elle incarne l'espoir.

– C'est quoi vot' religion ? l'interroge Jérémie, curieux d'apprendre quelque chose qui ne sorte pas d'un manuel scolaire.

Le passager se fait un plaisir de résumer brièvement les fondements de sa foi et les invite à visiter le temple de Grande Allée. Patrick décline son offre en mentionnant un peu étourdissement

que leur famille se tient loin des «fanatiques». Le mot lui a échappé et l'homme les contemple d'un air attristé.

- Il est vrai que les hommes corrompent la religion, mais la spiritualité est toutefois essentielle à l'épanouissement des individus. Je vous souhaite d'en faire l'expérience un jour et de trouver la vérité.

À la station de métro, le passager descend de la camionnette en remerciant plusieurs fois. S'étant engagé sur l'autoroute 20, Patrick songe à prévenir son ami Denys par téléphone de sa visite prochaine et il demande à Léa de composer son numéro tandis qu'il se range sur le bas-côté.

- Y est mort, Pat ! lui rappelle Léa. Ta batterie est *kaput* !
- Pis on a pas de chargeur, renchérit Jérémie découragé du manque de prévoyance de son grand-père.

Le cœur de l'adolescent se serre : bien avant que les piles de l'appareil ne fassent défaut, sa mère aurait dû tenter de les joindre, et plus encore son père. Et il y a pire. Parce qu'ils ont quitté le camping de façon hâtive et en raison des passagers qu'ils ont transportés, tout est pêle-mêle dans l'autocaravane. Le portable est introuvable.

Patrick le rassure car son ami Denys pourra les dépanner dès leur arrivée. Le silence retombe et les adolescents s'endorment aussitôt, épuisés par leur trop courte nuit. Jérémie sombre immédiatement dans un rêve où il court à perdre haleine à l'intérieur d'une meute de loups gris qui file à toute allure. Les muscles sollicités par la course agitent les plis de leur fourrure épaisse, traversée de nuances de brun, de noir et de blanc. Soudain la meute ralentit, les regards se fixent, les poils s'hérissent le long des colonnes vertébrales, les babines se retroussent découvrant des crocs impressionnants : ils ont flairé un intrus à trois cents mètres, un loup de plus petite taille avec une robe couleur fauve et de longs poils noirs sur le dos et les flancs. Les loups émettent des grognements agressifs, avancent vers la maigre silhouette qui se profile derrière les arbres. Jérémie reçoit en pleine poitrine l'émotion de l'inconnu, un mélange d'anxiété et de dignité, mais surtout une volonté de défendre sa vie coûte que coûte. La meute prend position.

À ce moment, un chaos de la route le tire du sommeil. Confus, il repousse un peu brutalement la tête de sa sœur qui reposait sur son épaule. Réveillée en sursaut, Léa lâche :

– Aïe, t'es ben con !

Ils échangent des coups, ce qui force Patrick à se ranger sur le côté. Il leur crie de se calmer, ce qu'il regrette aussitôt. Léa reprend le siège d'en avant tout en invectivant son frère. Patrick repart, ne sachant comment tempérer leur mauvaise humeur. Les deux adolescents finissent par se rendormir, à son grand soulagement.

Une discussion qui a déjà trop tardé

Au fil de l'eau, des éclats de voix portés par le vent se dispersent et meurent. La journée avait pourtant commencé dans le calme. Après son café, Dominic a déjeuné d'un croissant et de fromage en grains. Il a fait ses pompes sur les rochers, a pagayé quelques kilomètres en kayak. En sueur, il est entré dans le chalet se changer. Katherine dort encore.

En s'installant dans la véranda pour lire, il se dit qu'il faudrait bien qu'il entame une bonne discussion avec sa femme à propos de Jérémie. Il se plonge dans son livre. En fin d'avant-midi, Katherine se lève de mauvais poil, l'œil gauche tiré par la migraine.

- As-tu des nouvelles de papa ?
- Silence radio, marmonne Dominic en tournant une page.

Elle rebrousse chemin pour aller se servir un café, mais la cafetière repose vide sur le comptoir de leur cuisinette. Derrière son dos, elle l'entend crier :

- Je ne savais pas à quelle heure tu allais te lever, alors je me suis arrangé seul pour le déjeuner.

Katherine se frotte la tempe et prend son téléphone. N'ayant pu joindre son père, elle se sert un bol de céréales et coupe un fruit. Après quelques bouchées, elle tente un autre appel sans succès. Elle met la cafetière sur le feu, se prépare une tasse et rappelle encore.

Rien.

En voyant Dominic assis paisiblement, elle sent la rage monter en elle. « C'est pourtant lui qui lui mettait de la pression hier soir ! » Elle dépose avec bruit le téléphone sur la table, repousse d'un coup de pied sa chaise qui s'en va percuter le mur. En lavant la vaisselle, elle casse une assiette : Dominic ne bronche pas. Elle reprend son téléphone, refait le numéro et surgit dans la véranda, furieuse.

- Ça t'inquiète pas, toi ? tempête Katherine.
- Oui, mais connaissant ton père, on ne peut pas faire grand-chose. C'est toi-même qui me l'a dit, pas plus tard qu'hier, ironise Dominic.
- Alors, on va rester là à rien faire ! grince la jeune femme.
- Tu as une autre idée ? Ce n'est pas la première fois que nous perdons sa trace pendant nos vacances. Les étés passés, il a

montré la même insouciance, soupire Dominic en refermant son livre.

- Comment ça? Je me souviens pas de ça! s'exaspère Katherine.
- Chaque année, je te souligne que nous devrions amener Jérémie et Léa avec nous ou faire appel à des gardiennes qui ont de l'expérience.
- C'est certainement pas tes étudiantes qui peuvent se charger d'eux pendant deux semaines. Ça prend plus de maturité! conteste Katherine en croisant les bras.
- Parce que ton père est mature peut-être? raille Dominic.
- Certainement plus que des ados de seize ans, le nargue à son tour Katherine.
- Ce n'est pas ce que je pense, mais on dirait que ça n'a pas d'importance! siffle-t-il pour bien marquer qu'elle est allée trop loin.
- On pourrait les envoyer dans un camp de vacances. Là, ils seraient sous bonne supervision, risque Katherine.

En l'absence de consensus, le silence revient, lourd comme un ciel qui refuse de laisser tomber son chargement de pluie. Un

couple d'amoureux enlacés dérive en chaloupe entre les joncs.
Dominic approche de lui un fauteuil en osier. Regardant le visage
tiré de sa femme, il se dit que ce n'est pas le bon moment de
vider l'abcès.

Mais n'y a-t-il jamais un bon moment ?

Une menace toujours présente

Le grand-père fait défiler les kilomètres pour se diriger le plus à l'est possible. Il est préoccupé : il a l'impression de faire encourir toutes sortes de dangers à Jérémie et à Léa, et il a envie de quelques jours loin de toute agitation. En traversant le pont Laviolette, il se félicite d'avoir eu l'idée de s'arrêter chez son ami d'enfance, Denys Pelletier, pilote de bateau à la retraite, qui possède une maison sur le bord du fleuve Saint-Laurent.

Quelques minutes plus tard, l'autocaravane approche en vue du domicile de Denys, situé au Cap-de-la-Madeleine. Perché sur un talus à quelques mètres du rivage, sa maison se dresse au fond d'un grand terrain sans fleur sur lequel trônent quatre grands érables et une souche énorme. Une galerie vitrée longe le mur de côté, couverte par un toit en pente. Un camion rouge est garé dans l'allée bordée d'arbustes nains.

Le style de construction jure avec le voisin de droite, une maison mobile sédentarisée qui disparaît sous les massifs floraux, mais surtout avec le cottage de gauche qui s'enorgueillit d'une entrée de colonnades et de bay-windows. Plus loin, un bungalow

moderne arbore une tour sans fenêtre et une allée de pavé uni. Y font face un immeuble de briques rouges et un duplex délabré.

Pendant que Patrick négocie son stationnement, il ne voit pas la petite voiture blanche qui l'a suivi et qui passe tout doucement son chemin. Son attention est plutôt attirée par la porte qui s'ouvre sur son ami Denys, lequel a aperçu la fourgonnette depuis sa fenêtre.

Tandis qu'ils tombent dans les bras l'un de l'autre, Patrick s'excuse d'arriver comme un cheveu sur la soupe.

– Fait longtemps qu'on s'est pas vus! s'exclame Denys manifestement enchanté de sa visite.

Patrick explique qu'il aurait aimé l'avertir de sa venue, mais qu'il a égaré son téléphone mobile.

– Est-ce que je te dérange ? Georgette est pas là ?

– Non, est partie... grommèle Denys soudain assombri.

Croyant que la femme de son ami est partie faire des courses, Patrick ne note pas le changement de ton. Tout à la joie de le revoir et de lui amener ses petits-enfants, il lui raconte ses vacances. Contemplant le fleuve qui scintille au travers des fenêtres, Patrick pense à quel point son ami a bien choisi son

métier de pilote —son travail lui a permis de conserver sa liberté— et combien il a été chanceux de marier une femme qui a accepté ses longues absences. Si elle avait été mise au courant de ses infidélités, elle aurait certainement été moins compréhensive, mais elle n'en a jamais rien su.

- Pis la retraite, es-tu content mon Denys? T'es-tu mis à la peinture comme t'en as si souvent parlé?
- Ouais... viens dans l'atelier, que je te montre! se ragaillardit Denys. J'ai fait une exposition la semaine dernière. J'ai vendu pas mal de toiles!
- Aie... on est en train d'oublier les enfants! Y dorment dans la fourgonnette.
- Taboire, va les chercher! On regardera ça plus tard.

Au même moment, une automobile blanche repasse lentement sur la route, bloque le passage à un camion-citerne impatient qui fait retentir son klaxon. Indifférent aux bruits de la circulation, Patrick monte dans l'autocaravane et secoue Jérémie et Léa qui entrouvrent les yeux.

- V'nez-vous en. J'ai une surprise!

Ils font la connaissance de Denys, un petit homme au menton garni d'une barbiche en forme d'ancre, vêtu d'un cardigan aux losanges écossais. En entrant dans son salon, les deux adolescents sont tout de suite fascinés par les objets singuliers dispersés dans la pièce : un vieux récepteur LORAN, un écran-radar, des cartes anciennes et jaunies, un octant rouillé et un sextant neuf ainsi que des boussoles de toutes les tailles et de tous les âges placées un peu partout sur des étagères. Un nocturlarbe repose sur une pile d'encyclopédies. Une sphère armillaire en laiton trône sur son pied. Pas encore tout à fait réveillé, Jérémie contemple un anneau équinoxial suspendu à un petit support de métal placé au centre d'une table à café. Un rayon de soleil frappe soudain l'axe central, l'aveugle et le sort de sa torpeur.

Pendant que Denys répond aux questions de sa sœur, il s'échappe par un couloir qui aboutit à la galerie vitrée. Il se glisse au milieu d'un fouillis de toiles exécutées à l'acrylique qui représentent le fleuve. Remarquant son absence, Denys et Patrick l'y ont rejoint. Pointant du doigt quelques pastels, le portrait d'un

garçon blond aux yeux bridés et aux joues rondes, Jérémie l'interroge :

- C'est qui ?
- Mon fils Mathieu..., murmure Denys en lissant sa barbichette.
- Hein ? Ton fils ? s'étonne Patrick. Ton petit-fils, tu veux dire.
- Non, c'est ben mon fils, mais quand y était p'tit. Y a dix-huit ans maintenant. Pour toute te dire, c'est un métis. En réalité, y s'appelle Maniteu. Ça veut dire « le visiteur ». Y reste sur la Côte-Nord.
- Tu m'en apprends une bonne, là ! s'émeut Patrick, renversé par cette nouvelle.
- Ouain, j'en avais jamais parlé à parsonne, confesse Denys qui a pris une petite toile entre ses mains.
- Y est beau ! commente Jérémie.
- Aimes-tu ça la peinture ? Si vous êtes fins, toé pis ta sœur, j'va's faire votre portrait. Chu sûr que vos parents seraient ben contents d'avoir un tableau.

Puis s'adressant à Patrick :

- Tu peux te parquer dans l'entrée si t'es ici pour un jour ou deux, mais chu pas organisé pour te recevoir. Pour occuper les flos, tu

serais mieux de les mener à l'aquaparc. On a la plus grosse piscine à vague au pays, se vante Denys en reprenant de l'entrain. On s'piquera une jasette pendant qu'y jouent.

- On te dérangera pas longtemps. Je pensais juste passer la nuit. On prend un bateau dans la soirée, demain. J'peux-tu me servir de ton téléphone? Faut que je parle aux parents.
- Heu... la ligne est en dérangement.
- Ah non! se plaint Jérémie.
- Eh ben, me v'là ben avancé, déplore Patrick en regardant son petit-fils, l'air piteux.
- Chu çartain qu'y attendent pas après vous autres! tentent de l'apaiser le pilote. Sont en vacances!

Quittant la galerie, les deux hommes ne voient pas que Jérémie tourne de l'œil. L'odeur des tubes de couleur et de térébenthine, mais surtout l'émotion qui l'a envahi en contemplant les portraits du fils de Denys ont eu raison de lui. L'amour qui s'en dégage est bouleversant. La dernière chose qu'il voit avant de perdre connaissance est une petite tête de polichinelle. Il s'étale de tout son long, son corps tombant mollement sur le sol comme

un morceau d'étoffe. Un peu d'eau recouvre les lattes de bois du plancher.

Durant sa perte de conscience, il se retrouve assis à Montréal, sur la banquette arrière d'un autobus. Derrière lui, le souffle fétide d'un vieil homme l'incommode. Mal à l'aise, il n'ose bouger et songe à descendre au prochain arrêt. À la dernière minute, il se précipite vers la sortie. Courant à toutes jambes, il entre dans le parc du Mont-Royal et se mêle aux nombreuses personnes qui gravissent le sentier Olmsted jusqu'au belvédère Kondiaronk. D'étranges réactions physiques commencent à se manifester : sa gorge et sa langue enflent, le palais de sa bouche devient douloureux et ses bronches sont irritées comme si on y passait du papier sablé. Malgré tout, il persiste à poursuivre l'ascension jusqu'au sommet, mais une mauvaise surprise l'y attend : le vieillard, coiffé d'un cône noir et vêtu d'une tunique de la même couleur, tient à la main un anneau universel recouvert de feuilles d'or qu'il fait tournoyer au bout d'une chaîne. La lumière du soleil captée par l'anneau éclabousse les alentours au point de tout faire disparaître. Impérieux, le sorcier ordonne :

– Jérémie, offre-moi ton âme. Si tu refuses, je briserai le temps.

L'adolescent entend une clameur qui s'amplifie : « Non ! » et sans hésiter, il se jette dans le vide. Le fleuve Saint-Laurent qui s'est soudainement rapproché du belvédère l'accueille dans ses bras.

Lorsque Jérémie reprend conscience, le visage d'un homme coiffé d'une casquette des Flames de Calgary se découpe devant la fenêtre, telle une tête de polichinelle. Jérémie pousse un cri qui ramène tout le monde dans la véranda. Denys et Patrick sortent en trombe de la maison pour rattraper le rôdeur, mais l'intrus a fui la propriété. Pour avoir le cœur net cependant, les deux hommes dévalent le talus qui descend vers le fleuve et dévisagent les promeneurs sur la grève. Difficile de dire qui, parmi eux, pourrait être l'importun, d'autant plus que la fameuse casquette n'est visible nulle part.

Un après-midi de détente

Jérémie et Léa ne se sont pas fait prier pour aller au parc aquatique. En s'y rendant, une suite d'entrepôts et de bâtiments commerciaux bâtis en enfilade sur deux kilomètres font réagir Léa :

- Easyhome, Discount, Motion Canada, Comfort Inn. Patou, on dirait qu'on est encore en Ontario !
- Ben non, taboire ! on est à Trois-Rivières ma belle, s'esclaffe Denys.

La journée est fraîche mais agréable. Dès l'entrée à l'aquaparc, Patrick sourcille à la vue du prix des billets. Il grimace plus encore en prenant connaissance du prix des hot-dog et des boissons gazeuses que lui réclament les deux ados à l'heure du lunch.

Combien de temps encore avant que sa carte de crédit ne soit refusée ?

Pendant que Léa et Jérémie s'amusent, Denys a commandé deux bières et s'est installé à l'ombre avec Patrick. Celui-ci apprend que les choses ont mal tourné pour son ami. Quelques semaines auparavant, une crise sans précédent a brisé sa famille. Depuis dix-huit ans, il a caché à sa femme Georgette le fait qu'il a

eu un enfant d'une Innu de la Côte-Nord. Le temps est long sur les bateaux et on s'ennuie à faire escale dans les mêmes petits ports, trajet après trajet. À la naissance du petit, il a pris ses responsabilités et il a pourvu aux besoins de la mère et de l'enfant. Mais l'étau de ses finances s'est resserré à mesure que ses deux filles grandissaient. Depuis sa retraite, les choses ont empirées : il faut penser aux vieux jours, aux soins de santé, à l'entretien de la maison, sans oublier l'aînée qui désire envoyer ses enfants à l'école privée et la cadette qui souhaite s'inscrire à la maîtrise. Son fils Mathieu, lui, a commencé des études de pilotage, mais il ne s'est pas qualifié pour les bourses. Sa mère lui réclame maintenant de payer les frais d'ouverture de dossier, les droits d'inscription trimestriels, le matériel scolaire, les vêtements. Plus tard, il lui faudra couvrir les coûts de certificats et de cartes de compétence.

– C'est pas tout, taboire! Georgette a ajeté une croisière su'l'Saint-Laurent pour not' trente-cinquième anniversaire de mariage, bredouille Denys. A voulait célébrer ça en famille, avec les filles et leurs conjoints, des cousins, des neveux —une vingtaine de personnes! J'me demandais comment payer toutte

ça. J'étais allé voir la banque pour me faire ouvrir une marge de crédit. Ben l'autre, à l'aut' boutte, a l'a appelé à maison, pis a l'a parlé à Georgette...

- Attends, j'te comprends p'us. Quand tu dis «l'autre», tu veux dire... la responsable des prêts à la banque?
- Non, la mère de Mathieu, mon fils!
- ...
- J'sé pas comment a l'a eu mon numéro!
- Eh, ben mon Denys ...!

Le pilote vide son verre de bière d'une seule longue gorgée, et conclut sa confidence :

- J't'ai jamais parlé de mon fils à cause que j'avais honte. Mais là, vu les événements récents, ça fait du bien de l'dire à quelqu'un. Tsé, a l'a essayé plusieurs fois de me rejoindre. J'ai annulé not' ligne téléphonique, mais y'était déjà trop tard. Georgette a sacré son camp. A l'a loué un condo en ville, pis a veut que j'paye... Taboire, qu'est-ce j'va's faire asteur? C'est pas la vente de mes peintures qui va m'arranger ça!

- C'est ben certain, mais ça peut encore s'arranger, compatit Patrick qui pense à ses propres ennuis financiers. Y a toujours une solution !

Léa et Jérémie apparaissent sur les entrefaites échevelés et les joues rouges, suivis par trois hommes furieux.

- C'est vous autres qui êtes supposés surveiller ces jeunes-là? On a jamais vu ça, se battre de même. Y bousculaient tout le monde dans la file des glissades. On était quatre à essayer d'les séparer. Y étaient en train de s'égorger! Occupez-vous en, sacrement! Icite, y a un règlement. Les jeunes de moins de douze ans doivent être accompagnés d'un adulte. En tout temps!

- J'ai douze ans ! proteste Jérémie.

Déconcerté, Patrick ordonne aux adolescents de s'asseoir.

- C'est correct, j'm'en occupe.

Une fois seul avec Léa et Jérémie, Patrick leur demande ce qui s'est passé. Comme ils se coupent mutuellement la parole et que tous les regards sont tournés vers eux, il impose le silence :

- P'us un mot, jusqu'à temps que j'vous l'dise !

Ennuyé, Denys fixe un point dans une autre direction. Au bout de quelques minutes, Jérémie dit à son grand-père qu'il regrette ses gestes, mais Léa jette à son frère un regard méprisant et reprend l'engueulade. Patrick crie, trop fort à son goût :

– Léa, ferme-la !

À cette injonction, l'adolescente se lève et part à toute jambe.

– Oh non, pas encore une fois ! gémit Patrick.

Profitant de l'émoi créé par sa sœur, Jérémie se sauve à son tour.

– Reviens-ici ! s'égosille Patrick en balayant de la main sa bière qui se renverse.

Les deux hommes se retrouvent entourés d'une dizaine de paires d'yeux braqués sur eux. Ils décident d'abandonner leur table et de se mettre à la recherche de Léa et de Jérémie, et si possible de les apaiser.

En arpentant le terrain du centre d'amusement, Patrick se morfond. Quelle idée il a eu de faire un si long voyage avec Léa et Jérémie ! À la maison, ils ont chacun leurs amis, ils peuvent se distraire sans tout le temps tomber l'un sur l'autre, ils sortent et ne

sont pas toujours confinés dans le même lieu ! Au bout du compte, il serait préférable de retourner à Montréal.

- C’est normal la chicane entre frère et sœur ! lui sert Denys pour le réconforter.

Patrick soupire qu’il n’est qu’un grand-père incompétent. Son ami rétorque :

- T’imagines pas que ça a été plus facile avec mes filles !

À cet instant, ils aperçoivent Jérémie au côté d’un garçon plus jeune. Patrick reconnaît le jeune Medhi, et sa mère à quelques mètres. Léa est toujours hors de vue.

- Faut pas t’en faire, voyons ! Y peut rien arriver ici, affirme Denys en le voyant anxieux.

Une demi-heure plus tard, Patrick réussit enfin à distinguer Léa au haut d’une glissade en compagnie d’une fille qui lui ressemble comme une sœur. Deux grandes blondes, les cheveux attachés en queue de cheval, le teint hâlé. Elles sautent dans un toboggan à deux places en hurlant.

- Demain, j’aimerais ben vous montrer not’ centre de pèlerinage, suggère Denys qui aimerait que Patrick se détende un peu. J’té dis que Léa et Jérémie, y vont s’en souvenir longtemps !

La fin de la journée se passe plutôt bien. Pendant que Jérémie entre dans les toilettes pour se changer, Patrick reste seul avec Léa qui lui raconte la querelle du début de l'après-midi. Parce que son frère a refusé un défi qu'elle lui avait lancé —une course dans des glissades jumelles—, elle l'avait agacé: «T'es ben mimi!». Il l'avait attrapé par la couette et, pour se défendre, elle lui avait enfoncé le coude dans l'estomac. Il lui avait fait une jambette et elle l'avait mordu.

Sur sa lancée, Léa se plaint que Jérémie manque d'esprit de compétition, qu'il est paresseux et qu'il ne fait jamais d'effort pour se dépasser. Ses parents n'ont pas l'air de s'apercevoir à quel point son frère est ennuyeux. Son père le préfère parce qu'il a de bonnes notes à l'école dans toutes les matières, en particulier en français. Ça ne semble pas important pour personne qu'elle soit première en sciences et joueuse étoile dans son équipe de soccer.

De retour chez Denys, celui-ci propose de faire des steaks sur le barbecue. Il installe la famille à une table à pique-nique face à la grève. En faisant griller la viande, le pilote est soudain frappé par une évidence:

– Coudon' vous autres, cé quelle croisière que vous embarquez?

Patrick en profite pour aller repêcher ses billets dans le barda de l'autocaravane et les montre à son ami.

- Taboire, cé la croisière qu'on était supposé faire ! J'pense que m'a y aller finalement tant qu'à perdre toute mon argent. J'content que tu soyes là ! Peut-être ben que m'a en profiter pour aller voir mon fils en débarquant à Blanc-Sablon.

Heureux d'avoir de la compagnie, il devient loquace. Il se met à raconter qu'un premier pilote a opéré sur le fleuve dès le dix-septième siècle, mais que le premier phare n'a été en fonction qu'au début du dix-neuvième.

- Cé malheureux, mais ça a pas empêché les naufrages ! Quand l'Empress of Ireland a échoué, y a eu plus de mille morts ! Un bateau transocéanique, cé pas imaginable ! Y a même eu des sous-marins allemands dans l'fleuve. Eux, y'en ont coulé des navires ! Une vingtaine !

S'adressant aux deux adolescents, Denys leur demande :

- Avez-vous vu le Queen Elizabeth II ? Moé, je lai vu ! Taboire, mis à part le Symphony of the Seas, cé le plus grandiose !

Regardant les rayons du soleil caresser le dos des vagues, il murmure comme pour lui-même :

- On peut dire que c'te fleuve-là, y a eu les plus belles années de ma vie ! Y m'a emporté plus loin que j'aurais jamais pensé...

À Léa qui veut en savoir plus sur son métier, Denys explique qu'il se faisait attribuer des sections du fleuve en alternance, ce qui lui a permis de connaître le Saint-Laurent d'un bout à l'autre et même de devenir une référence pour le transport maritime, surtout en matière de pétrole.

À Jérémie qui le questionne sur la difficulté de manœuvrer de gros navires, il répond :

- Ça se vire pas comme un vélo, oh non ! Mais cé pas la grosseur du bateau qu'y a d'importance. Faut adapter le tirant d'eau, la vitesse, pis l'tour est joué !

Un coup parti sur son sujet favori, Denys est intarissable. Il précise que le transport du pétrole constitue une question délicate. Jadis, le liquide était entreposé dans le fond des cales. Si un bateau échouait et qu'une rupture de la coque se produisait, c'était un déversement de carburant à coup sûr. Son métier était donc d'assurer la sécurité de la marchandise et l'efficacité des transits.

- Mais les pétroliers actuels sont mieux construits, termine Denys. Y ont une double coque, cé pas mal mieux !

- Quand même, l’hiver avec toute la glace, ça doit pas être facile, fait remarquer Patrick.

Denys admet que la dérive des glaces complique le pilotage et qu’en cas de déversement, le pétrole sera impossible à rattraper, avec des conséquences irrémediables pour la flore, la faune et les prises d’eau potable.

- Taboire, ça m’met en beau joual vert quand j’entends les politiciens qui veulent doubler, même tripler le nombre de navires !

Patrick soupçonne les deux adolescents de s’ennuyer. Il leur annonce que son ami est un bien meilleur conteur que lui et Denys, aussitôt flatté, réfléchit à l’histoire qui saura les captiver.

- Qu’est-ce que vous savez des phares ? vérifie-t-il avec, en arrière-pensée, celle qu’il a choisie.
- C’est pour les bateaux, répond simplement Jérémie.
- Je veux dire techniquement, mon homme, précise Denys en allumant une lanterne au gaz propane.

Denys leur apprend que le Saint-Laurent compte plus d’une quarantaine de phares, mais qu’une multitude de bâtiments de signalisation construits en bois et de forme carrée ont

anciennement jalonné les côtes, à l'entrée des ports et sur les quais.

- Les phares, c'est des tours rondes, non ? s'étonne Léa.
- C'est sûr que c'est l'architecture la plus connue, mais y'en avait aussi en pierre, en béton pis en bois avec des bases larges comme une maison.

Léa et Jérémie baillent chacun leur tour.

- Aboutis mon Denys ! s'exclame Patrick.
- Ok, ok. C'est l'histoire d'un gardien de phare... commence son ami.

Un secret

Les parents de Léa et de Jérémie passent un mauvais moment. Dominic a tenté de connaître les véritables raisons pour lesquelles Katherine tient tant à prendre les vacances sans les enfants. Parmi leurs connaissances, ils sont les seuls à voyager sans eux. Chaque année, le fait de les confier à Patrick pour plusieurs jours le rend inquiet parce qu'il y a toujours eu un moment où on ne parvient pas à le joindre. Katherine se moque de son instinct paternel et lui fait remarquer qu'il n'est jamais rien arrivé, qu'ils ont toujours récupéré les enfants de bonne humeur et en bonne santé.

- On peut rien lui reprocher à mon père. Ben oui, je veux passer du temps avec toi, Dominic! C'est-tu vraiment trop te demander?

Il lui répond par une autre question.

- Si tu tiens tant à être avec moi, pourquoi es-tu toujours absente de la maison? On ne te voit plus! Tu as régulièrement des analyses urgentes à réaliser au laboratoire ou des rapports à rédiger. Tu préfères travailler au bureau pour te concentrer et...

Katherine l'interrompt.

- C’est ma profession qui veut ça ! Tu étais d’accord au début et tu m’encourageais. Tu m’disais : J’va’s m’occuper d’tout !
- C’était au début ! Nous n’avions que Léa. Peut-être qu’au fond, tu ne voulais pas un deuxième bébé et tu n’as pas osé m’en parler.

Katherine le regarde étonnée : comment peut-il conclure une chose pareille ? Mais Dominic ne s’arrête pas là : il insinue qu’elle préfère Léa parce que depuis son tout jeune âge elle montre plus d’autonomie.

Ces derniers mots sont cruels ; Katherine est prête à avouer qu’elle a été effrayée par un deuxième accouchement mais non, elle n’entretient aucune préférence pour l’un ou l’autre de ses enfants. Et Jérémie, elle l’a porté dans son ventre avec amour. Sur la défensive, elle n’ose pas révéler à Dominic qu’elle ne se sent plus à la hauteur depuis « l’accident », un événement dont elle a honte et qu’elle lui a caché.

Alors, elle contre-attaque en le blâmant de surprotéger Jérémie. Elle l’accuse à son tour de préférer le plus jeune parce qu’il a plus de facilité avec les cours de français et qu’il est plus réfléchi que l’aînée. Or, c’est Léa qui aurait besoin de toute son

attention car son dossier scolaire est loin d'être satisfaisant. Pourquoi ne lui impose-t-il pas les heures d'études dont elle aurait besoin pour améliorer ses notes au lieu de la laisser consacrer tout son temps aux activités parascolaires ? Et puis, qu'est-il arrivé à son projet à lui d'écrire des pièces de théâtre ? Il en rêvait lorsqu'ils se fréquentaient. Katherine considère qu'il sacrifie son talent à ses enfants alors que son métier d'enseignant aurait dû normalement lui permettre de s'y consacrer.

Sur ce, elle quitte son fauteuil d'osier et sort de la véranda pour faire quelques pas sur le sentier en descendant vers le fleuve, espérant faire baisser la pression. Mais Dominic la suit et le ton monte.

Il ne peut pas croire ce qu'elle lui balance ! Quel temps lui reste-t-il après avoir accompli ses obligations de professeur et de parent ? C'est lui qui ramasse toutes ses traîneries. Il prépare les repas et les lunchs parce que «madame» prétend qu'elle n'a aucune aptitude en cuisine ! Les plaisanteries à ce propos ne l'amuse plus depuis des lustres !

Katherine réplique qu'il n'est pas obligé de passer tout son temps à jouer le préposé au ménage. Rien n'interdit de manger

des surgelés ou d'ouvrir des boîtes de conserve. Elle blâme son perfectionnisme et d'ailleurs, le directeur de l'école lui reproche d'être trop sévère dans ses corrections d'examen. Même à la maison, il ne rate pas une occasion de rectifier un genre mal employé, un anglicisme, une erreur grammaticale. Pas surprenant que Léa soit toujours chez ses amies : il est invivable !

Le ton monte encore.

- C'est facile pour toi. Ta langue maternelle est parlée sur tout le continent. Tu n'as pas besoin de la protéger !
- Tu te fais des peurs, là. C'est de la paranoïa !
- Tu t'éloignes du sujet. Moi, je te dis que tu n'es plus qu'une mère absente, lui rappelle Dominic en rajustant ses lunettes, signe qu'il est en proie à un fort stress.
- Et toi un papa poule !
- Jérémie n'est pas bien, physiquement et psychologiquement. Comment se fait-il que tu ne vois rien !
- Ben voyons ! Jérémie, c'est un premier de classe, pis le pédiatre l'examine chaque année.
- Tu ne remarques rien parce qu'au fond, tu es une carriériste. Tu crains que ta famille ne fasse obstacle à ton avancement.

- En tout cas, toi, tu as abandonné tes ambitions. T'es un mauvais exemple pour les enfants !
- Katherine, je te ramène au sujet de départ. Encore une fois : à la maison, tu n'es que de passage et là, tu veux que nous soyons comme des amants. C'est ça que tu veux, une fois par année, aux vacances ?
- Quand on s'est connu, tu m'as accepté comme j'étais. Je te reconnais p'us. T'es devenu intolérant !
- Veux-tu bien me dire pourquoi tu as réservé cet endroit sans me consulter ? Tu savais pourtant qu'à pareille date, je tiens à assister au Festival de Jazz de Montréal. D'ailleurs, qu'est-ce qui m'empêche d'y aller...

L'échange se termine mal. Katherine tente un geste tendre, mais il la repousse des deux mains et elle tombe sur le sentier en tirant par inadvertance sur le foulard bleu et gris qui pend autour du cou de Dominic. Voyant un homme au visage congestionné plié au-dessus d'une femme gisant à terre, des canoteurs qui les observent de loin interviennent : « Madame, on peut vous aider ? »

Abasourdie, Katherine trouve quand même la force de se relever, de sourire et de leur envoyer un signe de la main indiquant

que tout va bien. Ne sachant que faire, elle s'éloigne en marchant le long de la rive sans un regard derrière elle. Tout en contenant ses larmes, elle essaie de se calmer.

Après une vingtaine de minutes, elle retourne sur ses pas et constate que leur embarcation à moteur n'est plus au quai. Le chalet est désert. Énervée, elle rassemble ses affaires et donne un coup de fil à la compagnie de location, laquelle lui apprend que Dominic a pris des dispositions pour qu'un employé la ramène à Sorel.

Derrière la petite entreprise, l'appréhension la paralyse : leur voiture n'y est plus, ce qui indique qu'il est parti sans elle pour Montréal. La colère, le chagrin et l'accablement fondent sur elle. Où ira-t-elle ? Après de longues minutes, elle ne trouve rien de mieux que d'appeler sa mère, Molly Reade.

*

Le fleuve, qui connaît le secret de Katherine, l'« accident » comme elle le nomme, a été témoin de la tempête humaine, mais il n'arrêtera pas son cours pour autant. Rien ne peut retenir son débit puissant. La bruyante agitation humaine le fatigue. Il peine à

comprendre que la conscience et l'intelligence puissent mener à l'impasse. Il se couvre d'un voile noir.

Ça se complique

Patrick tente de remettre de l'ordre dans l'autocaravane, mais cette corvée n'est pas une mince affaire. Parce qu'il vit seul, ranger n'est pas une nécessité et d'habitude, le laisser-aller sied tout à fait à sa vie de bohème. Mais là avec les deux adolescents, c'est intenable. Tout est sens dessus dessous.

La perspective d'être accompagné par Denys pendant la croisière lui plaît drôlement. Ils seront dorénavant deux adultes à encadrer Léa et Jérémie et à résoudre leurs conflits. Les années précédentes, son gendre lui rédigeait une liste d'instructions et de mises en garde qu'il ne consultait jamais car il déteste la routine, la discipline, les règles. Cette fois, il aurait été mieux avisé d'y jeter un coup d'œil plutôt que de la faire disparaître dans le bac à recyclage... Au moins sur le bateau, les deux ados ne risquent plus de lui créer d'angoisses en s'enfuyant.

Pendant que Denys s'occupe de la brassée de linge sale qu'il lui a confiée, Patrick poursuit son rangement, toujours à la recherche de son téléphone. Comme l'appareil est introuvable, il conclut qu'il se l'est fait voler. Sa besogne terminée, il s'allonge sur sa couchette. Entre les rideaux entrouverts, il remarque que l'ouest

a déchargé une nappe de nuages qui se déplacent rapidement, le privant du plaisir de contempler les étoiles et le forçant à l'introspection : est-ce que Dominic ne lui pardonnera jamais ces vacances non autorisées et son silence ?

Dans un demi-sommeil, il croit entendre le son d'un pas sur le gravier. D'un geste brusque, il repousse la couverture et descend de son lit pour allumer les phares. Au centre du halo de lumière, un homme chauve tient à la main quelque chose. Effrayé, il tourne les talons et court vers une petite voiture blanche stationnée en bordure de l'allée. Patrick démarre illico sa camionnette, mais l'autre automobile s'engage sur la route sur des chapeaux de roue. Abandonnant toute idée de poursuite, il se réinstalle pour la nuit, inquiet. Malgré la sensation désagréable de négliger la sécurité de sa famille, le sommeil est le plus fort et il s'endort comme un bébé, fourbu de fatigue.

Deux heures plus tard, réveillé par le sentiment d'un danger imminent, Jérémie quitte le confort de ses draps et se rend au salon. Une lueur danse entre les lamelles du store tirées devant la fenêtre. En entendant Jérémie pousser un cri, Denys bondit hors de sa chambre. Des flammes s'élèvent à l'arrière de

l'autocaravane et une fumée noire monte au-dessus des arbres. Denys ordonne à l'adolescent de foncer vers la maison du voisin pour alerter les services d'urgence pendant qu'il se rue vers la camionnette. Il frappe de ses poings la carrosserie mais, n'obtenant aucune réponse, il fracasse une vitre avec une grosse pierre, déverrouille la portière et extirpe le corps inerte de son ami, la tignasse roussie par l'incendie.

Denys traîne Patrick sur la pelouse et prend aussitôt ses signes vitaux. Pendant qu'il lui fait le bouche-à-bouche, son voisin arrive muni d'un gros extincteur qu'il vide sur le véhicule. Patrick ouvre les yeux, tousse, crache pendant que les pompiers reculent dans l'allée suivis de près par une voiture de police. Le son des sirènes a alerté Léa qui court maintenant pieds nus sur la pelouse. Elle est vite rattrapée par un policier qui lui enroule une couverture de laine autour des épaules et la ramène derrière les rubans jaunes que des agents disposent pour sécuriser les lieux.

L'incendie maîtrisé, une ambulance emporte Patrick qui y est monté à son corps défendant. Forcé d'admettre qu'il est plus prudent de passer des examens médicaux, il délègue à son ami le soin de veiller sur les adolescents. Avec Léa, Denys part chez le

voisin reprendre Jérémie qui y a été recueilli par sa femme. Celle-ci est dans tous ses états: en franchissant le vestibule, l'adolescent s'est effondré sur le sol.

– Pauv' tit cœur. Yé inquiète pour son pépé! Y'était couvert de sueur, j'l'ai toute essuyé pis j'y ai donné du gâteau avec un grand verre de lait au chocolat.

Pour rassurer Léa et Jérémie, Denys certifie que Patrick n'a rien et que les médecins ne feront que le confirmer. Pour ce qui est de la camionnette cependant... La sinistre carcasse échouée sur l'herbe ne fera plus d'autre voyage.

Au petit matin, Denys se rend à nouveau chez son voisin pour joindre l'hôpital par téléphone. Il y a une bonne et une mauvaise nouvelle: Patrick n'a aucune séquelle de sa mésaventure, mais il doit attendre qu'un médecin signe son congé. Puisque le docteur ne doit passer qu'en fin d'avant-midi, il conseille à Denys de dormir ou d'aller se promener en ville avec les enfants.

– Presse-toi pas mon Denys, m'a prendre un taxi pour le retour.

J'va's sûrement devoir rencontrer les policiers aussi!

En revenant à la maison, Denys est interpellé par un inspecteur qui descend d'un véhicule balisé, accompagné de personnes dépêchées pour amorcer l'enquête sur les causes de l'incendie. Comme Denys ne sait pas grand-chose, on l'autorise à emmener Léa et Jérémie déjeuner en ville.

Ce matin-là, une odeur d'œuf pourri flotte dans les rues de Trois-Rivières. Les adolescents qui ne sont pas habitués aux effluves des papetières sont heureux de se réfugier à l'intérieur du restaurant que Denys a choisi. Après leur avoir fait avaler des assiettes pleines de crêpes et de gaufres réconfortantes, il paie l'addition tandis qu'une serveuse s'active derrière lui avec une moppe.

– Coudon', a vient d'où cette eau-là? maugrée l'employée qui éponge les tuiles sous la table qu'ils viennent de quitter.

Denys emmène Léa et Jérémie marcher quelques pas le long du fleuve car le vent y chasse toute senteur déplaisante. Sur la façade d'un édifice, Jérémie remarque la présence d'une plaque argentée sur laquelle est inscrite les vers d'un poème, puis une autre et encore une autre. Intéressé à découvrir les autres extraits, il se met en quête des plaques suivantes. Insensible à la poésie,

Léa supplie Denys de la laisser courir quelques kilomètres dans les rues de la ville. Au bureau d'information touristique, il lui procure une carte sommaire du secteur et lui fait promettre de les retrouver au même endroit trente minutes plus tard. Léa s'élance sans lui laisser le temps de terminer sa phrase.

S'étant procuré le guide du parcours de la Promenade de la poésie, Denys et Jérémie dénichent d'autres extraits de poème gravé dans le métal.

- À l'école, mon prof de français nous a fait écrire des *haïkus* pis des vers libres. Elle prétend que composer des poèmes, c'est à la portée de tout l'monde. J'aimerais ça être poète, moi, confie l'adolescent au pilote.
- Ben moissi, mais j'ai pas eu l'éducation, s'afflige Denys. Toé tu peux, cé sûr!
- Tu pourrais écrire des mots sur tes peintures. J'ai vu ça en arts plastiques. Ça serait vraiment beau.
- T'é-z-aimes mes tableaux?
- Les visages du p'tit garçon sont tristes! J'aime mieux les paysages avec le fleuve.

À l'heure fixée, Léa les a rejoints. Dans son camion, Denys annonce qu'il souhaite leur montrer un endroit bien spécial, le Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap. En leur posant une ou deux questions, il comprend rapidement que leurs connaissances religieuses se limitent à celles qui leur ont été enseignées à l'école. «Pauv'-z-enfants!» pense-t-il. Bien qu'il ne soit pas pratiquant, Denys voue une confiance superstitieuse dans la prière et il garde une Bible sur sa table de chevet. À quelques kilomètres de là, il ralentit pour accéder à l'immense stationnement du sanctuaire, une sorte de pyramide de granit blanc.

Ensemble, ils pénètrent dans l'enceinte qui, curieusement, est de forme circulaire. Les harmonies d'un orgue gigantesque saturant l'air que respire la foule assemblée. Tout y est démesuré, à commencer par l'espace dénué de colonne, la statue de la Vierge Marie haute de vingt-quatre pieds et les rosaces qui dominant les pèlerins. Un rayon de lumière se fraie un chemin entre les nuages, franchit les grands vitraux et cible Denys qui s'agenouille d'instinct, les épaules voûtées, la tête près du sol recouvert de tuiles de grès cérame. Un peu secoué par cette vision

quasi divine et par l'émotion intense qui s'est emparée de Denys, Jérémie vacille et choit près de lui.

Denys se ressaisit aussitôt, demande de l'aide pour porter l'adolescent à l'extérieur. Au bas du parvis, Jérémie ouvre les yeux, accepte le verre d'eau tendu et on l'assoit sur un banc de bois. Inquiet, Denys se frotte le front :

– Coudon', toé, qu'essé qu't'as à tomber tout l'temps dans les pommes?

Notant que de l'eau s'est répandue à ses pieds, une femme chuchote :

– Pauv' ti'gars, on dirait qu'y s'est échappé...

Un témoin de l'incident recommande à Denys de se rendre aux urgences sans tarder. Parmi les curieux, une voix se distingue :

– Jérémie ?

Une fille au teint foncé et aux grands yeux bruns s'est approchée suivie de sa mère. Vêtue d'une robe bleue qui découpe sa silhouette délicate et ses nouvelles rondeurs de femme, les cheveux tressés et retenus par des billes de couleur, Jessica est sensationnelle. Jérémie se sent rétrécir d'un seul coup.

- Où est ton grand-père ? T'as été malade ?

Rendue nerveuse par la tournure tragique des événements récents, Léa, volubile, leur apprend que l'autocaravane a flambé, que Patrick a été hospitalisé mais qu'il va bien, qu'ils sont sous la responsabilité de Denys et que son frère s'est senti mal. Le pilote serre les mains des membres de la famille de Jessica et l'un d'eux approche une des chaises roulantes mises à la disposition des pèlerins à mobilité réduite. Pour convaincre Jérémie de s'y assoir, Jessica offre de le pousser et l'incident tourne au jeu.

- Qu'est-ce-que tu fais ici ? s'étonne Jérémie.
- Ma famille visite le sanctuaire. Demain, mes oncles vont aller récupérer la voiture qu'on a laissée au camping.

Le groupe les entraîne prier au bord d'un petit lac artificiel agrémenté de jets d'eau, au centre duquel un tertre aménagé de plusieurs rangées de géraniums rouges met en valeur une autre statue de la Vierge. Des hommes en veston noir et chemises blanches, et des femmes habillées comme pour un gala, tous d'origine haïtienne, entonnent un hymne marial.

- Est-ce qu'on est obligé de rester ici ? demande Léa à Denys dans un murmure qui ne cache pas son impatience.

- Pour être polis, on finit le tour du lac, ok ? Pis après, on ira à une autre place, lui promet Denys.

Mais le trajet se réalise lentement, la procession s'arrête souvent, les incantations psalmodiées sont interminables. Denys obtient auprès de la mère de Jessica la permission d'emmener le trio à la petite chapelle votive qui abrite, selon la tradition, une idole miraculeuse —une statue de la Vierge conçue les yeux baissés qui les aurait ouverts le jour où le bâtiment lui a été dédié.

- On va dire une prière pour votre grand-père et pour guérir Jérémie, ok ? dit Jessica en se signant sur le seuil.
- Chu pas malade, proteste Jérémie en se remettant sur ses pieds. La chaise roulante, c'était juste pour rire.
- Ça peut pas faire de mal. Moé, ça fait trois fois que j'te vois pardre la carte, ti-gars ! s'exclame Denys.

Deux hommes en chemises à carreaux bleu pâle et jaune serin les ont précédés et prêtent l'oreille sans en avoir l'air.

- Comment on fait ça, une prière ? dit Léa.
- On garde le silence et ensuite, on parle dans notre cœur, répond Jessica. On peut demander de l'aide ou une guérison.
- Et ça marche ?

- Des fois oui, des fois non. En tout cas, on se sent bien après.
- Nous aussi, on a vu le garçon perdre connaissance, les interrompt l'un des deux hommes en jetant un regard entendu vers Denys.
- Ça peut être un signe de possession du malin, renchérit l'autre. On connaît une prière pour ça.
- On va la faire pendant qu'y a personne, s'impose d'autorité le premier avant que Denys n'ait le temps de réagir.

Entourant l'adolescent ahuri, ils se mettent à déclamer une prière où il est question de vices et d'impies, d'un prince des armées célestes, d'un être diabolique qui règne sur des esprits maléfiques, habitants du monde des ténèbres. Mais le cellulaire de l'un d'eux se met à sonner, rompant l'étrange emprise créée par les mots. Tout en lui faisant de gros yeux, son compagnon appose sa main sur la tête de Jérémie et glapit :

- Les cornes du Diable !

Les filles pouffent de rire tandis que Jérémie bondit et se précipite au dehors.

- Taboire, on dirait qu'y ont voulu faire un exorcisme ! s'exclame Denys en courant derrière lui.

Léa et Jessica les suivent et tous les quatre filent vers le fleuve, passé une rangée d'arbres. De leur poste d'observation, ils voient les deux hommes quitter la chapelle en regardant autour d'eux comme des larrons fuyant le lieu de leur larcin. Bientôt rappelée par sa famille, Jessica se sépare à regret de ses amis. Sur un bout de papier emprunté à sa mère, elle inscrit en vitesse son adresse courriel et son numéro de téléphone et le tend à Jérémie. Tandis qu'il la regarde disparaître derrière un autobus, elle recule d'un pas pour lui envoyer la main.

Ne tenant pas à s'attarder et dans la hâte de revoir Patrick, Léa et Jérémie poussent Denys vers le stationnement.

Pendant le trajet de retour, les deux adolescents questionnent le pilote sur ce qu'est un exorcisme.

– C't'un rituel de purification, répond Denys mal à son aise. C'est plus rare de nos jours! J'pense pas que ces deux zigotos-là soient autorisés à le pratiquer. Vaut mieux oublier ça! leur conseille-t-il en regardant dans son rétroviseur.

Chez Denys, un treuil soulève la carcasse et la hisse sur une plateforme de remorquage. Patrick, vêtu de son éternel pyjama-safari, leur apparaît soudain dépourvu de son aura d'aventurier. Il

a l'air âgé et fatigué, fragile et vulnérable, tandis qu'il écoute un homme lui reprocher d'avoir bricolé lui-même le remplacement des boyaux d'alimentation en essence au lieu de confier la réparation à un spécialiste. Situés au-dessus du moteur, l'effet combiné de la chaleur et de l'essence aura asséché la gaine protectrice; un peu de carburant échappé du réservoir a provoqué l'incendie. Bien que Patrick attire son attention sur la visite de l'intrus, l'inspecteur souligne qu'aucune trace d'accélération n'a été relevée; d'emblée, il exclut l'hypothèse d'un acte criminel.

Plus loin, un policier ganté se penche et ramasse un petit objet dissimulé au pied d'un arbuste.

- C'est à vous ça? Y a pas l'air en bon état. On dirait qu'une voiture lui a passé dessus...
- Mon téléphone!

L'écran est fendillé, la boîte de l'appareil est ouverte et, comme on peut s'y attendre, l'activation échoue.

Après le départ du garagiste et des officiers, Patrick, Denys et les deux adolescents s'installent à la table à pique-nique au bord des dunes de sable pour convenir des actions à prendre. Patrick voudrait appeler les assurances, acheter un nouveau

portable, contacter les parents, mais Denys le raisonne: il pourra s'occuper de tout ça dans quatre jours, à leur retour de croisière.

– Dans mon livre à moi, vous êtes dus pour des vraies vacances !
Pense-z-y, vous allez être tranquilles su'l'bateau pis vous allez vous reposer. Su'l'fleuve, tu pourras pas te servir de ton cell *anyway*, mon Pat !

Convenant de la sagesse de son raisonnement, Patrick admet que quelques jours de repos ne peuvent pas leur faire de tort. En proie à une grande excitation, Léa et Jérémie avalent leur souper. Dans moins d'une heure, ils seront au port.

La rupture

De retour chez lui, Dominic est allé se changer les idées dans le Quartier des spectacles de Montréal. Sur les terrasses des bars, les filles sont belles et souriantes. La foule bonne enfant déambule entre les scènes sur lesquelles les artistes s'époumonent. La musique ambiante semble sortir d'une boîte de conserve, mais les bands en prestation se donnent à fond, soulevant les cris et les applaudissements. Après quelques verres de bière, il parvient à faire taire la tristesse qui lui serre la poitrine.

Parmi un groupe de festivaliers, une jeune femme exubérante attire tous les regards. À son étonnement, Dominic s'entend interpeler :

– Monsieur Ouellet ? Dominic Ouellet ?

Ondine est l'une de ses anciennes étudiantes. Elle a tout de suite reconnu son professeur de première secondaire au foulard rayé gris et bleu qui ne le quitte jamais et aux petites lunettes rondes perchées sur son nez. Elle le présente à ses amies, louange ses talents de pédagogue et lui apprend qu'elle est en voie de devenir écrivain.

Gêné, il balbutie :

- Je... me souviens de toi, m...ais peux-tu me rappeler ton nom ?
- Ondine voyons, lui rappelle-t-elle un peu déçue.

Il faut dire qu'elle a beaucoup changé depuis la sortie de l'adolescence. Son corps s'est épanoui et son visage est rayonnant. Finaliste à un concours de rédaction de pièces de théâtre, elle part la nuit même pour la Ville de Québec. La cérémonie de dévoilement des lauréats a lieu le lendemain et l'un des jurys est un célèbre dramaturge. Ses yeux pétillent d'excitation et elle ne cesse de répéter qu'elle lui est redevable de ce début encourageant.

Pendant ce temps, sur le boulevard Saint-Joseph à Lachine, Katherine est allée se réfugier au condominium où réside sa mère. Oki, sa minuscule chienne, l'a accueillie en sautant autour de ses jambes. La queue agitée, le bichon blanc renifle sa valise, lèche ses mains et la suit partout, les yeux interrogateurs comme si elle sentait que quelque chose n'allait pas.

Furieuse contre son gendre, Molly Reade profite de l'occasion pour déballer tous les blâmes qu'elle a accumulés contre lui : il ne comprend pas sa fille, ne partage pas la même

culture, les mêmes valeurs, la même langue maternelle. Elle l'avait pourtant mise en garde car elle était déjà passée par là. Patrick, qu'elle avait rencontré à Boston alors qu'elle assistait à un congrès sur le tourisme —elle possédait une agence de voyage—, avait d'abord été un véritable prince charmant. Mais il avait brisé ses attentes, pire il avait pris la poudre d'escampette. Katherine aurait dû savoir ce qui l'attendait.

Alors qu'elles sortent promener Oki au Parc des Saules situé de l'autre côté du boulevard, elles croisent dans l'escalier un homme au teint très foncé mis en valeur par une chemise pêche. Sa dégaine ne laisse pas Katherine indifférente.

Avec un peu d'agacement, Katherine note qu'il n'a pas retiré ses lunettes de soleil et qu'il s'adresse à sa mère en anglais avec familiarité.

- Molly, présentez-moi votre sœur, la taquine-t-il en se penchant pour caresser Oki qui lui fait une joie.
- Vous me flattez. C'est ma fille, voyons ! Vous êtes toujours aussi enjôleur. Ce n'est pas gentil pour Katherine qui est si jeune et si belle ! lui reproche-t-elle.

L'homme décoche à Katherine un clin d'œil. Pour se faire pardonner prétend-il, il les invite à souper chez lui. Une fois seules, Molly souligne combien le jeune homme a une belle carrière d'ingénieur. Katherine a mal à la tête et n'est pas d'humeur à socialiser. Elle refuse tout net de l'y accompagner, ce qui lui vaut d'être accusée d'indélicatesse et d'être boudée par sa mère pendant la soirée. Couchée dans la chambre d'ami, la petite Oki ronflant contre elle, un souvenir lointain revient la hanter.

L'homme qui a salué sa mère lui rappelle un garçon rencontré lors d'un voyage en Inde effectué à la fin de ses études. À Delhi, elle avait sympathisé avec un jeune guide polyglotte, Mani, qui lui avait fait visiter le temple Laxminarayan. Elle avait même accepté son invitation à aller partager un repas dans sa famille, une occasion de se familiariser avec les us et coutumes du pays.

Il habitait une maison très sobre, dénuée de meubles et de bibelots. Seuls un plat de fruits ainsi qu'un brûleur à encens déposés au pied d'une icône gravée de caractères mystérieux décoraient la pièce principale. Servie par ses sœurs et sa mère, elle avait dégusté à même le sol des légumes au curry, des

lentilles dans une sauce relevée ainsi que du riz parfumé au safran disposés sur un plateau rond et des galettes offertes dans un panier d'osier. Pour dessert, elle s'était régalée de pâtisseries faites de beurre, de noisettes et de cardamone. Chez Mani, elle avait bu un thé au lait épicé à la saveur inoubliable. Ils s'étaient quittés en échangeant de petits cadeaux.

Pendant que Katherine rêve, Dominic s'est endormi dans leur logement du Plateau Mont-Royal. Quelques minutes auparavant, il se tenait devant le domicile d'Ondine qu'il avait reconduit chez elle, un minuscule deux pièces au sous-sol d'un immeuble miteux du centre-ville. Il l'avait aidé à y prendre ses valises qui attendaient dans l'entrée et l'avait ensuite laissée au terminus d'autobus en l'embrassant sur les deux joues.

Dominic dort et il rêve qu'il est à Québec, couché sur un matelas étendu dans un réduit logé sous le toit d'une maison du quartier Saint-Jean-Baptiste. La lumière d'une aube aux couleurs pastel s'insère par la lucarne. Quelque part, des lattes de bois craquent, des voix chuchotent. Devant un miroir piqué de taches noires, il remet ses lunettes et se passe la main sur le visage. Il

essaie de se souvenir de la façon dont il est arrivé là. Lorsqu'il s'est endormi, n'était-il pas à Montréal ? Ondine le rejoint avec une pile de papiers.

– Dis-moi ce que tu en penses !

Ondine insiste pour qu'il lise la pièce qui lui a mérité d'être mise en nomination. Le cerveau dans le brouillard, Dominic tente de parcourir en diagonale le texte dont elle est si fière. Il doit toutefois s'excuser car il n'arrive pas à en lire une seule phrase. Suppliante, elle se met à tortiller son foulard. La voix de sa copine qui les appelle de la cuisine le sauve de ce mauvais pas.

Pendant le déjeuner, Dominic écoute d'une oreille distraite Ondine et son amie qui parlent à bâtons rompus. Son ex-étudiante a revêtu un chandail de coton noir à col roulé et une jupe en tulle à plumetis de même couleur qui ne lui couvre que le haut des cuisses. Avant de partir, elle applique un rouge à lèvres très rouge sur sa bouche et se déclare prête à recevoir son prix. Ils se rendent au théâtre où sont réunis les organisateurs du concours, le jury, les nominés, les amis et la famille. Mêlé à l'assistance, il observe les visages de comédiens et d'auteurs notoires, et attrape au passage quelques échanges entre personnalités politiques.

Avec un plaisir certain, il entend au fil des conversations les mots «entre nous», «valeurs», «identité», «racines» qui sont de la musique à ses oreilles. Il se sent aussitôt dans son élément.

Après les remerciements d'usage aux commanditaires, au conseil d'administration et aux membres du jury, après les discours et les témoignages des participants des années passées, vient le moment de la remise de prix. Ondine ne reçoit qu'une mention spéciale et vient se réfugier auprès de lui en jetant des coups d'œil dégoûtés vers le grand gaillard émacié qui a eu la faveur du jury. Embarrassé, Dominic l'informe qu'il est temps pour lui de repartir à Montréal. Ondine l'étreint et le supplie de rester une nuit encore.

Ennuyé de se voir coincé dans une position équivoque, il lui confesse que ce serait trop compliqué, qu'il a deux enfants et que sa femme l'attend peut-être.

- T'es marié, salaud !
- Non, écoute...
- Ordure !

Et elle disparaît dans l'assemblée.

Dans la chambre d'ami de Molly Reade, la belle-mère de Dominic, le sommeil a eu raison de Katherine. Au milieu de la nuit, le visage de Mani se confond avec celui du jeune homme qu'elle a vu avec sa mère dans l'escalier. Elle revoit sa peau foncée et ses yeux d'un noir profond, son sourire désarmant qui lui dessine de profondes fossettes. Étendue sur des coussins à ses côtés, elle l'écoute de nouveau lui parler de ses origines, de sa religion et des coutumes ancestrales.

Parce qu'il a remarqué sa tristesse et qu'il insiste pour en connaître la raison, elle lui conte ses vacances ratées. Pêle-mêle, elle décrit le stress qu'elle vit au travail, ses problèmes conjugaux, son sentiment d'incompétence quant à son rôle de mère. Il rit doucement et lui dit qu'en tant que femme émancipée, épouse et mère, il la considère comme un joyau qui brille dans la nuit et il lui propose un massage de tête, affirmant qu'il n'a pas son pareil pour dénouer les tensions et débloquer les énergies prisonnières.

Après avoir versé un peu d'huile sur le bout des doigts, il exécute un mouvement rotatif à partir de la base du crâne jusqu'au sommet, puis s'attarde aux tempes. De bas en haut, il frotte les côtés de sa tête, entreprend ensuite de lui masser le cou avec ses

pouces en longeant les vertèbres. Enfin, il appose ses mains toutes chaudes sur ses épaules et dépose un baiser sur ses lèvres.

Réveillée par la petite Oki qui lui léchait le visage, Katherine s'est dépêchée de quitter le condo de Molly avant qu'elle ne s'éveille à son tour. Elle lui a écrit un petit mot de remerciement qu'elle a apposé sur la porte du réfrigérateur. Elle marche d'un pas rapide, traverse le boulevard Saint-Joseph et monte dans le taxi qu'elle a appelé. Elle a choisi de gagner son laboratoire, généralement dépeuplé la fin de semaine, un lieu neutre où elle peut réfléchir calmement à sa situation.

Devant son ordinateur, elle commence à consulter ses courriels. Soudain, elle tombe sur un mot que lui a envoyé Dominic avant de partir en vacances : une photo de lui et des enfants. En vignette, cette courte phrase : « Mamou, ne nous oublie pas ! »

Les événements des derniers jours lui font monter les larmes aux yeux. Qu'a-t-elle fait ? Elle a presque succombé aux charmes d'un étranger ! En rêve, mais quand même...

– Patrick, c'est ta faute, murmure-t-elle.

Pêle-mêle, ses pensées vont à Dominic et à son père. Si Dominic lui a tant plu dès la première minute, c'est qu'il incarnait la stabilité contrairement à Patrick, aventurier dans l'âme toujours en quête de nouvelles expériences. Le silence actuel de son père n'a rien d'inhabituel et pourtant...

Elle referme sa messagerie, éteint l'ordinateur et hésite sur la décision à prendre.

Toute sa jeunesse, Patrick n'a été que de passage dans sa vie. La plupart du temps, elle a vécu dans l'environnement anglophone qui est celui de sa mère. Son français, ce n'est pas Molly qui aurait pu en faciliter l'apprentissage ! Lorsque son père exerçait ses droits de garde, elle chérissait ces moments où son français chantant la reposait de l'univers maternel. La passion de Dominic pour le français avait fait partie de l'équation mystérieuse qui avait fait naître l'étincelle qui précède l'amour.

Dominic n'avait pas été long à lui dire à quel point il désirait avoir des enfants et être papa à temps plein. Après avoir donné naissance à Léa, Katherine n'avait pas hésité à lui laisser tout l'espace. En proie aux doutes qui assaillent souvent les jeunes mères, elle n'avait pas pu compter sur Molly pour la rassurer et lui

donner un coup de main. Sa mère s'était défilée dès l'annonce de la grossesse, se disant trop occupée par son agence de voyage. De fil en aiguille, Katherine avait consacré de plus en plus de temps à sa carrière. Et puis, il y avait eu «l'accident»...

Une image intolérable surgit : le visage de Jérémie inanimé sous la surface de l'eau.

Un sentiment d'urgence l'oblige à se relever, la main sur sa valise.

Perplexe au souvenir d'Ondine, Dominic fixe son reflet dans la fenêtre. Un regret longtemps refoulé lui étreint la poitrine : qu'a-t-il fait de son rêve de devenir écrivain ? Et si Katherine avait raison ? Mais il refuse de croire que son travail et sa famille ont pris trop de place et repousse le constat qu'il craint de faire : n'avoir abouti nulle part.

Son père, Gérard Ouellet, un homme d'affaires, avait espéré le voir tenir un jour les rennes de ses compagnies. Dominic entend encore la voix de Gérard lui répéter d'améliorer ses notes en anglais, la langue de l'argent ! Mais Dominic en pleine crise d'adolescence a adopté une idéologie contraire aux aspirations

paternelles. Au grand dam de ses parents, il dénonce leur acculturation à tel point qu'il en est devenu invivable, et c'est la rupture.

Depuis qu'il a fui la résidence familiale, il ne leur parle plus. Katherine est une victoire sur ses parents puisque que, par amour, elle a tout accepté de lui. Elle s'est emballée pour ce qu'il faisait, ce qu'il disait : elle a cru en lui. Comme la jeune auteure de la nuit précédente, finalement. Sa méditation marque une pause.

Une question émerge, inattendue : n'aime-t-il donc que lui-même en fin de compte ?

Après quelques heures, Dominic et Katherine en sont venus chacun de leur côté à la conclusion qu'ils doivent récupérer leurs enfants. Patrick n'a-t-il pas mentionné qu'il prévoyait aller visiter avec les deux ados son ami Denys Pelletier au Cap-de-la-madeleine ? Bagage en main, Katherine se rend à la gare d'autobus, achète son titre de transport, direction Trois-Rivières.

De même, Dominic a rassemblé quelques vêtements propres et est reparti en voiture. Se fiant aux informations que Patrick a fournies, il s'engage sur l'autoroute 40 qui le mènera jusqu'à la

maison de Denys, l'ami de son beau-père. Il essaie de ne pas penser à Katherine qu'il a laissé à Sorel. Peut-être y est-elle restée pour s'y reposer, ce qui serait l'option la plus raisonnable compte tenu de son état de fatigue ?

Aucun des deux n'ose joindre l'autre par téléphone, doutant qu'il soit possible de réparer les pots cassés.

*

Il en va des émotions comme des marées. Elles vont et viennent, ponctuent la vie de tous les jours, hantent les nuits. Le fleuve et les hommes ne sont pas dissemblables. S'ils prenaient la peine de l'étudier et de l'aimer comme l'être vivant à part entière qu'il est, le Saint-Laurent pourrait leur enseigner que les emportements ne servent qu'à ramener vers soi misères et chagrins tandis que la maîtrise des forces intérieures a le pouvoir de les harmoniser les unes avec les autres.

Un beau tour de bateau

Katherine s'est butée à la maison close de Denys. Atterrée par les traces de l'incendie, elle a demandé au chauffeur de taxi de l'attendre pendant qu'elle se renseigne auprès du voisin. Elle repart aussitôt vers le port où est amarré *Le Sublime*, le bateau de croisière dont le départ est prévu en début de soirée. Parvenue à la rampe d'embarquement, elle assiste à une scène assez curieuse. Un groupe de personnes en colère en descend tandis qu'un gros homme à la transpiration abondante tente de les en dissuader.

Une fois le groupe dispersé, Katherine aborde l'homme qui remonte la passerelle.

- Monsieur! Monsieur! Est-ce que je peux embarquer juste pour cinq minutes? Mes enfants sont à bord avec leur grand-père. Je voudrais leur parler.
- Vous avez des billets?
- Non...
- Impossible, tranche l'homme.
- Mais je...

Dominic, qui a parcouru le même trajet que Katherine et qui a atteint le port à son tour, avance vers sa femme et son interlocuteur avec l'air de celui qui a vu un phénomène paranormal. L'homme corpulent réagit le premier.

- Qu'esse tu fais icitte, toé ? T'as un billet ?
- Kevin ! Écoute, nos enfants sont probablement à bord et on doit leur parler.
- Ben yé trop tard. Chu désolé Dominic, lui répond l'homme en rabattant sa casquette de marin sur ses yeux et en se détournant.

Abasourdie par son apparition sur le quai, stupéfaite de l'échange dont elle vient d'être témoin et furieuse contre son mari depuis qu'il l'a abandonnée sur l'île, Katherine en a perdu la parole et fixe ses pieds.

- Katie, je te présente mon frère Kevin qui va nous laisser récupérer nos enfants, fait Dominic impératif dans le dos de son frère.

Et il s'engage sur la passerelle, mais recule d'un pas en voyant descendre vers eux un officier à la carrure impressionnante et au faciès déplaisant.

- Kevin, je t'en prie ! rugit Dominic qui sent la moutarde lui monter au nez.

L'officier s'arrête près de Kevin, plus en sueur que jamais. Il lui murmure quelque chose à l'oreille, ce qui a pour effet d'éclairer son visage. Il hoche la tête, puis demande :

- J'pourrais p't-être vous engager à la limite si vous avez quatre jours de libre. Qu'esse vous savez faire ?

Et, s'adressant à Katherine :

- Sais-tu cuisiner, toé ?
- Moi, je suis un excellent cordon bleu, s'interpose Dominic qui n'ose pas regarder sa femme.
- Ok, j'ai besoin d'un maître-coq. Va falloir que tu t'débrouilles avec des grosses quantités. Ta p'tite madame, a fait quoi dans vie ?
- Ce n'est pas une « p'tite madame » s'insurge Dominic en décelant le mépris que son frère lui destine par personne interposée.

Parce qu'il s'en veut terriblement de s'être sauvé à Montréal, Dominic cherche aussi à se racheter aux yeux de Katherine.

Indifférents, Kevin et l'officier la toisent des pieds à la tête en attendant sa réponse.

- Je travaille dans un labo pour une compagnie pharmaceutique, parvient à prononcer Katherine, étouffant de rage devant ce trio de mal embouchés.
- Bon, ça tombe bien vu qu'y nous faut une infirmière. Montez, on verra les conditions après, conclut rapidement Kevin qui ne prend pas le temps de réfléchir que les deux métiers n'ont rien en commun.

Mais Katherine ne s'en fait pas car elle possède de très bonnes bases en matière de premiers soins. Parce que le matériel et les substances employées en laboratoire représentent de sérieux risques, tout le personnel est formé pour intervenir rapidement en cas d'urgence.

Dominic maîtrise mal l'envie d'en découdre avec son frère, mais il songe aux enfants. Pour sa part, Katherine est en proie à des sentiments contradictoires. Elle se réjouit de retrouver bientôt ses enfants, se questionne quant à leur silence prolongé et contient à peine sa colère contre Patrick et Dominic, le premier pour son indécrottable absence de jugement et le deuxième pour

son comportement inacceptable des derniers jours. Elle examine les deux frères à la dérobée. Ils sont si différents ! Quel incroyable hasard que cette rencontre ! Elle n'a jamais pu approfondir avec son mari les raisons de leur brouille. Entre eux, la question est taboue et elle n'a même jamais vu de photographie !

Sur le navire, ils sont vite séparés. Se frayant un passage au milieu des voyageurs qui tentent de s'orienter vers leur cabine, l'officier prend la direction d'un escalier de service et s'y engouffre. Au niveau de la salle des machines, il lui désigne un petit local où deux civières, un comptoir et des étagères garnies de produits médicaux constituent l'aménagement de l'infirmerie. Derrière une porte étroite, se cache une chambrette peinte en blanc meublée d'un lit à une place au pied duquel on a plié une mince couverture orange brûlé, seule touche de couleur.

– C't'icitte qu'vous allez dormir pis travailler. C't à prendre ou à laisser. Si vous voulez débarquer, cé maintenant parce qu'on part. Là, là !

Au même moment sur le pont supérieur, Kevin présente Dominic aux marmitons rassemblés dans la cuisine.

- T’as quatre déjeuners, trois dîners, trois soupers à préparer pour quatre cent cinquante personnes, lui jette-t-il en quittant les lieux.

Seul avec les membres de son équipe qui sourient de toutes leurs dents, Dominic se résigne à son sort.

- Je me nomme Dominic Ouellet. Quelqu’un peut me montrer les installations ? s’enquiert-il auprès d’eux.

Comme personne ne prononce un mot, il reformule sa question à deux reprises mais sans plus de succès. Dominic comprend soudain qu’aucun des employés ne parlent français. À leur taille, à leurs cheveux et à leurs yeux noirs comme du jais, il devine que ces travailleurs ont été recrutés quelque part entre le golfe du Bengale et la Mer des Philippines. Ayant tenté quelques mots en anglais, un aide-cuistot s’est détaché de la brigade et, pendant une quinzaine de minutes, l’étourdit en lui montrant les frigos, les fours massifs et les espaces de stockage. Devant l’ampleur de ce qui l’attend, il décide de s’en tenir au déjeuner et transmet ses ordres par le biais de son interprète improvisé. Les marmitons se mettent aussitôt à la tâche et Dominic se contente de les regarder préparer le repas du lendemain.

Désœuvré, il a le temps de remarquer la saleté qui macule les plans de travail et, toujours en anglais, s'adresse à son adjoint de fortune pour lui expliquer qu'il faut à tout prix décrasser l'aire de la cuisine. Pour les encourager, il se risque à leur promettre d'être payés pour les heures supplémentaires. L'aide-cuistot lui révèle que leur salaire n'a pas été versé pour la dernière période et qu'il aura une bien meilleure collaboration s'il leur procure des produits d'hygiène personnelle. D'un hochement de tête, Dominic acquiesce et les hommes entreprennent un récurage en profondeur.

Après une couple d'heures, on l'entraîne à l'étage de la salle des machines dans un dortoir envahi par le bruit des génératrices, des moteurs et des systèmes de ventilation, et où flottent des odeurs de sueur et d'humidité. On lui assigne un lit qui jouxte un minuscule lavabo et une armoire qu'il peut fermer à clé. Tous les autres employés sont installés dans des couchettes superposées dont l'intimité n'est protégée que par un minable rideau gris. Coincées entre l'escalier et le dortoir, les toilettes communes ne sont équipées que d'une seule douche, au surplus exigüe.

Entre-temps, dans les chambres au mobilier défraîchi, les passagers ont défait leurs valises. Les murs auraient besoin d'un bon coup de pinceau et les miroirs ont perdu un peu d'étain. Les installations sanitaires occasionnent une première escarmouche entre le steward et Françoise Destounis qui est du voyage avec sa fille Ophélie.

- J'exige une salle de bain privée ! proteste-t-elle.
- Cé pas sur ton contrat, lui fait remarquer l'employé.

Désarçonnée par sa désinvolture et par l'allusion à un contrat, elle se rabat sur l'allure générale de la pièce :

- Les tapis sont usés, c'est pitoyable ! Et à l'évidence, personne n'a passé l'aspirateur depuis l'année dernière !
- Le ménage, le ménage. Y a pas qu'ça à faire ! ironise-t-il en grattant son menton mal rasé.
- Je vous demande de ravalier votre petit air narquois, monsieur, le sermonne-t-elle.
- Nar quoi ? lance-t-il en s'évanouissant dans le corridor.

Dans leur cabine, Léa et Jérémie tiennent un conciliabule. Enfin, personne pour leur intimer de se coucher ! Les deux ados ont bien l'intention de s'amuser toute la nuit. Bien que déçus de

s'être vu attribuer une chambre à partager, ils sont contents d'échapper à la surveillance de leur grand-père. Celui-ci ne pense déjà plus à eux. Il a rejoint Denys qui l'exhorte d'échanger leurs chambres : il n'a pas le cœur de dormir dans la suite qu'on lui a octroyée, celle qu'il devait occuper avec sa femme Georgette. Trop heureux de l'accommoder, Patrick ne se fait pas prier. Il disposera d'un lit double, d'un tabouret et d'une salle de bain complète avec douche, le grand luxe !

Ensemble, ils se rendent voir Léa et Jérémie qui les accueillent, angéliques, revêtus de leurs pyjamas. Les deux hommes qui auraient dû se méfier partent se chercher quelque chose à boire. Quelle n'est pas la surprise de Patrick de voir Nick et Stephen derrière le bar.

En mettant les pieds sur le bateau, on a fait comprendre aux deux jeunes hommes qu'ils n'avaient pas le choix d'assumer le poste de barmen et que, conformément à l'une des clauses de leur contrat, le refus d'obtempérer équivaldra à un bris d'engagement sanctionné par une pénalité exemplaire. Tout comme Patrick, ils ont inscrit leurs initiales un peu partout sur le formulaire d'adhésion sans prendre le temps de lire les paragraphes en petits caractères.

- La *cruise* est pas vraiment gratis! T'as pas l'choix de faire qu'est-ce qu'on te d'mande. Feriez-mieux d'lire votre contrat! l'avertit Nick.
- Hein? réagit Patrick incrédule.
- Pas juste ça. « Gratis », ça veut pas dire « tout-inclus ». Sors ton *cash* mon ami! Icitte, au bar, faut qu'tu payes ta bouffe pis ta boisson, ajoute-t-il.
- Taboire, c'est complètement illégal! s'insurge Denys.
- Ouin, ben on est coincé mon vieux! commente Stephen. J'vois pas d'avocat icitte dedans pis on est pas pour s'*pitcher* à l'eau! En attendant, on vous sert quoi comme *drink*? ajoute-t-il goguenard en feuilletant la bible de cocktails ouverte sur le comptoir.

Après avoir consulté la carte et les prix indiqués, Patrick s'indigne :

- J'ai pas les moyens de payer ces prix-là, voyons donc!
- Mon Pat, c'est moi qui passe la commande! Moé, j'ai pas signé d'contrat pis mon forfait couvre touttttes mes consommations, lui signale Denys. Ça t'coûtera pas une cenne.

- Cé parfait pour nous, ça! approuve Nick. On vous fait un xxx *car bomb*¹?
- Pas pour moi! s'exclame Patrick avec un air dépité qui fait éclater de rire Denys. Les circonstances s'y prêtent pas vraiment!
- Pourquoi cé faire? s'enquiert Stephen.
- Deux bonnes raisons: mon véhicule est parti en fumée et ce cocktail me rappelle trop les origines irlandaises de mon ex....

Autour de quelques *shooters* de vodka lime, Patrick leur compte ses mésaventures, depuis son divorce avec Molly jusqu'à ses vacances un peu trop mouvementées à son goût. Empathiques et désireux de faire quelque chose pour lui remonter le moral, Nick et Stephen proposent d'organiser une nuit d'observation avec leur matériel d'astronomie.

- Vous m'faites vraiment plaisir, là! J'osais pas vous le demander, avoue Patrick en avalant d'un trait son verre.

Denys commande une dernière bière et les deux amis sortent ensuite sur le pont, le pas incertain.

- Taboire, j'me lasserai jamais de c'te vue-là, chuchote avec respect Denys devant le manteau noir du fleuve qui s'étend

¹ Cocktail à base de whisky, de liqueur crémeuse et de bière noire.

dans la pénombre entre de hautes falaises ajourées de lumières.

Bientôt, *Le Sublime* glisse sous le pont Pierre-Laporte et le pont de Québec. Près des piliers, les lueurs éclatées de l'éclairage urbain s'agitent à la surface sous l'effet des remous.

- On dit que le premier baiser donné à une femme sous ce pont attire la chance. Denys, j'veux pas te faire de peine, mais c'est une femme que j'voudrais voir avec moi en ce moment, plaisante Patrick accoudé à la rambarde.
- Pis moé donc! se lamente son ami.
- Désolé, j'voulais pas retourner le fer dans la plaie! compatit Patrick.
- Ben non, fais-toi-z'en pas!

Fort à propos, une voix bien connue se fait entendre.

- R'gâr donc qui que j'voué pas là!
- Thérèse! s'étonne Patrick en se redressant.
- J'peux pas crouère que j'va's pas avouère un p'tit bisou sous ce beau pont-là! badine l'Acadienne en s'approchant.

Patrick se penche pour lui faire la bise, mais d'un léger mouvement de la tête, elle fait bifurquer le baiser sur sa bouche.

Sans réfléchir, Patrick écrase ses lèvres sur les siennes et ne rencontre aucune résistance. Quant à Denys, il s'est éloigné des amoureux parce qu'il a cru entrevoir sa femme Georgette à l'autre bout du pont-promenade. Stupéfait, il marche rapidement dans sa direction.

Du côté opposé du bateau, Katherine et Dominic se sont arrêtés à un mètre l'un de l'autre et se regardent en chiens de faïence.

- Je m'apprêtais à partir à la recherche de Léa et de Jérémie.
énonce Dominic avec prudence. Je ne peux pas attendre à demain.
- Moi non plus. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre, maintenant que les vacances sont gâchées... attaque Katherine.
- Tu sais que ton père a failli mourir? esquive-t-il de façon maladroite.
- Je l'sé, murmure-t-elle, encore sous le choc de ce qu'elle a vu sur la propriété de Denys.
- Tu lui as parlé?
- Non. Chu tellement inquiète. Les voisins de Denys m'ont toutte conté.

Après un silence empreint d'émotion, Dominic reprend :

- On cherche ensemble ?
- Si tu veux, convient Katherine désireuse de leur donner à tous deux une chance de réconciliation.

Les parents de Jérémie et de Léa seraient furibonds de voir Patrick et Thérèse entrer dans la suite qu'il occupe, sans plus s'intéresser à leurs enfants. Ils dépassent un homme qui sanglote dans les bras d'une femme : il s'agit de Denys et de sa femme Georgette.

Centrés sur leur drame personnel, Katherine et Dominic n'ont pas conscience d'être entourés de gens, passagers et équipage, avec lesquels ils ont beaucoup de choses en commun : des besoins jamais comblés, des désirs secrets, des regrets enfouis au fond d'eux-mêmes, une volonté souvent étouffée de réconciliation ou de rédemption.

*

Le hasard les a tous réunis sur *Le Sublime*, ce bateau porté par un fleuve souffrant, en quête d'un mieux-être. Aucun d'eux ne soupçonne qu'il cherche à entrer en contact avec un adolescent,

un elfe qui méconnaît ses pouvoirs. Il y a urgence d'agir et le fleuve compte sur lui. De terribles événements pointent à l'horizon.

Rives et dérives

Dominic et Katherine arpentent les ponts des quatre étages du bateau à l'affût des voix de Jérémie et de Léa derrière les portes closes. Derrière l'une d'elles, ils entendent un homme crier :

- Si t'étais pas si gnochonne, ta p'tite cervelle aurait compris qu'on pouvait pas négliger ces dates-là.
- La banque demande une garantie ! lui répond une voix douce mais ferme.

Dominic se fige sous le coup d'une émotion trop forte.

- Té tu cave? Esti, faut quand même qu'on paye les fournisseurs pis les employés. Batinse, ça va mal à choppe !
- (inaudible)
- Crisse ton camp d'icitte !

Un bruit de remue-ménage se fait entendre. La porte s'ouvre à la volée et une femme en jaillit, des vêtements pêle-mêle dans ses bras.

- Mom ! s'écrie Dominic, interloqué.

En entendant sa voix, la femme expulsée de la cabine s'est littéralement statufiée.

- Que faites-vous là ? prononce Dominic avec difficulté.

– Toi! échappe-t-elle d’une voix éraillée.

S’efforçant de recouvrer un peu de dignité, la mère de Dominic leur chuchote de s’éloigner avec elle et les ramène sur le pont. Choissant un transat sous lequel elle dissimule ses effets, elle s’enroule dans une couverture, s’assoit et s’adresse à son fils :

– Enfin, j’te revois! C’est incroyable comme t’as changé! T’es un homme maintenant!

Et elle se met à pleurer. Mal à son aise devant l’immobilité de Dominic, Katherine prend les devants.

– J’m’appelle Katherine Gervais, je suis la conjointe de Dominic.
Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider?

– Non, non! Laissez-moi me reprendre, lui répond la mère de Dominic.

Se ressaisissant un peu, elle ajoute les yeux brillants :

– Moi, c’est France Morin, sa mère.

– Rien n’a changé, hein? intervient Dominic avec rudesse.

– Ne m’juge pas! s’indigne madame Morin.

– Surtout pas, voyons! persifle Dominic.

– Ton père et moi, on s’aime, tu sauras! lui réplique-t-elle d’un ton plus assuré. Maintenant qu’tu vis en couple, tu dois savoir qu’la

vie à deux, c'est pas toujours rose. J'te mentirai pas: y s'emporte encore après moi, mais y'é pas pire qu'un autre. Y m'trompe pas, y fume pas, il...

- Il t'engueule, il boit. Tu n'as pas répondu à ma question. Que faites-vous ici ? s'impatiente-t-il.
- Le bateau est à nous. On prévoit en tirer des revenus pour not' retraite, pavoise madame Morin.
- Une autre entreprise sans queue ni tête. Il y a longtemps que tu aurais dû partir, rétorque-t-il.

Katherine les interrompt.

- Si ça vous fait rien, j'étais partie chercher les enfants. On pourra s'revoir plus tard, ok ?

La mère de Dominic attrape la main de son fils qui se dégage avec brusquerie.

- Je ne tiens pas à rester ici. Katie, je vais avec toi, grince Dominic.
- Laissez-moi pas seule ! s'exclame sa mère.

Déjà, Dominic s'est éloigné d'un pas rapide sans un mot de plus. N'ayant pas le cœur d'abandonner madame Morin qui s'est remise à sangloter, Katherine s'installe sur le transat voisin.

- Qu'est-ce que vous allez penser d'moi ! J'savais même pas que j'étais grand-mère ! hoquette la mère de Dominic.
- On a deux beaux enfants, un garçon et une fille, Jérémie et Léa, lui dit Katherine. Léa est l'aînée.

Sans même demander à voir des photographies de ses petits-enfants, Madame Morin s'abîme aussitôt dans de longues confidences. Elle lui narre ainsi la scène que Dominic leur a faite avant de les quitter. La dispute avait dégénéré alors qu'il leur reprochait pour une énième fois de ne penser qu'à l'argent, de ne pas partager ses convictions quant à la langue et à la culture. Son père l'avait traité de « batinse d'idéalissse » et l'insulte l'avait piqué au vif.

- J'vous mentirai pas : y s'sont battus !

Dominic avait fait ses valises et n'avait plus donné de nouvelles. Elle savait qu'il s'était débrouillé avec des prêts étudiants et qu'il avait terminé sa scolarité. Elle avait engagé un détective privé, ce qui lui avait permis de situer l'endroit où il demeurait et comment il s'en sortait. Elle avait passé des soirées dans sa voiture, stationnée non loin de l'immeuble où il demeurait, espérant l'apercevoir et pleurant sur son sort.

À son avis, la cause de leurs affrontements venait du fait que père et fils se ressemblaient trop.

– Deux têtes de cochon, deux impulsifs !

Katherine n'en a pas fini encore. Madame Morin s'attaque au tempérament de son mari qui lui cause bien des ennuis. *Le Sublime* a ainsi été acheté sur un coup de tête. Obnubilé par les promesses de profit qu'on lui a fait miroiter en raison de la demande croissante dans le domaine des croisières, monsieur Ouellet a fermé les yeux sur la vétusté du navire. Enjôleur comme pas un, il l'a convaincue de mettre de l'ordre dans les comptes de la petite société tandis qu'il s'occuperait de trouver les fonds pour relancer l'affaire. Parce qu'elle est diplômée en technique comptable, ça lui semblait tout naturel. Au bout de quelque temps, elle l'a averti qu'ils couraient à l'échec, mais il l'a accusée de manquer de vision, de ne faire aucun effort de créativité dans la recherche de solutions. Si par malheur la faillite devait survenir, ce serait de sa faute à elle !

Obstiné, le père de Dominic a fait appel à un partenaire établi à Vancouver pour solutionner leurs problèmes de crédit et honorer

les payes des employés. Mais la banque a refusé de verser les sommes promises qui n'avaient pas encore été déposées.

– J'vous mentirai pas : c'est un beau magouilleur. Ben cette fois-ci, y s'est faitte prendre les culottes baissées : la responsable de compte, qu'y avait dans sa poche en passant, est tombée malade ! Y s'est pogné avec la remplaçante pis c'est moi qu'y a dû passer des heures avec elle pour la persuader d'endosser le risque ! J't'en fiche, elle a rien voulu savoir.

Monsieur Ouellet l'a traitée d'incapable, elle dont il vantait les talents de gestion quelques jours auparavant. Selon lui, l'établissement aurait dû leur accorder une avance puisqu'il allait rembourser dans quelques jours. Et, pour ajouter la cerise sur le *sundae*, plusieurs employés ont quitté le navire au départ de Trois-Rivières, exaspérés par les retards répétitifs de versement. Déjà que le personnel avait été réduit au strict minimum !

Plongées dans la nuit, les falaises de la ville de Québec brillent des mille feux de sa vie urbaine. Le bateau dépasse les hôtels et les auberges appuyés contre les escarpements du Cap Diamant. Beaucoup de passagers admirent le point de vue, accoudés au bastingage. Plusieurs couples s'embrassent, se

désintéressant du spectacle de lumière autour des remparts de la ville et des projecteurs braqués sur le Château Frontenac. Comme si ces démonstrations de tendresse l'inspiraient, madame Morin commence à se confier sur sa vie sexuelle.

– J'vous mentirai pas, une chance qu'on a la pilule bleue !
échappe-t-elle dans un éclat de rire incongru.

Gênée de se voir associée à cette belle-mère extravertie et loquace, Katherine se lève en se plaignant du froid.

– Oh, j'vous retiens ! Demain, c'est vous qui devrez me parler de vous. Ça doit pas être facile tous les jours avec Dominic, s'aventure madame Morin. J'sens que nous connectons. Y faut p'us se laisser. C'est quoi votre numéro d'chambre ?

– Heu..., j'bosse à l'infirmerie.

Sans relever l'incongruité de la situation, la belle-mère de Katherine lui promet d'aller l'y visiter. Après quelques pressions de ses mains sur les siennes et un regard soutenu, elle consent à la libérer. Crevée de fatigue, Katherine renonce à son projet de partir à la recherche des enfants et décide d'aller se coucher.

La soirée a bien débuté pour Jérémie. L'adolescent s'est rendu compte de la disparition soudaine de toute humidité autour

de son corps, comme si elle se dissolvait dans l'air marin. Enchanté de cet assèchement spontané, il a fait une autre découverte, celle-là un peu moins confortable. Ses « antennes » semblent avoir grandi et répondre à des commandes mentales simples comme « Activer » et « Désactiver ». Heureusement, ses cheveux ont aussi beaucoup poussé et ses boucles les dissimulent. La proximité du fleuve agirait-elle sur son corps et son cerveau ?

Dans leur minuscule chambre meublée de lits superposés, Léa et Jérémie se sont d'abord échangés plusieurs coups d'oreillers bien durs. Vite lassés de se taper dessus, ils partent explorer les quatre étages du bateau, ouvrant les armoires des services ménagers et pénétrant dans les salles de bain partagées. Au bout d'un corridor, une porte entrebâillée leur permet d'entrevoir sur un lit des bagages défaits, dont plusieurs chemises à carreaux pastel ainsi qu'un éventail d'articles religieux. Ils se sauvent en riant, un peu effrayés quand même d'avoir cru reconnaître les vêtements des prétendus exorcistes qu'ils ont fuis la veille. Deux étages plus haut, une porte déverrouillée leur donne l'occasion inespérée de s'introduire dans une cabine de luxe, mais

des voix masculines lascives provenant de la salle de bain privée les font détalier comme des lapins.

Cette escapade leur permet de croiser Ophélie et Medhi qui sont du voyage, mais, bien encadrés par leurs mères, ils se préparent au coucher. Plus tard sur le pont supérieur, ils longent la garderie, le gym, la boutique de souvenirs, le cinéma, le salon de coiffure et le bureau d'administration, tous fermés. Au comptoir du bar, ils voient leur père qui se détend un verre de whisky à la main. À l'unisson, Léa et Jérémie crient: «Papa!» et ils se jettent dans ses bras.

Surgissant derrière eux, Stephen les attrape par le collet et les dirige vers la sortie.

- Sont ben mal élevés ces kids-là! se permet le jeune homme.
- Voulez-vous bien les lâcher? proteste leur père indigné.
- C't un bar icitte! Y'ont pas d'affaire là, tranche Stephen qui retire ses mains de leurs vêtements.
- Du calme, je les emmène, répond-il entre ses dents.
- Restez pas là. Out, out, out! les presse Stephen en posant la main sur le dos de Dominic qui réagit en lui décochant son coude dans les côtes.

– F*ck, get lost! glapit l'homme qui, d'un coup d'épaule, éjecte Dominic hors du bar.

Sous la poussée, il heurte les portes battantes et traverse le corridor. Jérémie qui se tient trop près tombe en se frappant l'arcade sourcilière. La peau se fend et le sang s'écoule, abondant. Nick qui s'est précipité à leur suite commande à Stephen de contacter l'infirmerie. Confus, le jeune homme se répand en excuses, répète qu'il n'a pas voulu faire de mal à personne, que les ressorts sont défectueux, puis se retire.

L'esprit de Jérémie vogue dans des eaux hasardeuses; il a sombré dans un rêve. Des bancs de poissons sillonnent le ciel. Des étoiles filent dans un grand fleuve. Il est juché sur le toit de la camionnette de son grand-père qui trace deux ornières blanches dans les ténèbres célestes, comme un avion à réaction. L'autocaravane traverse des masses de poissons bioluminescents qui évoluent sans direction précise. Des astres se fixent sur les vagues, roulent dans l'écume, forment des galaxies. Jérémie se met à rire et son rire résonne sur la peau de l'espace et de l'eau comme sur celle d'un tambour. Les passagers de la camionnette, ses parents, son grand-père, sa sœur, les personnes rencontrées

au cours du voyage, s'esclaffent eux aussi à gorge déployée. Provenant d'une constellation qu'il n'avait pas remarquée et qui profile la silhouette d'un autochtone, des sanglots de plus en plus forts étouffent le son de leurs rires. Une anxiété sourde lui fait ouvrir les yeux.

Katherine ne s'était pas encore couchée et elle a pris l'appel de Stephen qui lui annonce qu'un jeune garçon requiert une assistance immédiate. En voyant sa mère arriver, Léa se jette sur elle, mais Katherine affolée l'écarte et se penche sur Jérémie. Jugulant son émotion, elle vérifie ses signes vitaux et fait emporter l'adolescent en position semi-assise jusqu'à l'ascenseur. Parce que l'appareil ne répond pas à l'appel, le groupe s'engage dans les escaliers. Ils y rencontrent Jessica et sa mère, qui leur dit qu'elle était infirmière en Haïti et qu'elle peut leur apporter son aide.

À l'infirmerie, on installe Jérémie sur une civière. La mère de Jessica constate que la blessure exige un point de suture. Elle consulte brièvement le manuel de secours et explique comment il faut s'y prendre. Les deux femmes désinfectent la plaie et appliquent un analgésique pour ensuite recoudre la peau.

Pendant l'opération, Dominic prend avec lui dans le corridor Léa et Jessica qui, énervées par l'incident, n'arrêtent pas de parler. Voyant arriver Stephen qui tient à renouveler ses excuses, Nick le renvoie au bar sans ménagement. Peu de temps s'écoule avant que la mère de Jessica ne vienne leur dire que tout s'est bien passé et que Jérémie a eu de la chance.

Une fois seul avec ses parents, l'adolescent se fait raconter l'accident. Sa mère lui recommande d'essayer de dormir et elle enjoint à sa fille d'aller se coucher dans la chambre attenante. Dominic et Katherine s'assoient sur une chaise, attendant qu'ils s'endorment. Cette pause leur permet de se livrer à une demi-heure d'introspection. Dominic attire finalement Katherine contre lui et l'étreint.

- Tu as fait ça comme une championne, chuchote-t-il à son oreille.
- J'ai jamais fait de point de suture. Une chance que l'infirmière nous est tombée du ciel! J'espère qu'y aura pas d'hémorragie interne. Ça pourrait dégénérer, s'infecter...

Marquant un temps, elle ajoute :

– As-tu remarqué que Jérémie a cessé de transpirer ? Y avait pas d'eau à terre devant le bar. Y en avait pas non plus pendant les soins. Y est resté bien au sec.

– Ça ressemble à une bonne nouvelle, murmure Dominic en lui caressant les cheveux.

Elle le regarde, indécise.

– J'me sens nulle.

– Voyons, qu'est-ce que tu dis-là ? Katie, tout est de ma faute, tu n'as rien à te reprocher, émet Dominic dans un souffle.

– On en serait pas là si j'étais une meilleure mère, une meilleure conjointe, persiste Katherine.

– Arrête ça tout de suite. J'ai mes torts, s'accuse-t-il.

– Tu comprends pas, c'est pas ça.

– Il vaudrait mieux dormir. Je suis aux cuisines demain. Tout va bien aller, je te fais confiance, esquive Dominic.

Il embrasse sa femme sur le front.

– Je t'inviterais bien à dormir dans ma chambre, mais je ne crois pas que tu apprécierais mes compagnons de dortoir. L'odeur est insupportable, déplore-t-il.

– Moi, j'va's dormir sur l'autre civière vu que Léa est dans mon lit.

- Tu me donnes des nouvelles de Jérémie demain ?
- Ok.

*

Un vent du nord-est se lève. Il oblige les vacanciers attardés sur le pont à se réfugier à l'intérieur. Le bateau double quelques îles. Les dormeurs ne voient pas les flancs du fleuve s'écarter au fur et à mesure des kilomètres franchis. Aucun d'eux n'a la moindre pensée pour les âmes des morts pourtant nombreuses à hanter les parages.

Les fantômes des premiers arrivants qui ont péri lors des hivers trop rudes, ceux des autochtones aux yeux bleus qui se sont métissés au contact des populations migrantes, ceux des milliers de familles qui ont été décimées par les épidémies regardent passer le navire. Ils reconnaissent leurs descendants réunis dans un hasard fusionnel d'espace-temps et les saluent.

Le ciel maintenant couvert d'une couche épaisse de nuages s'ouvre en son milieu comme un gigantesque œil dans les ténèbres. La Voie lactée y apparaît, lumineuse.

Mauvais temps à l'horizon

Au matin, Léa sort doucement de l'infirmierie tandis que son frère et sa mère dorment encore. Elle monte sur le pont, mais les nuages bas, le froid et l'humidité l'obligent à aller chercher des vêtements chauds dans sa chambre. Le silence des corridors l'impressionne. Seul le bruit des machines y résonne. Par curiosité, elle décide de visiter la cale du navire.

Parvenue au dernier étage du bateau, elle s'immobilise devant une porte défendue par un énorme volant. Comme elle tente de l'actionner, la roue amorce un mouvement de rotation. Léa se précipite vers le palier supérieur et entend à travers le vacarme des machines des voix qui vocifèrent avec des accents inconnus. Au bas des marches, elle entrevoit le dos massif d'un homme coiffé d'une casquette d'officier occupé à repousser deux travailleurs à la silhouette décharnée. L'âpre discussion se poursuit à travers l'interstice et une liasse de dollars passe finalement de main en main.

Alarmée et incapable de comprendre la scène dont elle est témoin, elle grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier. Effrayée par le bruit de ses pas sur le métal, elle choisit la

première sortie et aboutit dans la buanderie. De grands paniers attendent d'être transvidés dans les cuves de lavage. Des femmes aux yeux bridés lui sourient sans cesser de travailler. Intimidée, elle quitte l'endroit et reprend l'escalier maintenant silencieux pour remonter ensuite aux étages supérieurs.

De retour à l'extérieur, elle hausse les épaules et chasse de son esprit cette frayeur qu'elle juge à présent sans fondement. S'élançant au pas de course, elle accomplit plusieurs tours du bateau avant de ralentir et de compléter la phase de récupération. Après avoir retrouvé un rythme cardiaque normal, elle s'arrête à la proue pour observer les mouettes qui volent en cercle au-dessus des vagues et elle repère à sa grande joie un groupe de bélugas qui s'ébat à quelques kilomètres de là. Elle a aussi la chance de distinguer au loin deux gros mammifères qui roulent leurs corps sur le côté, exposant leur nageoire et une partie de leur queue. L'apparition de courte durée lui en fait espérer d'autres et elle reste là à combattre le froid pendant de longues minutes. Mais le vent a raison de sa détermination et elle se résout à regagner l'intérieur du bateau.

Pendant ce temps, quelques passagers ont un réveil désagréable. Un gros homme au visage rubicond et un officier bâti comme un joueur de football frappent aux portes. Pressés de se rendre au salon principal, les voyageurs s'habillent en hâte et s'y présentent non sans protester de ces manières brutales.

Bientôt rassurés par l'homme en complet trois pièces qui les y accueille en leur serrant la main et en souriant de toutes ses dents, ils attendent dans un calme relatif qu'on leur communique la raison de ce rassemblement. Plusieurs se reconnaissent, ayant tous séjourné au camping qui a été dévasté par la tempête quelques jours plus tôt. La mère de Jessica attend en silence, méfiante. Derrière Patrick, Stephen et Nick se boudent l'un et l'autre. Personne ne prête attention au petit homme chauve qui se dissimule à l'arrière de l'assemblée.

Lorsque tous les passagers appelés sont arrivés, Gérard Ouellet, propriétaire du navire, passe une main nerveuse dans ses cheveux argentés et réclame le silence. L'homme ajuste ses lunettes sur son nez marqué de couperose et sort une feuille de sa veste tandis qu'on lui tend un micro. Usant de son meilleur français, il prend la parole :

- Bonjour à tous ! Les croisières Ouellet et fils vous souhaitent la bienvenue à bord du *Sublime*, un navire de prestige destiné aux amoureux de notre majestueux fleuve Saint-Laurent, un écosystème remarquable, unique au monde ! En premier lieu, je vous remercie de votre confiance. Vous n'êtes pas sans savoir que nous vous avons recrutés pour œuvrer au sein d'...

- Recrutés ? fait une voix.

Un murmure d'incompréhension s'élève. Un peu déstabilisé, l'homme poursuit :

- Hum... Il nous fait plaisir de vous loger et de vous nourrir gratuitement en échange des services que vous avez accepté de nous fournir pour aider à mettre à flot, haha, notre jeune entreprise !

Cette fois, une voix indignée s'élève.

- J'ai rien promis, moi !

Kevin, le fils du propriétaire et frère de Dominic, s'empare du micro.

- J'vous rappelle que vous avez signé un contrat à Oka.
- Essayez pas d'nous faire des accrouêres ! s'exclame Thérèse offusquée de son ton condescendant.

Le front perlé de transpiration, Kevin entreprend la lecture des clauses imprimées en petits caractères qu'ils ont tous paraphées à l'endos du formulaire d'inscription. Sous les regards médusés, il lit que l'entente prévoit la réalisation de certaines tâches à préciser au moment de l'embarquement. Une section intitulée «Conditions financières» énonce qu'ils devront payer leurs consommations ainsi que les frais de buanderie. Les dispositions particulières indiquent qu'ils peuvent prendre part aux excursions si ces activités ne compromettent pas les exigences du service. Le contrat, en vigueur jusqu'au moment du retour au port d'origine, comporte des sanctions sévères pour défaut d'obtempérer aux diverses assignations, dont une pénalité de deux cent dollars l'heure !

À l'évidence, personne n'a eu la prudence de lire l'infâme papier avec l'attention qu'il méritait, probablement dû à l'état d'énervement dans lequel ils étaient au lendemain de la tempête. Pendant que son auditoire tente de se ressaisir, monsieur Ouellet promet avec une bonne humeur affectée un séjour mémorable et les laisse aux bons soins de Kevin. Assisté de son acolyte à la

forte stature, ce dernier fait taire les jurons qui fusent dans l'assistance sous la menace des sanctions spécifiées au contrat.

Docile, Fatima est la première à accepter la responsabilité de la garderie et, quand vient son tour, la mère de Jessica consent elle aussi sans mot dire à occuper l'emploi de caissière à la boutique de souvenirs. Par contre, c'est une autre affaire avec Françoise Destounis à qui la fonction de réceptionniste et d'hôtesse à la salle à manger est attribuée. Elle proteste énergiquement :

- Je ne suis pas femme à me laisser manipuler ! Quand j'aurai remis les pieds à terre, je vais vous faire une guerre sans merci !
- Comme vous voudrez ! J'espère que vous comprenez les conséquences, réplique le type dont le fort gabarit donne l'impression qu'il n'en ferait qu'une bouchée.
- J'ai des relations. Mon beau-frère, Maître Lavoine, est avocat. D'ailleurs, il est bien connu des médias ! crie-t-elle pour se faire entendre de toute la salle.
- On en a rien à foutre. Vous êtes confinée à vot' chambre, termine le malotru en la poussant vers la sortie.
- Espèce de mufle !

Le calme rétabli, Patrick et Thérèse se voient désignés responsables du bureau des excursions. À travers la porte-fenêtre, Léa a distingué Patrick dans l'assemblée; elle pénètre dans la pièce et se blottit contre lui.

- Grand-papa! Maman et papa sont là pis Jérémie s'est fait mal. C'est maman qui l'soigne à l'infirmierie!

Kevin examine Léa avec curiosité tandis que son adjoint se dirige prestement vers elle.

- Tu parleras à ton grand-père plus tard, s'interpose-t-il en lui touchant l'épaule.
- Hé, touchez pas à ma p'tite-fille! se scandalise Patrick.

Sourire en coin, Kevin fait signe à l'officier de poursuivre la distribution des horaires de travail. Enfin, on leur ordonne de se rendre illico déjeuner à la salle à manger avant leur entrée en service.

Patrick a pâli en apprenant que Dominic et Katherine sont du voyage, mais il demande à Léa de lui conter d'abord l'accident de Jérémie. Peu rassuré à l'idée de revoir sa fille et son gendre dans de telles circonstances, il gagne la salle à manger où un buffet succinct a été servi. En lui recommandant de ne rien dire qui

puisse inquiéter sa mère, il assemble un plateau à son intention et l'envoie lui dire qu'il passera à l'infirmierie dès qu'il pourra.

Les tables des employés sont disposées près d'un percolateur à café et de grands réchauds contenant des muffins, des œufs durs et des rôties molles. Deux jeunes d'allure *mi-hipster* *mi-hippie* enjambent un cordon défendant l'accès à un buffet mieux garni, mais ils sont vite chassés par trois aide-cuisinières. Patrick et Thérèse reconnaissent aussitôt Hugo et Abeille, lesquels ont réussi à subtiliser une boîte de céréales et des saucisses avalées en hâte.

Assise à la table de Patrick, Jessica s'agite. Elle a aperçu deux chemises à carreaux coordonnées, celles-là même qu'elle a vues sur deux hommes étranges au Sanctuaire Notre-Dame-du-cap. Alertée par sa fille, sa mère se penche vers le grand-père pour lui faire le récit de l'exorcisme tenté sur Jérémie. L'attrapant de justesse par le bras, elle réussit à le convaincre de se rasseoir plutôt que de leur casser la figure et de vérifier l'histoire auprès de son ami Denys avant toute chose. Distract par cette nouvelle source d'inquiétude, il ne remarque pas le petit homme chauve assis au fond de la salle qui l'observe en buvant son thé.

N'ayant que peu de temps devant eux, Patrick et Thérèse ne s'attardent pas. Rassuré du fait que Léa et Jérémie sont de nouveau avec leurs parents, il s'en remet à eux ; ils sauront mieux que lui comment agir. Le temps d'un clin d'œil, il retrouve sa bonne humeur. Après tout, la nuit a été bonne dans les bras de Thérèse ! La perspective de tenir le bureau des excursions avec elle ne fait qu'ajouter aux raisons de se réjouir.

Après avoir fait un brin de toilette, ils se rendent chercher les clés de leur local au bureau de l'administration. Patrick y rencontre France Morin maquillée et coiffée avec soin mais les yeux cernés et gonflés par les larmes de la nuit, ce qui ne fait qu'ajouter à sa beauté. Ignorant qu'elle est la mère de Dominic, il ne peut se priver du plaisir de la flirter un peu. Refusant de se prêter au jeu, elle détaille sans broncher les tâches allouées : fournir les tarifs d'excursions, prendre les réservations et noter les numéros de cabine aux fins de facturation. Elle leur remet les clés et ils croisent en sortant leurs compagnons d'infortune, en ligne dans le corridor.

– C'est de l'esclavage, ni plus ni moins ! s'emporte un homme dans la file.

Le bref échange qu'ils ont dans le corridor leur permet de planifier une réunion au bar du navire afin d'échafauder un plan d'action. S'ils ne peuvent pas se tirer de ce mauvais pas dans l'immédiat, à tout le moins pourront-ils commencer à préparer l'action en justice que mérite cette arnaque !

Plusieurs passagers patientent déjà devant le bureau des excursions. N'ayant aucune idée des expéditions offertes, Patrick et Thérèse leur recommandent d'aller déjeuner, le temps de prendre connaissance du matériel de promotion, des tarifs et des modes de paiement. La plupart repartent inquiets des retards que ce délai laisse présager quant à l'heure de départ pour l'observation des baleines. Imperméable aux critiques, Patrick est resté ferme et le couple, aussitôt seul, se plonge dans la lecture des brochures disposées dans les présentoirs.

À la salle à manger, les voyageurs affluent pour déjeuner. Ils sont accueillis par une grande perche à l'accent pointu qui contrôle l'attribution des tables, sans sourire et sans mot de bienvenue. Heureusement, sa fille Ophélie les escorte à leur place avec courtoisie et enjouement. Le choix limité des mets proposés déçoit : les plats ne correspondent en rien aux photographies qu'ils

ont vues dans les publicités. Au lieu des arrangements de fruits, de viennoiseries, de crêpes farcies et d'œufs déclinés de toutes les façons, le menu est composé de céréales en boîte, de rôties et de pain perdu ainsi que d'œufs brouillés et de saucisses du commerce servis dans de grandes lèchefrites.

Dans la cuisine, Dominic n'a pas grand-chose à faire. Son aide-cuistot sait conduire une brigade et tirer parti du peu de variété des aliments entreposés dans le garde-manger. De plus, il parle la même langue que les cuisiniers, marmitons et serveurs. Dominic en profite pour observer le déroulement du service. Des jeunes tout juste en âge de travailler distribuent les jus de fruit et versent le café aux tables. Bien que sympathiques et souriants, ils manquent d'expérience et ne brillent pas par l'efficacité. Certains clients sourcillent, mais il n'y a rien que Dominic puisse faire.

Sombre, il envisage que les repas du midi et du soir seront lourds à gérer et se met en fraie de repérer son frère pour en discuter. Il n'oublie pas non plus sa promesse de procurer des savons et des shampoings à l'équipe de la cuisine qui en a cruellement besoin: dans le dortoir, les odeurs sont vraiment prenantes! S'approchant de Kevin qui s'entretient avec un homme

âgé tourné vers les fenêtres panoramiques, il ne tient pas compte des signes qu'il lui adresse pour s'éloigner de lui.

– Kevin, je dois te parler... commence Dominic.

Au son de sa voix, l'homme aux cheveux gris lustrés à la brillantine pivote sur ses pieds et leurs regards s'entrechoquent.

Rien ne prépare qui que ce soit à une rencontre aussi inattendue que douloureuse. Même les nombreuses années de séparation n'ont rien arrangé. On a réfléchi de part et d'autre à ce qui aurait pu être autrement, on a imaginé reprendre contact et parfois même pardonner, pour finalement s'efforcer de supprimer tout souvenir. Pour Dominic, ce moment fatidique est comme un coup de massue et il bascule dans un trou noir temporel qui l'aspire dans le passé.

À l'infirmerie, Jérémie est tiré de sa longue nuit de sommeil par l'agitation intense de ses kystes crâniens tandis qu'une averse glacée assaille les fenêtres du *Sublime* et qu'en moins d'une minute, son père repasse le film de sa vie.

Dix-sept ans : la fin de ses études secondaires. Après l'ultime querelle, Dominic est parti, son sac à dos sur l'épaule. Au cours des mois qui avaient précédé, il a obtenu du cégep une aide

financière qui lui permet de se débrouiller seul. Il quitte donc, habité par la colère d'être toujours contredit, par une aspiration à ne plus dépendre de l'argent paternel, par la haine que lui inspire son frère qui, selon lui, a toujours été le préféré de ses parents. Avec des amis, il se loge dans le sous-sol humide d'un immeuble minable. Il ne parle à sa mère qu'une seule fois pour convenir d'une journée où il ira vider sa chambre. Malgré ses supplications, il ne fournit aucune adresse et ne donne plus de nouvelle.

À la joie d'être soudain libre succède l'anxiété de l'autonomie. Il trouve à travailler comme manutentionnaire dans des entrepôts. Chaque fois que c'est possible, il accepte de remplacer les employés absents, cumule les heures supplémentaires. Pendant les deux premières années, il jongle avec un budget qui lui permet de payer l'épicerie, l'alcool, la drogue, ses pertes au poker, son loyer et sa scolarité. Il a beaucoup maigri. La nourriture passe souvent au dernier rang de ses priorités. Il vide sa rancœur dans des pages et des pages d'une écriture serrée au lieu de consacrer ce temps précieux à étudier. À trop fêter, ses résultats scolaires lamentables le décident à quitter ses amis pour ne pas compromettre son admission à l'université. Seul, dans une

chambre miteuse qu'il loue à un propriétaire avaricieux, il essaie de ne pas penser à la vermine, à la cuisine et aux toilettes insalubres qu'il partage avec d'autres chambreurs. Les disputes éclatent fréquemment pour des pots de beurre d'arachides et des macaronis qu'il se fait voler.

Sa détermination finit par payer : il termine son baccalauréat avec d'excellentes notes. Il progresse jusqu'à l'obtention du doctorat. Bien qu'il ait toujours été réfractaire à l'autorité, il se conforme aux exigences de ses employeurs et de ses professeurs. Il obtient quelques faveurs et quelques accommodements grâce à la sympathie qu'inspire sa maigre silhouette.

Avant la fin de ses études, il tombe amoureux de la belle caissière de la coopérative étudiante où il se procure ses effets scolaires. Son accent légèrement étranger et son sourire fendu de fossettes le conquièrent. Il n'aime rien autant que de la voir se déhancher sur une piste de danse. Ni son diplôme en poche, ni son établissement avec Katherine ni la naissance des enfants ne parviennent à l'inciter à renouer avec sa famille. Devenu père, sa perspective a changé en prenant conscience de ce que ses parents avaient dû traverser. Bien qu'il ressente une certaine

culpabilité, il leur en veut de ne pas avoir su l'accepter tel qu'il était.

Chaque fois que l'envie le chatouille de reparler à ses parents, l'effort lui semble aussi grand que de vouloir franchir une chaîne de montagnes, à pied l'hiver et sans ressource! À la longue, il s'est résigné à mettre de côté les scénarios de réconciliation; leurs visages se sont estompés dans sa mémoire.

Kevin se lève, l'agrippe et le tire vers les cuisines. S'arrachant à l'état de stupeur qui a fondu sur lui, monsieur Ouellet les y accompagne.

– *God*, si j'm'attendais à te voir icitte! s'exclame-t-il en les talonnant, le visage cramoisi.

Ils forment un drôle de cortège, Kevin et monsieur Ouellet rubicond escortant un Dominic livide entre les comptoirs de la cuisine vers le corridor de service. À l'extérieur, Kevin explique que son frère a été recruté comme responsable de la préparation des repas, en remplacement du chef qui a donné sa démission le jour du départ. Le visage congestionné, monsieur Ouellet réussit à bafouiller qu'il est content de revoir son fils et le prend dans ses

bras. Embarrassé par sa rigidité, il recule et se replie sur son éternelle passion des affaires.

– C’t un maudit beau bateau, *Le Sublime*, hein ? T’as faite le tour ?
Ma’t’t montrer, viens ! débite-t-il d’un trait.

Sous le choc, Dominic est livide. Il suit son père comme un automate, Kevin quelques pas derrière. Malgré l’aspect défraîchi du navire, monsieur Ouellet allègue qu’il recèle un potentiel immense, à preuve toutes les places ont été vendues dès la première mise à l’eau. Il souligne que des travaux de rénovation seront réalisés à l’hiver prochain grâce à cette rentrée de capital. Il ne dit pas un traître mot de ses problèmes financiers, peignant un tableau très optimiste de son « investissement », comme il l’appelle.

– Pis toé, t’es chef cuisinier à présent ? s’enquiert monsieur Ouellet.

Dominic lui apprend que son frère lui a proposé ce poste parce qu’il n’a pu se procurer un billet de passager et qu’il est en réalité professeur de français. Son père s’esclaffe :

– Ça m’étonne pas ! *God*, tu vas nous faire d’la cuisine française !

Ne relevant pas la blague, Dominic leur dit que l'équipe de marmitons est bien rodée et qu'elle réclame des barres de savon et du shampoing. Joyeux, son père s'incline :

– Ben sûr, on va toute te donner ça !

Ironique, Kevin demande s'il va imprimer des billets de banque pour couvrir ces nouveaux frais.

– Inquiète-toé pas ! France va s'occuper de t'ça, affirme-t-il d'un ton léger.

Comme ils approchent de l'infirmerie, Dominic lui dit que Katherine y a été assignée pour dispenser les premiers soins aux passagers, et que les enfants y sont avec leur mère.

– *God*, me v'là grand-père ! fait son père ému.

Tous dans le même bateau

La veille du départ, une vaste tache est apparue à la surface du soleil. Une libération d'énergie, soudaine et massive, est survenue, provoquant un vent chargé de particules subatomiques qui voyagent à plus de mille kilomètres par seconde vers la Terre.

Sur le fleuve, un autre vent souffle, tout aussi traître.

Une forte houle a forcé l'annulation des excursions en mer. Déçus, les touristes se sont réfugiés dans les salons, le casino et la salle de cinéma. Affiché au mur du gym et du salon de coiffure, un avis informe les passagers qu'en raison d'un manque de personnel, ces services demeureront fermés. Pour disperser l'attroupement de clients mécontents devant son bureau, la mère de Dominic promet un dédommagement sous forme de certificats-cadeaux.

Plus tôt dans la journée, un autre groupe était venu exiger qu'on ne serve plus ni saucisses ni viande de porc. Stoïque, Madame Morin avait tenté de rassurer les plus inquiets en répondant que la nourriture satisfaisant à leurs critères était conservée dans des réfrigérateurs séparés et qu'ils pourraient dorénavant se rassasier à partir d'une desserte distincte. Puis, une

jeune maman était venue se plaindre du hijab de Fatima. Malgré qu'elle lui ait fait valoir que la mère de Medhi était tout à fait qualifiée, elle n'avait pu la convaincre de lui confier son bambin.

Pour éviter de perdre patience à la prochaine requête, France Morin a décidé de prendre une pause et elle s'échappe de son bureau en rasant les murs. Mais il est difficile de ne pas remarquer cette belle femme juchée sur de hauts talons qui marche en équilibre grâce à des mollets sculptés par le conditionnement physique. S'engouffrant dans l'escalier réservé au personnel, elle se dirige vers l'étage inférieur où se situe l'infirmerie.

Un homme qui en sortait en se tenant le ventre a rectifié sa posture et parvient même à sourire malgré la nausée qui le tourmente. Sur le coup, Katherine pense que sa belle-mère est sûrement un atout majeur dans le succès des affaires de la famille! Léa et Jérémie qui patientaient dans le corridor lui sont présentés. Intimidés par cette dame fort chaleureuse à l'allure de top modèle qui brigue le titre de «mamie», ils restent pantelants devant elle, ne sachant trop quelle attitude adopter. Faut-il l'embrasser ou lui serrer la main? Interrompus par une nouvelle consultation, frère et sœur un peu confus se laissent entraîner par

leur grand-mère dans la chambre adjacente afin d’y attendre la fin de l’entrevue.

Le visiteur est un employé du compartiment des machines qui a échappé une pièce d’équipement sur son pied. Tandis qu’elle lui tend un sac de glace, Katherine s’étonne :

– Vous aviez pas vos bottes de travail ?

Le mécanicien qui baragouine un peu d’anglais parvient à expliquer qu’il n’en possède pas et qu’on ne lui en pas fourni non plus. En remplissant le rapport d’incident, Katherine se promet de le transmettre sans retard à l’organisme qui surveille l’application des règles de sécurité sur les bateaux. Après avoir avalé un analgésique et refusé les béquilles, il repart sans plus s’attarder, anxieux de reprendre le travail. S’évadant aussitôt de la chambre attenante pour échapper aux questions classiques et ennuyantes sur leurs matières préférées à l’école et leurs loisirs favoris, Léa et Jérémie ne sont pas au bout de leurs surprises. Dans un synchronisme parfait, Dominic, monsieur Ouellet et Kevin entrent à leur tour dans l’infirmierie.

Coincé dans un tourbillon d’émotions contradictoires, Jérémie s’effondre sous leurs yeux. Appréhendant le pire, Katherine et

Dominic le soulèvent et l'installent sur la civière. Son grand-père s'exclame :

- *God*, ça y arrive souvent ?
- Il s'est frappé la tête hier soir, répond Dominic tandis que Katherine vérifie ses signes vitaux.
- Ça y arrive tout l'temps, dit Léa. C'est pas juste parce qu'y s'est cogné.
- Y faut le faire examiner, réagit France Morin.
- C'est déjà fait. Y disent que c'est rien, déclare Katherine sans regarder personne.
- J'ai de la misère à croire ça ! Je connais un très grand neurologue. C'est un de nos voisins et sa femme m'adore. J'vais vous mettre en contact, propose sa belle-mère.

Jérémie remue et cligne des paupières. Il flotte au-dessus des flots et des mouettes lui traversent le corps comme s'il était un spectre. Et voici qu'il aperçoit à plusieurs kilomètres de distance trois navires qui se dirigent vers leur bateau de croisière. Deux d'entre eux, un cargo chargé de conteneurs et un pétrolier ventru empli de cent cinquante mille tonnes de bitumineux, remontent le fleuve alors que le troisième zigzague à l'aveuglette. Cette vision,

qui a l'apparence d'un point de contact entre rêve et réalité, est rompue par une lame écumeuse qui s'élance vers Jérémie: il ouvre les yeux. Son regard demeure dans le vague quelques secondes, puis il redescend parmi les siens comme au retour d'un voyage astral.

- Comment tu te sens ? lui demande sa mère.
- Bien... hésite Jérémie. Où est Patou ?
- Tiens, j'aimerais bien le savoir moi aussi, dit son père en adressant un regard contrarié à Katherine.
- Au bureau des excursions, répond Kevin, jouant nerveusement avec un trousseau de clés.

Depuis son plus jeune âge, Kevin est jaloux de l'attention que ses parents ont accordée à Dominic, et ce, d'autant plus que la nature ne l'a pas avantagé. Au contraire de son frère, il doit composer avec un embonpoint et une sudation incontrôlables. Devenu adulte, il a gagné l'estime de son père en partageant avec lui un même intérêt pour les affaires. Mais sa mère lui reproche son manque d'empathie pour les victimes de ses combines financières. Pire, à la moindre occasion, elle lui rabat les oreilles

avec la disparition de Dominic. Sa réapparition n'augure rien de bon.

En cette fin de matinée, Kevin regrette amèrement d'avoir accueilli son frère sur leur bateau. L'impression d'avoir accompli une bonne action s'est effacée pour laisser place au dépit. La superbe conjointe de Dominic, et maintenant ses enfants, accentuent sa mauvaise humeur.

- Hé, ti-gars, tu nous as fait peur, fait monsieur Ouellet en s'adressant à son petit-fils.
- Léa et Jérémie, je vous présente votre grand-père, consent à formuler Dominic. Je vois que vous avez déjà fait la connaissance de ma mère.
- Y que chu heureux de les voir eux autres! s'exclame encore Gérard Ouellet.
- Oh, et moi donc! soupire France Morin en s'essuyant les yeux.
- C'est ben l'fun tout ça, mais y a du boulot, s'impatiente Kevin.
- Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez compter sur moi, assure madame Morin.
- Justement, y faut que j'vous parle d'un problème de sécurité, risque Katherine.

- Et moi, il me faut des savons et du shampoing pour l'équipe des cuisines, dit Dominic.

Trois regards se braquent sur eux, comme s'ils avaient réclamé mer et monde. Brisant le silence embarrassé que le couple a suscité, la mère de Dominic prend sur elle de leur soumettre une alternative acceptable :

- Katherine, j'vous reviens dès que possible. Dominic, suis-moi, j'vais voir ce que j'peux faire.
- *God*, faut qu'j'voye à mes affaires, j'ai *Le Sublime* à *runner*, moé, leur dit monsieur Ouellet en retrouvant la parole. À soir, j'vous réserve des places à not' table. Kevin, t'arrange ça, ok ?

Kevin fait signe de la main qu'il a compris et reprend les escaliers qui montent aux étages supérieurs, suivi de son père. Il ne reste plus que Katherine et Jérémie dans la pièce.

- Maman, je fais des drôles de rêves, lui confie l'adolescent.
- Comme quoi ?
- Des fois, je vole dans le ciel.
- D'habitude, c'est un bon rêve, ça !
- On dirait que quelqu'un m'y emmène pour me dire quelque chose, mais j'arrive pas à comprendre c'est quoi. D'autres fois,

j'suis dans l'eau avec des milliers de personnes pis le courant m'emporte. Ça, ça m'fait peur! Est-ce que le bateau peut couler ?

- Ben non. Tsé, les rêves, c'est les émotions que t'as eues dans la journée. Peut-être que le voyage avec Pat a été stressant. Vous avez vu beaucoup de monde?
- Des tonnes! Chez nous, y sont pas tous aussi différents! Est-ce qu'y a un médicament pour arrêter de rêver? J'en fais trop. Ça m'fatigue.
- Non, j'ai pas d'pilule pour ça, s'amuse Katherine.
- J'vois des indiens, des sorciers aussi. J'sais pas si y sont bons ou méchants.
- T'as une imagination débordante. T'as rien à craindre, Jerry-loup, le rassure sa mère en l'appelant par le petit nom qu'elle lui donnait lorsqu'il était enfant.

Katherine explique à Jérémie que le cerveau continue de fonctionner pendant qu'il dort et que la partie inconsciente est alors suractivée. Elle lui recommande de prendre le temps de se calmer avant de s'endormir, ce qui devrait l'aider à faire des songes moins

inquiétants. De but en blanc, il pose la question qui le turlupine depuis quelque temps.

- Toi et papa, vous allez-tu divorcer ?
- Qu'est-ce qui t'fait dire ça ? s'étrangle sa mère.
- Papa pense qu'on forme p'us une famille, lâche Jérémie.
- Y t'a dit ça ? souffle Katherine.
- Non, mais j'sais qu'il le pense.
- Es-tu dans sa tête pour dire une chose pareille ? T'as décidément beaucoup d'imagination, essaie de tempérer sa mère.
- Vous vous disputez tout l'temps !

Sa mère le regarde, interloquée.

- On a des difficultés, c'est vrai, mais on va passer par-dessus.
- On s'aime beaucoup, tu l'sais ça, Jerry-loup.

Jérémie garde une minute de silence, puis ajoute :

- J'veux rentrer chez nous. Est-ce qu'on peut ?
- Tu t'ennuies de la maison ? Faut attendre la fin de la croisière.
- Dans combien de temps ?
- Ça devrait pas être trop long. Quatre jours au max.

- J’ai peur. J’pense qu’un danger nous guette, la prévient-il en se soulevant sur un coude.
- Où tu vas pêcher tout ça, Jerry-loup !
- Yo, arrête de m’appeler Jerry-Loup. Je suis p’us un bébé, se cabre Jérémie.
- Ok, ok. Mais promets-moi que tu vas faire un effort pour stopper ta machine à inventer. Tsé, on dit souvent qu’on a un p’tit hamster dans la tête. T’as déjà vu un hamster qui *spinne* dans une roue ? Y tourne de plus en plus vite. Avec nos pensées des fois, on *spinne* nous aussi, pis on devient déraisonnable. Toi, y faut que tu te distrais, c’est ta job d’ado.

Tandis que sa mère lui passe la main dans les cheveux, elle s’écrie :

- Oh ! Elles ont grossies !

Indisposé, Jérémie secoue ses boucles brunes et repousse la main de sa mère.

- Elles te font mal ? le questionne-t-elle.
- Ben non, laisse-moi tranquille ! J’voudrais aller dehors, demande Jérémie qui en a assez de l’attention maternelle et de l’odeur d’antiseptiques qui imprègne la pièce.

- Tu peux y aller, mais vas-y tranquillement. Essaie de pas courir et de pas trop t'exciter, ok ? lui conseille sa mère en le regardant se lever de la civière.

Pendant ce temps, madame Morin est partie voir l'équipe de ménage avec son fils pour puiser dans la réserve de produits hygiéniques destinée aux voyageurs. Les employées qui ne parlent ni anglais ni français la réfèrent à la chef d'équipe. Celle-ci lui désigne les étagères à moitié vides.

- J'te mentirai pas en disant que j'sais pas comment on va s'en sortir, se plaint la mère de Dominic d'une voix tendue.
- Mom, ne me mêle pas à ça, l'avertit son fils exaspéré.

Madame Morin soupire et le regarde avec gravité tandis qu'une femme prépare un paquet d'articles de toilette.

- J'ai fait des erreurs et j'm'en veux, ajoute-t-elle en larmes. J'suis si heureuse de t'revoir. J't'aime tellement, sanglote-t-elle.

Évitant de justesse le geste qu'elle a amorcé pour le prendre dans ses bras, Dominic quitte le local avec ce qu'on lui a remis. Abattue, sa mère s'assoit sur un tabouret. Les femmes l'entourent, lui tapotent le dos et lui caressent les cheveux. Elle se met à leur

raconter sa peine et elles hochent la tête avec compassion, incapables de saisir l'objet de ses lamentations.

Plus tard en après-midi, les récriminations des croisiéristes qui pestent contre l'équipée maritime à rabais qu'on leur a vendue lui font oublier pour un moment son chagrin. Bienveillante, elle prend le temps d'écouter tous et chacun, d'enregistrer chaque plainte tout en invoquant à sa défense les changements climatiques. Par ailleurs, la crainte inspirée par les fortes vagues a réveillé des besoins d'ordre spirituel, les uns réclamant des chandelles pour leurs prières, d'autres le retrait du crucifix de la salle à manger parce qu'il heurte leurs croyances, et d'autres encore une pièce pour se recueillir en groupe. Sans manquer de courtoisie, Madame Morin parvient à rejeter toutes les demandes d'une voix douce mais ferme, obtenant même un peu de sympathie pour son rôle ingrat.

Parce qu'elle a finalement autorisé l'accès non supervisé au local de gym, cette décision a entraîné une requête pour des heures réservées aux femmes, ce qu'elle refuse d'emblée. Les doléances ne s'arrêtent pas là, et se succèdent malgré ses efforts pour tempérer le climat d'anxiété : un passager vient se plaindre du

fait que les employés sont pour la plupart d'origine étrangère, un autre demande que l'hôtesse de la salle à manger fasse un effort pour sourire, un couple la menace de poursuite si les eaux usées continuent d'être déversées dans le fleuve.

– Qu'est-ce que c'est que ce rafiot? lui balance-t-on d'un ton méprisant.

Enfin, un bon nombre de personnes protestent du fait que des taches constellent les couvre-lits et les coussins des fauteuils, que les pieds de tables sont endommagés, que les lits penchent, que les salles de bain ne semblent pas avoir été nettoyées avant le départ de Trois-Rivières et que les serviettes de toilette ont des accrocs. Madame Morin promet aux passagers qu'ils auront des serviettes fraîches et une petite compensation gourmande avant vingt-trois heures.

Après le lunch, Dominic déboule dans le bureau des excursions où il trouve son beau-père inoccupé, en grande conversation avec une femme de son âge. Sans daigner saluer, il prend à parti Patrick sur qui il déverse une déferlante de reproches. Affectée par l'air misérable de son compagnon et la

véhémence de l'accusateur, Thérèse tente de témoigner des bons soins que Patrick a su fournir à ses petits-enfants. Mais Dominic n'entend rien et il promet à son beau-père qu'il ne lui confiera plus jamais Léa et Jérémie. Sur ces mots durs, il claque la porte.

Libres d'aller où elles veulent, Léa et Ophélie se sont rendu chercher Jessica à la boutique de souvenirs et toutes trois ont vadrouillées aux quatre coins du bateau pour aboutir en fin de compte à la salle d'amusement. Y ayant rencontré Jérémie et Medhi désappointés par la désuétude des machines à jeux, elles les emmènent vers la salle de cinéma pour la séance de trois heures. Sur la première rangée, de jeunes enfants bruyants saluent la musique d'introduction d'un film d'animation. Dès les premiers dialogues, c'est la consternation parce qu'il s'agit de la version anglaise. Des voix se lèvent pour exiger la version française. Un crâne chauve se montre au bas du judas de la cabine de projection puis des yeux d'un bleu très pâle, comme si l'opérateur s'était hissé sur le bout de ses pieds. Sa drôle de bouille reste un instant derrière la vitre, se retire enfin tandis que le film s'interrompt.

Pendant l'attente, les enfants s'amuse à se surprendre dans le noir avec des éclats de voix et des chatouilles. Après une dizaine de minutes, la séance reprend et les images défilent sous-titrées en français, ce qui n'arrange rien. Les protestations fusent de toute part et, après de longues secondes, les images disparaissent de nouveau de l'écran. Les enfants éclatent de rire dans la pénombre et certains commencent à circuler entre les bancs, grimpent sur les accoudoirs et sautent ici et là. Finalement, la lumière revient sur la toile et un autre film commence. Quelques parents se fâchent contre leur progéniture qui tarde à se rasseoir et une série de « Chut ! » autoritaires apaisent les esprits.

Cette fois, il s'agit d'un film d'aventures. Mais, dès les premières paroles des acteurs, la salle s'esclaffe. Cette version fournie dans un argot incompréhensible provoque un chapelet de jurons. L'éclairage de la salle est rallumé et un raclement de gorge se fait entendre dans l'intercom de la salle. Ordre de quitter les lieux leur est donné dans un français plus qu'approximatif.

Au milieu des spectateurs enragés, Jérémie s'est dépêché de bloquer les ondes négatives qui atteignent ses antennes. Il a tout de suite su qui est celui qui se terre dans le petit local verrouillé.

L'homme ne l'effraie pas, il l'a croisé à quelques reprises au cours du voyage. Il a compris qu'il ne veut de mal à personne, que le pauvre homme a peur. Par contre, l'adolescent ne peut savoir que cet être inoffensif représente quand même un danger. Avec sa sœur et leurs amis, il marche jusqu'à la salle d'amusement pour y disputer quelques parties autour d'une table de ping-pong vieillot. Plus personne n'y repense jusqu'à l'heure du souper.

Durant l'après-midi, Thérèse a convaincu Patrick de profiter de l'annulation des excursions pour descendre à l'infirmerie s'expliquer avec sa fille. Comme il s'y attendait, il y passe un mauvais quart d'heure. Au fur et à mesure que Katherine se décharge sur lui de toute l'anxiété qu'il leur a créée en ne leur donnant plus de nouvelles, il prend conscience qu'il a dépassé les bornes. Et une fois ouvert, le robinet du blâme ne peut se refermer si facilement. Tout y passe : les années de sa jeunesse où il a brillé par son absence, ses difficultés conjugales dont elle le tient responsable, l'exemple déplorable qu'il incarne auprès de ses enfants.

Patrick aurait tant aimé lui parler de sa condition cardiaque, lui expliquer l'urgence qu'il a de vivre, de passer du temps avec

ses petits-enfants et de leur léguer des souvenirs durables. Dans l'état où sa fille se trouve, ce n'est pas le moment des explications mais des excuses. Alors, le cœur serré et les yeux baissés, il répète qu'il est désolé.

L'échange est interrompu par madame Morin qui, les traits tirés, vient confier à sa bru le paquet de problèmes auxquels elle est confrontée. Katherine la présente à son père dont le dos se redresse aussitôt. Déclenché par un large sourire, le visage de madame Morin profite d'un lifting instantané. Entre eux naît une complicité immédiate nourrie du bonheur d'être grands-parents par alliance.

En le voyant recouvrer sa vigueur et son ascendant de séducteur invétéré, Katherine soupçonne Patrick d'avoir déjà oublié la scène qu'elle vient de lui faire. Mais elle en prend son parti parce que cette rencontre inopinée la sauve d'une nouvelle séance de confidences ! Alors que Katherine s'apprête à rappeler à madame Morin qu'elle désire l'entretenir de la sécurité des travailleurs, une dame migraineuse paraît dans l'embrasement de la porte. France et Patrick partent bras dessus, bras dessous.

Au souper, la table du capitaine est aménagée de manière à y asseoir toute la famille. Patrick, qui est venu avec Thérèse, aurait aimé que Denys se joigne à eux, mais il est introuvable. Obligée d'accompagner le couple jusqu'à la table d'honneur, Françoise décide qu'elle en a plus qu'assez. Abandonnant son poste sur le champ, elle dispute Ophélie qui ne veut pas la suivre et la tire furieusement par le bras.

Alors que la pluie martèle les fenêtres, les passagers en sont réduits à consulter eux-mêmes le cahier des réservations. Malgré le chassé-croisé des touristes en rogne et des serveurs désorientés, une sorte d'effervescence règne cependant au centre de la salle à manger. Pompeux, Monsieur Ouellet introduit le capitaine aux membres de sa famille qui, décontenancés, comprennent que leur vie à tous est entre les mains du robuste officier qui est souvent aux côtés de Kevin. Le moins qu'on puisse dire est que son air peu engageant tranche avec la conduite qu'on attend d'une personne qui assume une telle fonction. Faisant contrepoids à sa présence inquiétante, France Morin et monsieur Ouellet multiplient rires et exclamations.

– Non mais, c'est-tu beau d'nous voir tous réunis! commente monsieur Ouellet, radieux. Tin, j'paye la traite à tout l'monde à soir. Ça va te requinquer les clients drette là. On va leu' faire oublier l'esti d'température, termine-t-il en assénant une grande claque dans le dos de Kevin qui avale de travers.

Sur cette injonction, madame Morin fait signe à Dominic de la suivre aux cuisines avec trois jeunes serveurs. Dans la réserve, elle choisit de bonnes bouteilles de vin qu'elle a négociées à vil prix. Pendant ce temps, Thérèse, avec sa bonhomie coutumière, essaie d'entamer la conversation avec le capitaine. Elle tente de lui tirer quelques histoires navales, mais ses efforts appuyés par ceux de Patrick sont inutiles. Le malaise que sa présence distille n'en fait qu'augmenter.

Jérémie s'est préparé mentalement à cette immersion dans sa famille «étendue». Sa mère l'avait prévenu qu'ils prendraient leur repas tous ensemble. Comme sa sœur, il répond succinctement à quelques questions, mais il se concentre sur son assiette, mastiquant avec application chaque bouchée. Il garde ses antennes fermées, faisant obstacle aux émotions des personnes qui l'entourent ainsi qu'à un sentiment de menace

éprouvé avec plus d'acuité ce soir-là. Le capitaine ne lui inspire aucune confiance. L'humeur de l'adolescent alterne entre l'anxiété qui grandit en lui et le plaisir que lui procure leur aventure.

À son retour, madame Morin croit pouvoir divertir la tablée avec les demandes reçues à son bureau, sans oublier l'incident de la salle de cinéma. Mal lui en prend ! Monsieur Ouellet qui a déjà trop bu s'emporte : « Y faut protéger le français, nos coutumes, nos traditions sinon toutte va disparaître ! » À ces mots, Dominic se mord les lèvres : de quel droit son père se permet-il de se lever en champion de la protection de leur identité alors qu'il est incapable de s'exprimer sans commettre de fautes ? N'ayant aucune envie de ressusciter les querelles du passé ni le cœur de briser le lien tout neuf entre enfants et grands-parents, il se tient coi. Son sang-froid est mis à rude épreuve lorsque son père en remet sur un ton qui n'admet pas de réplique :

– On n'est pas des racistes, mais on va pas abandonner notre culture ! Nous, on a des racines, des arbres de Nôwel, des fêtes religieuses. *God*, y a pas de concession à faire ! Moé, les accommodements raisonnables, c'est d'la marde. Y sont chez nous après toutte, pis y profitent de notre cash. S'ils sont pas

confortables, y a d'autres pays. C'est sûr qu'icitte, c'est le plus meilleur pays au monde. Batinse, mais y s'posent-tu la question des fois pourquoi la vie est mieux icitte qu'ailleurs ?

Des têtes se sont tournées vers leur table.

– P'pa, qu'essé qui t'pogne ? sursaute Kevin. Farme ta yeule...

France s'insurge à son tour.

– Voyons Gérard, les clients !

Monsieur Ouellet part d'un gros rire gras et s'excuse :

– C'est jusse des farces ! À votre santé tout le monde. Chin, chin !
fait-il en levant son verre à la ronde.

Un couple de voyageurs vient à ce moment se plaindre de la qualité du repas : soupe trop salée, rôti de bœuf noyé dans la sauce gélatineuse, macédoine de légumes infecte, meringues desséchées. Amateurs de gastronomie, ils se sentent totalement floués.

Trop content de soulager la jalousie qui le tourmente, Kevin saute sur l'occasion. Désignant son frère, il leur dit :

– Vous tombez bien ! Le «cheuf» ici présent va noter vos commentaires.

Craignant l'empoignade, madame Morin passe à l'action. Comme par inadvertance, elle renverse un pichet d'eau sur Dominic qu'elle entraîne aussitôt vers les cuisines. Contrariés par cette scène burlesque et imprévisible, l'homme et la femme s'éloignent en lançant des regards furieux vers le capitaine et ses invités. Trop ivre pour y avoir compris quelque chose, monsieur Ouellet se penche vers Jérémie :

– T'as ben les cheveux longs! Faudrait que ta mère pense à t'amener chez l'coiffeur! blague-t-il tout en constatant que son petit-fils a soudain blêmi. *God*, t'es ben pâlotte, ti-gars! Envoueille donc, finis ta tarte.

Léa regarde les nouveaux visages de sa famille avec des yeux écarquillés. Penchant sa tête vers Patrick, elle chuchote :

– Patou, quand est-ce qu'on rentre ?

Sur ce, une bande d'enfants menée par Medhi et Jessica survient pour emmener Jérémie et sa sœur s'amuser avec eux.

– V'nez-vous en, on va chiller! les invitent-ils.

La troupe bruyante circule entre les tables sous les protestations des clients. Le capitaine se lève de sa chaise, les

chasse vers la sortie et s'éclipse sans se donner la peine de saluer monsieur Ouellet et sa famille.

Kevin décide lui aussi de prendre congé :

- Bon ben, ça m'a fait plaisir, bonne soirée. On s'revoit demain, hein ?

Prenant son père sous les bras, il parvient à le conduire hors de la salle à manger. Après avoir avalé une dernière gorgée de café, Katherine quitte les lieux entourée de Patrick et de Thérèse qui a gagné sa sympathie, rendant la présence de son père moins pénible. Ils se quittent donc à peu près en bons termes. Thérèse lui indique le numéro de leur cabine afin qu'elle puisse les joindre au besoin. Katherine retourne à l'infirmerie, agacée de n'avoir pu encore aborder la question de sécurité avec ses beaux-parents.

*

Tous ensemble, dans le même bateau, les passagers s'étonnent du hasard qui les a réunis. Ils se disent que dans la vie, les circonstances s'ajustent souvent comme si une volonté les avait orchestrées. Le fleuve, lui, vous dirait qu'il a coulé bien avant que l'être humain n'apparaisse sur ses rives et que seule l'eau possède la clé des destinées.

Pour l'heure, le fleuve est inquiet. Il a perdu la communication
avec l'enfant.

Le sort en est jeté

Ne se laissant pas affecter par l'attitude maussade du fleuve, l'équipe d'animateurs a préparé une veillée inoubliable sur le thème «La croisière a du talent» mais en version karaoké. Ils ont circulé sur tous les étages pour demander aux passagers de se rendre au salon principal et d'apporter avec eux leurs instruments de musique s'il en est.

Un jeune homme à la voix écorchée est le premier à investir l'estrade de fortune montée pour la soirée et d'autres interprètes en herbe lui succèdent, puisant l'un après l'autre dans le répertoire américain. Contrariés, Hugo et Abeille interviennent pour les inciter à choisir des airs québécois, mais on découvre que l'équipement ne comporte pas d'enregistrement en français. Sommés de laisser toute liberté aux passagers qui veulent s'amuser, ils se replient en coulisse. L'incident est vite effacé par Jessica qui est montée à l'avant avec sa guitare, encouragée par sa mère. Dès les premières notes poussées par sa voix puissante et juste, un murmure admiratif court parmi les spectateurs. Yeux écarquillés par le trac, elle entame une chanson de Céline Dion qu'elle

exécute jusqu'au bout tandis que les derniers mots se perdent sous l'ovation.

Monsieur Ouellet, qui a un peu recouvré ses esprits, est entré dans la salle avec sa femme et son fils Kevin au moment de sa prestation. Ému aux larmes, il va trouver la mère de Jessica.

– Elle a du talent pis est *cute*, la p'tite ! A suis-tu des cours ? Le show-business, c'est pas ma tasse de thé, mais j'ai des contacts.

La mère de Jessica se lève furieuse et ne se gêne pas pour lui dire qu'il l'insulte. Comment peut-il avoir l'outrecuidance de la soumettre à des travaux forcés d'une part et lui faire cette offre d'autre part ?

– Mais de quoi elle parle ? demande monsieur Ouellet en rajustant son veston.

Quelqu'un crie :

– Ouais, on veut être dédommagé !

Embarrassé, il se sauve de la pièce en faisant signe à Kevin et à France Morin de le suivre. Des accents de dispute traversent la porte qui s'est refermée sur eux. Profitant du désordre, Hugo et

Abeille sont revenus sur scène et entament une chanson à répondre.

*Dans les haubans,
J'ai fait faire un beau navire, un navire, un bâtiment.
L 'équipag' qui le gouverne sont des filles de quinze ans.
[...]
Sautons, légères bergères, dansons là légèrement !
[...]*

Remportant un certain succès, ils enchaînent avec des chants de marins jusqu'à l'heure de coucher les plus jeunes. Ils proposent alors une courte légende :

- Y faut pas mépriser les mouettes que vous voyez tournoyer autour des bateaux parce que c'est les âmes des matelots qui se sont réincarnés, commence Hugo en imitant un oiseau qui vole avec de grands mouvements de bras.
- En particulier dans le corps des goélands à bec cerclé et des goélands argentés, précise Abeille.
- Bien que leur cri n'ait rien d'humain...
- Keeah-keeah-keeah-kau-kau, crie Abeille d'une voix stridente.
- ... on peut constater que leur comportement s'apparente au nôtre, continue Hugo sous les rires qu'a provoqués Abeille par son imitation. Grands amateurs de malbouffe, dotés d'une

faculté peu commune d'adaptation, y se reproduisent avec la même facilité, avec un ou deux rejetons par couple : c'est la preuve indubitable d'une réincarnation réussie !

- Si autrefois on cherchait à s'en débarrasser à coups de fusil, on a aujourd'hui cessé cette pratique car l'opération attire le malheur, conclut Abeille sur un ton mystérieux.

Lorsque les passagers réintègrent leurs chambres, la vue d'un dépliant glissé sous la porte en fait grimacer plus d'un. Le texte naïf parle de fin du monde et de rédemption. Si certains croisiéristes rigolent en en prenant connaissance, d'autres s'inquiètent de croiser à bord des fanatiques. Les chocolats qui ont été déposés sur les oreillers ne tempèrent en rien les désagréments subis depuis le départ : le papier d'emballage au logo de la compagnie de monsieur Ouellet est de piètre qualité et un film blanchâtre enveloppe la friandise une fois exposée à l'air.

Madame Morin qui vient de fuir la querelle qui a éclaté entre elle, son mari et son fils à propos du recrutement sauvage de personnel auquel Kevin s'est prêté et qui s'attend à affronter le lendemain à son bureau tout un contingent de voyageurs insatisfaits descend à l'infirmerie chercher un peu de réconfort.

Mais Katherine ne lui laisse pas le temps de se lamenter, préoccupée par la situation des marins de la salle des machines.

– J’doute que votre travailleur blessé vous aie dit la vérité.

Souvent, les employés inventent n’importe quoi pour cacher leurs mauvais coups, tente de réfuter sa belle-mère.

– Y m’semblait honnête, la contredit Katherine. Il reste qu’il n’avait pas de bottes à cap d’acier, pis ça c’est inacceptable !

– Moi, j’dis jusse qu’y faut faire attention de pas s’en faire conter ! se défend madame Morin. Bon, j’promets de vérifier ça. Contente ?

Sans transition, la belle-mère de Katherine lui confie qu’elle songe à quitter monsieur Ouellet, et ce, depuis des années. Tandis que madame Morin s’étend en long et en large sur le fait que leur relation d’associés a toujours constitué un terrain fertile aux frictions, Katherine ne peut s’empêcher de se demander où cette femme trouve le temps de s’habiller et de coiffer ses cheveux avec autant de soin. Le monologue se poursuit :

– J’vous mentirai pas, j’aurais pu être mannequin ou faire du cinéma. J’fais tellement plus jeune que mon âge !

À l'en croire, tous les hommes se jettent à ses pieds. Elle n'a qu'à tendre la main pour décrocher un millionnaire qui la traitera comme elle le mérite. Elle finit par annoncer qu'elle va prendre un bain avant de se coucher. Katherine, qui rêve d'une douche bien chaude, lui en veut de lui rappeler si cruellement l'inconfort de sa propre installation et se promet de lui accorder moins de temps à l'avenir.

Dominic est allé conduire ses enfants à leur chambre. À la vue du dépliant religieux distribué, ils racontent à leur père qu'ils savent d'où la brochure provient. Sidéré, il apprend la tentative d'exorcisme dont Jérémie a été victime et, plus alarmant, que les deux illuminés sont présents sur le bateau. Hors de lui, il exige qu'ils lui indiquent où est leur cabine et s'y dirige, résolu à leur faire passer le goût de recommencer avec qui que ce soit.

Mais à l'évidence, des passagers ont démasqué les deux sinistres individus car un groupe de personnes en colère discute déjà avec les deux hommes. Furax contre son beau-père, Dominic retourne auprès des enfants, déterminé plus que jamais à ne plus lui confier ses ados. Léa et Jérémie défendent Patrick de leur

mieux: ils étaient sous la garde de Denys pendant son hospitalisation lorsque l'incident a eu lieu.

- P'pa, c'est quoi un exorcisme ? le questionne Léa.
- Léa, s'il vous plaît, rectifie ta phrase. Qu'est-ce que...
- Chu fatiguée !
- Léa...
- Papa, qu'est-ce qu'un exorcisme ?
- Il s'agit d'une ancienne pratique qui consistait à chasser le mal dont une personne était possédée.
- C'est quoi le malin ?
- Léa...
- Qu'est-ce que le malin ?
- C'est un mot qui signifie le démon, ou encore Satan.
- Y disaient que Jérémie perd connaissance parc' qu'un démon l'habite.
- Ce sont de vieilles superstitions, soupire Dominic exaspéré. Lorsque l'être humain ignore l'origine d'un phénomène, d'une maladie physique ou mentale, il a souvent recours à son imagination pour créer des causes et des traitements qui le rassurent.

- Maman m’a parlé de l’imagination. Elle m’a dit que c’était une richesse, intervient Jérémie en s’appliquant à bien articuler chaque syllabe comme le veut son père.
- Ça dépend du contexte. Les artistes en font leur gagne-pain. Ils réalisent des œuvres merveilleuses. Dans le cas des deux hommes dont vous m’avez parlé, ces gens-là peuvent faire beaucoup de tort aux personnes vulnérables et crédules. Certaines personnes font le choix de se fier à des individus qui prétendent posséder des connaissances occultes.
- Occultes ?
- Mystérieuses, secrètes, inconnues, si tu veux.
- Y a des choses qu’on comprend pas encore, mais qui peuvent quand même exister, dit Léa. Papa, tu crois-tu en la réincarnation ?

Ayant renoncé à reprendre ses enfants compte tenu de l’heure tardive, il lui répond :

- Je préfère concentrer mes efforts dans une seule vie pour la rendre meilleure, ainsi que celle des autres. Et c’est déjà assez difficile comme ça ! Allez, suffit, au dodo maintenant.

Revenu aux dortoirs, Dominic remet le paquet de savons et de shampoings à son aide-cuistot qui le remercie plusieurs fois d'un chaleureux sourire. L'homme s'ingénie ensuite à lui faire comprendre qu'il désire récupérer son passeport et celui des autres cuisiniers. Stupéfait d'apprendre que son frère les leur a confisqués, il leur jure d'y voir au plus tôt.

Le lendemain, le mauvais temps plombe davantage l'humeur des passagers. Depuis la veille, le bateau s'est approché de la côte, louvoyant entre une série d'îles sauvages envahies d'oiseaux. À travers les rideaux de pluie qui alternent avec une purée de pois oppressante et de brèves éclaircies, difficile de distinguer les plages de sable blond qu'on leur a vantées !

Effectuant des sauts de puce à chaque petit port isolé, le bateau vogue de quai en quai, de village en village aux noms tirés de trois langues différentes, le français, l'anglais et l'innu. On dirait que le vent a amené dans ce coin de pays des mots et des accents de tous les coins de la province. Ces humbles agglomérations construites sur le roc, enclavées dans la taïga et la toundra, sont traversées de trottoirs de bois. Autour des grues qui délestent les navires de leurs cargaisons, des pêcheurs rentrés à

quai s'affairent à charger des camions de poissons. Des habitants aux traits burinés par le vent rassemblent les croisiéristes qui ont eu le courage de mettre le pied à terre et les emmènent visiter des centres d'interprétation, des maisonnettes anciennes, des usines de transformation du poisson, des cimetières historiques, des vestiges de fonderie et des aires d'observation d'oiseaux migrateurs.

Jérémie et Léa ont préféré rester à bord et se distraire avec leurs amis. Ils auraient été surpris d'entendre les gens enchevêtrer leur parlure d'un vocabulaire qui a navigué d'ouest en est et vice-versa. Leur père n'aurait pas manqué de souligner une fois encore combien il est de leur devoir à tous de défendre leur langue.

Mais Dominic vaque à d'autres occupations. Il plaide auprès de son père et de Kevin qu'il est inutile de superviser qui que ce soit aux cuisines. Il leur propose de donner une promotion à l'aide-cuistot et d'augmenter son salaire puisqu'il maîtrise les opérations. Puis, coup de tonnerre, il somme Kevin de rendre aux employés leurs passeports.

– Batinse Kevin, c'est illégal! s'écrie monsieur Ouellet, estomaqué. J'peux pas croire! C'est leurs informations

personnelles. Si on s’fait prendre, c’est fini pour nous autres, la business. T’es mieux d’régler ça avec ton frère au plus sacrant.

Condescendant, Kevin allègue qu’il est de pratique courante de retenir ces documents pour les garder en sécurité. Et parce que la plupart des travailleurs saisonniers sont des étrangers, il y voit une raison de plus de les conserver au cas où il leur viendrait à l’idée de les quitter sans avis préalable lors d’une escale. Avec rudesse, il clôt la discussion :

- Dominic, mêle-toi don’ d’tes affaires. En plus, c’est moé qui t’a admis su’l bateau. Crissssse, chie-moé pas dans les mains.

Le Sublime a tangué fort et s’est cogné aux vagues tout l’après-midi. Il fait gros vent et des flocons de neige se mélangent à la bruine. La température ne dépasse pas les dix degrés Celsius. Les passagers qui n’ont pas tous prévus des vêtements adéquats pour un temps aussi glacial se réfugient dans les salons.

Leur seule consolation est le véritable festin qui leur est servi au souper. Grâce aux arrêts dans les petits ports, le menu comprend du crabe des neiges, du homard, des pétoncles géants et autres fruits de mer. À la table du capitaine, un froid polaire règne cependant. L’excellent repas ne suffit pas à calmer le

mécontentement général. L'insatisfaction des croisiéristes, motivée par toutes sortes de frustrations, alourdit l'atmosphère. Patrick et Thérèse qui ont repris contact avec Denys et sa femme Georgette dégustent leur repas tranquilles dans un coin, heureux de se soustraire à la grogne ambiante.

Le spectacle du soir, qui s'inspire des émissions télévisées mettant en vedette des danseurs, réussit à détendre les plus anxieux. La liste des styles est assez vaste pour que chacun y trouve son compte. Medhi et des copains se lancent dans un hip hop déchaîné. Après leur prestation, Jessica exécute quelques pas d'une danse traditionnelle haïtienne, mais elle s'esquive aussitôt qu'on lui réclame de chanter.

Françoise Destounis, qui est discrètement venue faire un tour pour se changer les idées, croise Patrick et se découvre une passion commune pour le tango. Sous le regard irrité de Thérèse, elle accepte d'exécuter avec lui quelques pas. À son tour, Fatima se risque à faire la démonstration d'une danse folklorique de son pays en faisant virevolter autour d'elle des voiles de couleur, ce qui lui vaut un mélange d'applaudissements et de huées.

Pour faire diversion, Nick et Stephen ont sélectionné un air de rock and roll. Ils ont pu se faire remplacer au bar pour une heure ou deux, et ils entraînent Ophélie et Léa dans une chorégraphie à quatre temps, avec des arcs de cercle, des écarts et des rapprochements qui font battre leur cœur. Puis une musique de discothèque ayant envahi les haut-parleurs, jeunes et moins jeunes ont joint le centre de la pièce. Sur le côté de la salle, Jérémie a demandé à Patrick comment on danse un slow.

– Tu mets tes bras autour de sa taille et tu poses ta joue contre la sienne. Tu vas voir, c'est très doux.

Sur *Fallin'* d'Alicia Keys, Jérémie a pris la main de Jessica qui s'est serrée contre lui sans hésiter. Pour une fois dans sa vie, l'adolescent se sent à la bonne place, la musique berçant son trouble grandissant. Électrisé, il se dit que ça doit ressembler à ça, la fusion nucléaire : l'union de deux corps qui provoque une explosion de chaleur. S'il ne subit pas les sarcasmes de sa sœur, c'est qu'elle danse le nez enfoui dans la poitrine de Nick. Interrogée sur son âge, Léa ment en prétendant qu'elle a déjà quinze ans. Son compagnon de presque six ans son aîné se penche alors pour l'embrasser. Stephen et Ophélie cassent

l'ambiance en surgissant pour demander en riant un échange de partenaires. Désorientée, l'adolescente rougit et s'évente des mains. Pour sauver la face, elle enlace Ophélie et improvise une valse langoureuse sur les toutes dernières notes. Quand les haut-parleurs crachent de nouveau un son rythmé et électronique, les couples défaits recommencent à gesticuler sur la piste.

Leurs compagnons ayant dû reprendre leur service au bar, les deux adolescentes soulagent leur trop plein d'énergie en réalisant des figures quasi acrobatiques. Jérémie, lui, s'est séparé à regret de Jessica qui a été rappelée auprès de sa mère. Après le couvre-feu de vingt-trois heures, frère et sœur sont contraints de regagner leur cabine, escortés par Dominic. Tandis que Léa s'est enfoncée sans délai dans le sommeil, Jérémie s'agite sur son lit. Harcelé par les deux excroissances qui remuent fort sur sa tête, il capitule et réactive la réception de ses curieuses antennes.

Jusqu'à tard dans la nuit, les rescapés du camping regroupés au bar discutent d'un projet de recours devant un tribunal. On recense les personnes qui peuvent être mises à contribution dans le réseau de collègues et d'amis. Patrick offre de mobiliser les médias puisqu'il y a plusieurs contacts et Françoise Destounis de

l'épauler dans la rédaction des documents requis. La mère de Jessica sollicitera son beau-frère député qui acceptera certainement d'intervenir en leur faveur. Chacun retourne à sa chambre pas moins en colère mais prêts à l'action.

Une rencontre d'un tout autre ordre s'est déroulée dans la timonerie. Monsieur Ouellet, madame Morin, leur fils Kevin et le capitaine se sont engueulés pendant plus de deux heures. Le pilote les a menacés de quitter le navire dès le lendemain, se disant sous-rémunéré, et surtout inquiet de ne jamais recevoir le plein montant de son salaire. Alors qu'il exige d'être rétribué sur le champ en argent comptant, Kevin lui répond qu'il n'est pas en position d'imposer ses conditions, vu son dossier pas très net. Il lui rappelle qu'il lui a octroyé une sacrée chance de se refaire un nom en lui confiant la responsabilité du bateau, laissant entendre des antécédents non exempts d'actes répréhensibles. Pour bien marquer que Kevin a outrepassé la limite, le capitaine retire sa veste et sa casquette, et procède vers la sortie. Épouvanté par son geste, et malgré l'opposition de son fils, monsieur Ouellet oblige sa femme à ouvrir le coffre-fort pour y prendre la somme due.

Le quatuor se sépare animé de forts ressentiments les uns contre les autres et quelques heures plus tard, alors que tout dort sur *Le Sublime*, le capitaine muni d'un passe-partout s'introduit dans le bureau de monsieur Ouellet et de Kevin. Dans un tiroir au bas d'un classeur, il récupère les passeports des travailleurs de la salle des machines et des employés des cuisines, puis les dépose dans un sac de sport rempli de billets de banque. Sur le pont, il se rend à la rencontre d'un groupe fébrile rassemblé près des canots de sauvetage qui a commencé les manœuvres de mise à la mer. En une demi-heure, ils ont tous quitté le bateau ; le capitaine part seul dans une chaloupe qu'il s'est réservée.

Alors que les canots s'éloignent, un ado en pyjama, pied nu et grelottant, les regarde se dissoudre dans le brouillard tandis qu'un étrange phénomène se produit : une lueur émerge de derrière les stratocumulus. Elle éclaire un écran d'aiguilles de glace sur lequel des ombres chinoises gigantesques se meuvent lentement. Fasciné, Jérémie voit trois navires provenant de sens opposés voguer les uns vers les autres. Selon leur trajectoire, une collision est inévitable. Alarmé par cette vision terrible, il se rue

dans les escaliers pour en avertir ses parents. À deux pas de l'infirmierie, il entend sa mère pleurer :

- J'aurais dû te l'dire, mais j'avais tellement honte.
- J'aurais compris...fait la voix de son père.
- Ben non, t'es toujours à me critiquer sur toute, lui reproche Katherine. T'aurais dit que c'était de ma faute et j'aurais pas pu passer à travers. Pis le pédiatre m'avait dit que tout était ok. Mais là, vraiment, y faut faire quelque chose : il perd connaissance à tout bout de champ. La mère de Jessica et moi, on en a parlé. Elle pense que son mari pourrait le voir. Il finit un post-doc en neurologie.

Tenant de juguler sa colère, Dominic s'exclame :

- Tant qu'à y être, en as-tu d'autres, des secrets comme celui-là ?
Comment as-tu pu garder ça pour toi ?

Jérémie entre car le temps presse.

- *Dad, mom*, le capitaine et des gens ont débarqué du navire. Des bateaux vont nous heurter ! J'les ai vus ! Y sont énormes !

Adoucissant aussitôt sa voix, Dominic se retourne :

- On ne comprend rien à ce que tu dis, mon homme. Tu as rêvé, il faut que tu te calmes.

- Non ! j'arrive du pont. J viens de voir des chaloupes partir ! Vite, venez !

Comme Jérémie n'en démord pas, Dominic finit par céder.

- Va chercher un chandail et mets tes souliers, lui intime son père. Nous ne pouvons pas y aller comme ça, il fait trop froid.
- On a pas l temps ! le presse Jérémie d'une voix aiguë, transformée par l'imminence de la catastrophe.
- Tu n'as pas le choix. Va t'habiller pendant que nous mettons un manteau, tranche Dominic qui conserve son sang-froid.

Réveillée par le retour de son frère dans la cabine, Léa se prépare aussitôt à les suivre. Dominic descend au dortoir prendre son pardessus et reste interdit devant la pièce vide. Il remonte l'escalier quatre à quatre et se précipite au poste de commandement encore éclairé mais désert. Katherine, Léa et Jérémie le retrouvent devant la suite des grands-parents Ouellet où Kevin passe un mauvais quart d'heure. Blâmé pour ses stratagèmes honteux et l'embauche d'un capitaine crapuleux, il leur met sous le nez leurs propres lacunes.

Informé de la disparition des employés, Kevin part aussitôt vérifier la salle des machines. Il a la mauvaise surprise de

constater qu'aucun technicien ne s'y active. Katherine propose qu'on prévienne Denys, l'ami de Patrick, et madame Morin court à son bureau afin d'identifier sa cabine. S'ensuit un quiproquo qui leur fait perdre du temps à cause de l'échange opéré entre les deux amis. Enfin instruit des défections, le pilote se précipite à la timonerie afin de lancer un signal de détresse à la garde côtière.

Derrière les nuages, des aurores boréales gigantesques dansent au sud et au nord, causées par des particules ionisées au terme d'un voyage de près de cent cinquante millions de kilomètres. Le vent solaire a fini par atteindre le champ magnétique terrestre, perturbant les satellites de communication et occasionnant une panne généralisée : les systèmes électriques hoquettent, puis s'interrompent. À bord du bateau, le tapage des machines cesse abruptement, lequel, privé de moteur, se met à dériver.

Sous les yeux ahuris de Denys, les aiguilles du compas magnétique oscillent tandis que des taches lumineuses diffuses se coulent entre les nuages neigeux. Dans un mouvement de droite à gauche d'aspect jaune-blanchâtre, les lueurs fantasmagoriques s'y glissent à plusieurs reprises, disparaissent subitement et

réapparaissent ailleurs avec des éclats verdâtres, violets et rouges. Surtout rouges...

Chassant de son esprit les vieilles légendes voulant que le rouge s'associe à l'idée du sang et que cette couleur fatale soit un mauvais présage, Denys se ressaisit. Il a compris qu'il s'agit d'aurores boréales et qu'elles sont provoquées par une tempête solaire d'une intensité sans précédent. Conscients que les employés encore à bord ne maîtrisent sûrement pas le plan d'urgence, il répartit les responsabilités au meilleur de leurs compétences et désigne le salon principal comme point de rassemblement.

Surexcité, Jérémie n'arrête pas de dire à ses parents ce qu'il a vu. Cependant, rien ne permet de confirmer sa vision sinon ses antennes qui captent les voix des marins en provenance des trois bateaux dissimulés par un voile de neige. Impuissant, il voit les passagers affluer sur le pont supérieur, réveillés par le silence anormal des machines et le ballotement inhabituel du navire. Denys demande à monsieur Ouellet et à madame Morin de les rassurer du mieux qu'ils peuvent et de se faire aider des matelots pour les contenir tous à l'intérieur.

Kevin part démarrer la génératrice d'urgence et déclencher le système d'alarme sonore. Utilisant l'interphone, il convoque tous les passagers dans la salle de spectacle. Son message est inquiétant :

- Apportez des vêtements chauds, tout ce que vous pouvez dénicher, ainsi que les gilets de sauvetage qui sont accrochés dans le placard de vos cabines.

Aux passagers en colère et agités, Denys explique que les vêtements et les vestes de flottaison ne constituent qu'une simple précaution. Ayant obtenu le silence, il leur dit que des circonstances exceptionnelles ont causé une panne du système électrique et que la situation sera redressée sous peu. Au micro, il annonce que le capitaine a eu un malaise et qu'il prend en main la responsabilité du navire. Alors qu'il décline son curriculum vitae, le bateau heurte un haut-fond et plusieurs personnes perdent l'équilibre.

Au bruit sinistre du raclement de la coque contre le fond rocheux, des cris de panique fusent de toute part.

*

Là où le col de l'estuaire s'élargit vers l'océan, là où l'âme mâle se jette dans la mère mer réceptacle, l'humain est confronté au plus grand danger qui puisse le guetter : sa petitesse, tapie au creux des mécanismes de survie.

Dans le ciel et sur l'eau, les éléments se détraquent. Le vent solaire bouleverse tout effort de liaison entre les hommes. Des vents de trente-cinq à quarante nœuds se sont levés. Aucun message de détresse ne peut être émis.

Trois bâtiments, un navire en mission de prospection d'hydrocarbures, un cargo de marchandises et un pétrolier s'approchent dangereusement, privés de moyens d'établir leur position et de communiquer avec qui que ce soit. La mort a flairé la bonne affaire. Elle renifle les flancs des navires et leurs entrailles. Elle a repéré l'occasion de grossir sa récolte.

Le fleuve Saint-Laurent entend les cris de terreur. Il se prépare à livrer bataille. Dans un suprême effort, le géant mâle les vents, écarte l'opaque blizzard qui fouette l'air, détourne les nuages. Il ouvre des fenêtres dans la nuit balayée par les voiles colorés de l'orage solaire. Deux canots de sauvetage chevauchent

des vagues de près de deux mètres. Une gigantesque lame en renverse un cul par-dessus tête, épargne l'autre.

Les ondes ont cessé de transporter le bavardage incessant des humains et le fleuve profite de cette trêve pour élever sa pensée au-dessus des flots. Les mots du fleuve atteignent l'enfant-elfe pour lui enseigner le qui, le quoi, le quand, le pourquoi et le comment. Ils lui demandent d'intervenir en son nom avec les mots des humains. Il lui ouvre son cœur, l'inspire de l'intérieur, lui souffle sa vitalité, sa force, son énergie, sa combativité. Il ne peut plus être seul, plus maintenant.

Dernières heures

La secousse ressentie n'ayant causé aucune blessure, Katherine et la mère de Jessica s'emploient surtout à contenir la nervosité des voyageurs pendant qu'on vérifie ce qui est survenu. Monsieur Ouellet, lui, s'est emparé du micro et met un point d'honneur à vanter la solidité du *Sublime*, la sécurité des installations et la compétence du capitaine intérimaire. Prenant le relai, madame Morin démontre la façon d'enfiler et d'attacher le gilet de sauvetage pendant que les membres d'équipage circulent parmi les croisiéristes afin de s'assurer qu'ils endossent correctement leur veste. France Morin mobilise ensuite les animateurs pour qu'ils jouent de la musique pendant qu'on procède à dénombrer les passagers avec l'aide des parents et des amis. Des matelots partent à la recherche des absents. On sollicite Dominic pour organiser la distribution d'une collation légère, histoire d'aider les gens à patienter.

Il ne faut pas longtemps à Denys pour constater que le navire a échoué. Et il prend l'eau! Il ordonne la vérification des embarcations de sauvetage afin de confirmer qu'elles sont convenablement équipées, enjoint à tous les employés disponibles

de parcourir les coursives, les escaliers et les cabines afin de lui garantir qu'il ne s'y trouve plus personne. Il rencontre de nouveau monsieur Ouellet et sa famille et leur annonce non seulement le désastre mais aussi, qu'étant donné l'état des communications, il est inutile d'espérer que la garde côtière vienne les secourir. Le pilote serre les dents : il doute de l'efficacité des fusées de détresse qu'on a commencé à tirer dans les airs, il faut évacuer le navire.

– Batinse, mon *Sublime* ! geint monsieur Ouellet ébranlé.

Denys estime possible d'effectuer la manœuvre de mise à l'eau en trente minutes. Des membres d'équipage sont désignés pour chaque radeau ainsi que des personnes capables de faire fonctionner un moteur. Toutefois, il faut attendre encore des conditions maritimes plus favorables. L'humeur changeante du fleuve laisse espérer qu'une accalmie pourrait se produire d'un moment à l'autre. Les bruits inquiétants provenant des parois du navire leur glacent le sang. Faussant compagnie à ses parents, Jérémie a rejoint Denys pour lui dire ce qu'il a vu. Sans minimiser l'importance de son message, le pilote se penche vers lui en vissant son regard dans ses yeux :

- ‘coute-ben p’tit gars, y faut vider l’bateau *anyway*. Pis j’ai besoin de toé, de ta sœur pis de tes parents pour que ça s’passe le mieux possib’. Y faut que tu gardes ton sang-froid. Toutte va bien se passer.

Les passagers sont répartis en groupes en prévision de l’embarquement dans les canots de sauvetage, mais un conflit éclate quand des voyageurs s’en prennent à la présence de Fatima et de son fils dans leur groupe. Quelqu’un vitupère que son hidjab leur portera la poisse. D’autres refusent d’être placés avec des garçons coiffés de chignons accompagnés d’un adulte enturbanné. Tous les malaises liés aux différences, muselés jusque-là par la bienséance, se trouvent exacerbés par l’affolement. Des objections véhémentes s’élèvent contre la présence d’employés ne parlant qu’un anglais douteux : une bousculade s’ensuit et des hommes aux poings levés sont vite maîtrisés par des officiers. Deux voyageurs s’emparent du mégaphone et se mettent à hurler :

- Repentez-vous, la fin du monde est proche ! Convertissez-vous !

Des marins se saisissent d’eux aussitôt et Denys récupère son porte-voix. Ne mâchant pas ses mots, il rappelle que tout

désordre met leurs vies en danger et menace de poursuite criminelle ceux qui entraveront les opérations.

Par les grandes fenêtres, on peut voir que la neige a soudainement cessé. Des langues de lumière teintées de vert, de violet et de rouge se glissent entre les nuages. Quelqu'un crie, effrayé :

- R'gardez ça, ça doit être un signe !
- On dirait les voiles de maman, murmure Medhi.

Dans la confusion générale, Jérémie attire l'attention de Denys vers d'autres lueurs qui, celles-là, trouent le mur de brume formé dans l'estuaire à quelques milles marins de là.

- Des feux de navigation ! murmure Denys.
- J'ai pas arrêté de l'dire. Ils foncent sur nous !

Les antennes du garçon se mettent alors à émettre une vibration inhabituelle. Comme appelés auprès de lui, Jessica, sa sœur et Ophélie, Medhi et tous les enfants présents se détachent de leur famille et viennent se placer à ses côtés, devant le pilote.

- C'est de nous que tu dois leur parler, l'exhorte Jérémie.

Fort de leur présence auprès de lui, Denys reprend le porte-voix :

– Taboire ! R’gardez vos enfants ben comme faut parce qu’y se pourrait que ça soye vos dernières heures. Nous sommes toutes dans la même galère. À continuer de même, vous irez nulle part, sinon dans le fond du fleuve.

Le silence se fait. La vue des enfants a un effet pacificateur et les passagers se rendent en bon ordre sur le pont. La mer s’est apaisée comme par miracle et les canots de sauvetage sont descendus. Une sorte de chemin, comme une longue tache d’huile, s’est curieusement formé sur les flots, pointant en direction de la côte.

Une fois de plus, le destin doit séparer en deux la famille de Jérémie et de Léa. Monsieur Ouellet, madame Morin et leur fils Kevin doivent partir les derniers avec les matelots encore à bord. Jérémie et Léa sont bouleversés de les voir, le visage blafard, attendre sur le pont l’ultime instant, et plus encore de constater que Denys a décidé de demeurer sur le bateau jusqu’à ce que les communications se rétablissent, ce qui permettra peut-être d’éviter la perte du navire. La gorge serrée, le pilote étreint une dernière fois son ami Patrick :

- Content de t'avoir revu, toé ! Si j'm'en sors, j'ai l'intention d'aller voir mon fils avec Georgette, plus haut dans le nord. J'veux reprendre contact avec lui. J'va's m'expliquer avec lui pis avec sa mère.

Avec sa femme qui a refusé de quitter son homme, il s'enferme dans la timonerie, attendant que des signaux réapparaissent sur les tableaux de bord. Tandis qu'elle prépare du café comme s'il s'agissait d'une soirée comme les autres, quelques lumières clignotent, puis la radio se met à crachouiller des sons venus de la côte. Les yeux rivés sur les navires qui se dirigent droit sur eux, Denys émet enfin sa position et ses appels de détresse.

Dans le radeau de sauvetage qui transporte la famille de Jérémie et de Léa, un nouvel incident se produit. Ayant aperçu au fond de l'embarcation le petit homme chauve qui les a suivis tout au long du voyage, Patrick se lève en l'invectivant :

- Pyromane ! Il a mis le feu à ma caravane !

Mais pris d'engourdissements et d'une douleur à la poitrine, il s'effondre contre Thérèse qui s'écrie :

- Djeu tout puissant, il a une actaque de cœur !

Brisé par les événements, Jérémie bascule dans ce monde parallèle qu'il visite si souvent. Sa tête s'appesantit sur l'épaule de son père et roule vers le bas. Sa bouche heurte durement quelque chose. Dominic le redresse et le retient, pressé contre lui. Pendant que toute l'attention est mobilisée autour de son beau-père, il s'effraie de l'état soudainement comateux de Jérémie. Égarée par le choc de voir son père et son fils tous deux inconscients, Katherine pousse un long cri dans la nuit noire :

– Non !

Les uns sont tournés vers le vieil homme frappé d'apoplexie, les autres jettent des regards menaçants vers l'homme que Patrick a désigné. Paniquée, Léa s'égosille :

– Au secours !

Est-ce la fin ?

Dans son délire, Jérémie voit trois naufragés étendus sur un lit de plantes sauvages et de lichens. Comme sorti de son corps, il s'observe reposant entre Léa et son grand-père, les chairs parcourues de frissons sous une couverture étalée de travers. Ses cheveux collés par du sang coagulé forment des arabesques sur son front blême et ses lèvres sont enflées. Les paupières secouées de brefs spasmes laissent entrevoir l'iris marron foncé de ses yeux. Le fort clapotis de l'eau du fleuve sur les roches, le craquement des branches des épinettes noires dans le vent soutenu du nord-est, les cris aigus de quelques mouettes attardées masquent presque complètement la respiration sifflante de son grand-père. Léa pleure d'anxiété et de rage en hoquetant « Papa, maman, où êtes-vous ? »

Il bascule ensuite à l'intérieur d'une salle, sombre et vaste. De lourdes tentures rouges mal tirées tombent sur les fenêtres. Des filets de clarté s'en échappent, où lévitent des milliers de particules de poussière. Plusieurs personnes déambulent et se parlent. Une femme se dirige vers lui, tenant dans ses bras un grand livre ouvert. De longues plumes sont entremêlées à sa

chevelure et elle sourit. Il s'avance vers elle, mais elle s'éloigne tandis que son corps se transforme en celui d'un homme dont le dos puissant est tatoué d'un aigle. Au fond de la pièce, sous une arche imposante, coule un flot continu d'individus. Plusieurs bras l'élèvent dans les airs et le font glisser sur la houle humaine.

Le rêve dans le rêve se dissout. Jérémie repose toujours entre Patrick et Léa. Un homme aux cheveux grisonnants maintenus vers l'arrière par une bande de tissu descend d'une embarcation et s'approche des trois corps étendus. Léa se redresse et lui dit :

– Vite, mon grand-père va mourir.

Il se penche, couche sa tête sur la poitrine de Patrick, puis remonte le bas du pantalon et hoche la tête en voyant les chevilles enflées.

– J'va's chercher de l'aide, bougez pas. J'vous envoïe ma mère qu'yé pas loin d'icitte en attendant les secours, lui promet-il.

Il procède ensuite à un examen visuel de Jérémie. Doucement, il découvre les petites antennes jusque-là bien cachées sous les mèches raidies par le sel et le sang. L'homme

exhale un soupir et prononce le mot *umitemu*². Puis, il enlève son bandeau et va le tremper dans l'eau du fleuve. Il le plie avec soin sur ses lèvres enflées.

Le temps s'écoule, exaspérant de lenteur. Une femme sans âge habillée d'un manteau rouge débarque d'un canot. En chantant tout bas, elle fait du feu avec le bois mort recueilli sur la grève. Elle replace par petits gestes brusques de grandes lunettes rondes posées sur son nez large pendant qu'elle prépare dans un chaudron une infusion d'aster ponceau dont la fleur étoilée signale sa présence tout autour et dans un autre du thé du labrador prélevé dans sa musette. S'assoyant auprès des trois voyageurs, elle prend la tête de Patrick sur ses genoux qui accepte quelques gorgées. Elle retire ensuite la compresse de la bouche de Jérémie et y verse un peu de tisane. Il tousse.

Dans un état de semi-conscience, il sent ses larges mains effleurer ses antennes. Le chant s'accélère scandé par des sons gutturaux, il s'élève dans le vent, renforçant le lien entre lui et la rivière colossale qui coule tout près et dans laquelle il est soudain plongé. Au milieu du courant glacé, au milieu de milliers d'individus qui parlent des langues inconnues, il essaie de garder la tête au-

² En français, il a un don.

dessus du flot. Il s'entend crier «Je ne veux pas mourir!» et tous s'esclaffent comme s'il avait lancé une bonne plaisanterie. Alors, il crie plus fort, mais aucun son ne sort plus du gosier. Il s'agite et tente d'expulser de ses poumons un hurlement. Un gémissement remonte dans le monde visible.

La plainte de Jérémie et la chanson très ancienne partent vers le large en suivant les courants du jusant. Le dieu de l'eau a entendu la mélodie et l'emmène, plein d'amour, vers la mer. Les bras du fleuve l'enveloppe. L'adolescent comprend qu'il est accueilli, protégé, qu'il ne sera jamais englouti, jamais privé de son identité. Il glisse avec les autres dans l'espace infini, il voit, il sent la vie qui ruisselle sur tout son corps et qui pénètre son esprit. La peur se dissout. La menace se dissipe, ne laissant plus aucune trace.

Retour sur la terre ferme

Les premiers sauveteurs à se diriger vers les lieux sont des autochtones habitants la côte, alertés par les fusées de détresse. Les communications ayant été rétablies depuis peu, ils ont pu joindre les naufragés grâce à l'équipement radiotéléphonique dont étaient pourvues les embarcations. Déjà, le son de moteurs puissants enfle à travers le bruit du vent et des vagues tandis que de fortes lumières percent la nuit.

Denys a réussi à contacter la garde côtière qui a dépêché des hélicoptères pour transporter d'éventuels blessés ainsi que deux navires qui foncent vers les bateaux en difficulté. L'un d'eux ébauche une échappée, maintenant en mode silencieux son système d'identification et de radiodiffusion. Repéré malgré tout par les radars, les autorités l'arraisonnent sur le champ.

Au lendemain du naufrage, les journalistes sont déjà sur place. À la une, on ne rapporte qu'un seul disparu : le canot du capitaine a été retrouvé, quille en l'air, une veste de flottaison malmenée par les flots à quelques mètres de là. Son corps ne sera jamais repêché. Dans les médias, on lui attribue la faute de la mutinerie et du sinistre.

Denys et Jérémie sont les héros du jour. Une photo du pilote et de sa femme, de Jérémie et des sauveteurs autochtones est prise au bord du quai de Blanc-Sablon. Les images du bateau de croisière échoué, du fleuve immense et des rives de Terre-Neuve font le tour du monde par le biais des réseaux sociaux.

Dans la presse, on demande des comptes aux autorités gouvernementales sur le trafic et la sécurité maritime ainsi que sur l'utilisation de main-d'œuvre à rabais dénichée par le biais de firmes étrangères. La communauté scientifique questionne la capacité de gérer un déversement de mazout dans l'estuaire. On veut savoir à la solde de quelle compagnie ou de quel ministère le navire arraisonné exécutait ses recherches d'hydrocarbures au risque d'affecter gravement la vie marine. Cependant, le phénomène naturel qui s'est produit dans l'espace interstellaire fait compétition à la nouvelle locale. À long terme, l'extraordinaire événement qui a causé de sérieux problèmes tout autour de la planète fait plus de bruit que le désastre écologique évité.

D'urgence, Patrick a été transporté à Sept-Îles pour y être opéré. Un chirurgien cardiaque aux traits orientaux a rassuré la famille dans un français impeccable: malgré sa condition sérieuse,

le grand-père peut espérer encore de bonnes années à condition de respecter à la lettre ses recommandations.

Pour Patrick, il était minuit moins une. Dorénavant assagi par cette aventure extrême, il veut bâtir de véritables liens, découvrir si en fin de compte l'amour n'est pas une autre sorte d'aventure vraiment passionnante plutôt qu'un usurpateur de liberté. Il a le goût de se rapprocher de sa fille et de ses petits-enfants. Thérèse propose de revenir avec lui sur l'Île de Montréal, ayant en tête d'en profiter pour se rapprocher de sa propre fille.

Examiné par le père de Jessica en résidence à l'hôpital de Sept-Îles, Jérémie apprend qu'il souffre d'une forme bénigne d'épilepsie sans convulsion. Comme ses antécédents familiaux ne révèlent aucune prédisposition, le spécialiste demande à ses parents s'il n'aurait pas subi un accident en bas-âge, une chute ou tout autre événement dont ils auraient gardé le souvenir.

Katherine fixe un moment Dominic, prend une grande respiration et commence le récit d'un incident malheureux qui la hante depuis des années.

En visite chez une amie dans le bas du fleuve, elle s'était endormie, étendue sur le sable, pendant que les enfants jouaient

sur la grève. C'était au lendemain de son arrivée, après un voyage de quelques centaines de kilomètres. Léa avait défié son petit frère, qui avait alors cinq ans, de se rendre le plus loin qu'il pouvait dans l'eau. Mais Jérémie avait perdu pied et Léa avait mal interprété ses gestes désespérés. Ne revoyant plus réapparaître son frère, elle était allée réveiller sa mère qui s'était élancée à l'endroit que sa fille lui indiquait. Heureusement, l'eau était claire. Elle a trouvé son fils dans quelques pieds d'eau, inanimé.

Reprenant la parole, le spécialiste explique que l'épilepsie peut découler d'une immersion d'au moins cinq minutes si certaines conditions sont réunies : poumons remplis d'eau avant la perte de connaissance, arrêt cardiaque de plus de trois minutes et reprise spontanée de la circulation sanguine. Avec une température de l'eau sous les dix degrés Celsius, l'activité cérébrale est ralentie par l'hypothermie. Cet état, qui peut avoir un effet neuro-protecteur, lui aura sauvé la vie.

Katherine ne peut dire combien de temps s'est écoulé avant qu'elle ne sorte Jérémie du fleuve et il lui semble que l'eau n'était pas si froide, mais elle convient que son fils présente tous les symptômes de ce trouble nerveux. Ses pertes de contact de

quelques secondes à la suite d'émotions fortes, le fait qu'il s'affaisse sur lui-même pour se relever et marcher subséquemment sans problème décrivent assez bien les crises dont il est frappé. Compte tenu de son âge, le médecin leur dit qu'il est possible que les crises disparaissent d'elles-mêmes. Selon son pronostic et sous réserve des résultats d'examen de neuroimagerie, il est probable qu'elles cesseront au bout de cinq ans, avec une médication appropriée.

Dans l'avion qui ramène les parents de Dominic à Montréal, Monsieur Ouellet apprend que sa femme a souscrit à des assurances qui couvrent entièrement le sinistre. Il reconnaît qu'il lui en doit toute une car ils vont pouvoir récupérer l'argent placé dans l'affaire et le réinvestir. Il se promet de la couvrir de cadeaux, comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il se sent responsable d'une coche mal taillée. Leurs querelles ne cesseront pas pour autant, surtout qu'une action en justice lui pend au bout du nez et que le stress lié à une poursuite ne manquera pas de l'opposer à leur fils Kevin ! De son côté, ce dernier a la tête ailleurs, ses pensées étant occupées par une employée lui est tombé dans l'œil et qui ne s'est

pas montrée indifférente : ils ont déjà échangés leurs numéros de portable.

Interrogé par la police parce que Patrick a porté plainte, le petit homme chauve si inquiétant qui ne l'a pas lâché d'une semelle depuis leur départ se défend bien d'avoir voulu faire du mal à qui que ce soit. Il jure que seul le hasard a voulu qu'ils se croisent à plusieurs reprises. Il aime les enfants, sans plus, et sa timidité l'a tenu à distance. Mais un des policiers à qui Léa et Jérémie se sont confiés, n'a pas l'intention de gober sa version.

Pressé de questions, le petit homme avoue qu'il est ennuyé que Léa ne sache pas un mot d'anglais. Comme il suit des cours pour devenir enseignant de langue seconde, il brûlait de lui faire bénéficier de ses connaissances. À deux reprises, il a abordé la famille et il comptait développer ses liens avec elle lorsque les choses ont mal tourné. S'étant présenté à la maison de l'ami du grand-père pour les saluer, il a effrayé Jérémie qui regardait par une fenêtre et il a fui l'endroit. Ce faisant, il a aperçu et ramassé le téléphone portable que Patrick avait laissé tomber dans l'allée. Il s'apprêtait à frapper à la porte de l'autocaravane quand il a été surpris par son propriétaire. Il a dû échapper le téléphone avant de

s'engouffrer dans son automobile. Par ailleurs à ce moment, il a cru sentir une odeur âcre comme si le moteur du véhicule avait surchauffé.

Pendant son interrogatoire, un autre policier retire de ses bagages des cadeaux et des souvenirs qu'il a achetés ici et là pour les deux adolescents. Suspicious, les enquêteurs prennent ses coordonnées avant de relâcher l'excentrique, tout en l'avisant qu'on le recontactera chez lui. Ils lui intiment l'ordre de ne plus les approcher, sous aucun prétexte.

Durant le retour en avion, Hugo et Abeille font chanter les gens autour d'eux. Medhi et sa mère connaissent maintenant les mots des chansons. Assise à côté de Dominic, Fatima lui confie qu'elle saisit à quel point elle ne s'est pas encore bien intégrée dans son nouveau pays. Dominic se surprend à la rassurer :

– Mais non, il faut que vous vous donniez du temps.

Françoise Destounis malmène les agents de bord, les reprenant sur la qualité du service et du langage. Coincée contre la fenêtre, sa fille Ophélie se tient coite, mais jette des regards jaloux vers Léa qui chante à pleine voix. Jessica, elle, est restée sur la côte nord avec ses parents car sa mère a décroché sur

place un poste de préposée aux bénéficiaires. Elle a fait cadeau à Jérémie un bracelet de couleur qu'elle lui a tressé en lui faisant promettre de lui écrire. Patrick, qui a dû prolonger son séjour à l'hôpital encore quelques jours, a hâte d'être remis sur pied et d'entreprendre sa toute nouvelle vie avec Thérèse.

Alors que l'avion amorce sa descente vers Montréal, Jérémie voit le fleuve étinceler, comme habillé pour une fête d'un costume à paillettes. Sur la passerelle de débarquement, Léa précède Nick en grande conversation avec son frère. Des papillons dans l'estomac, elle lui tape le dos de son index et lui fait ses adieux en anglais, ce qui lui vaut un grand sourire et une accolade.

- Ouh la la! raille Stephen.

Nick lui tire la couette, la gratifie d'un clin d'œil et s'évanouit avec son frère dans la foule. En queue de file, un petit homme chauve les considère, penaud. Jérémie lui envoie la main tandis que Léa s'exclame :

- T'es fou!

- Ah Nick, ah Nick! susurre-t-il pour détourner l'attention.

- T'es pas juste fou, t'es cave rare! réplique sa sœur, les joues enflammées.

À travers les corridors de l'aéroport, les deux adolescents se pourchassent entre des personnes de toutes provenances. Leurs parents marchent derrière, perdus dans leurs pensées. Dominic se sent le devoir de renouer des liens avec ses parents et son frère, lassé de perpétuer une bataille inutile contre les fantômes du passé. Il lui faudra dompter son impulsivité et sa propension à débattre avec âpreté des opinions contraires aux siennes. Ce sera une lutte contre lui-même, un pas à franchir pour faire mentir l'adage familial qui veut qu'« on ne change pas un Ouellet! »

La pensée que Katherine a pu lui dissimuler la noyade de leur bébé le navre. Il saisit à présent à quel point ses façons autoritaires la poussent à le fuir. Il l'infantilise alors qu'elle est une femme intelligente avec une belle carrière. Envers elle et ses enfants, il se sait fautif à maints égards : Jérémie s'est blessé sur le bateau parce qu'il n'a pas su maîtriser sa colère.

Tout à ses réflexions, il ne voit pas sa femme rougir jusqu'aux oreilles tandis qu'ils croisent un couple. Katherine a cru reconnaître le guide polyglotte, Mani, jadis rencontré à Delhi. Cette apparition fortuite la trouble car elle comprend à quel point sa relation avec Dominic était au bord du gouffre. Rien ne l'oblige à

marcher sur les traces de son père, de se servir de ses obligations professionnelles pour échapper aux difficultés d'une vie de couple. Il lui faut mettre son pied à terre, prendre sa place auprès des enfants, surmonter le sentiment d'être une conjointe et une mère imparfaite, se pardonner.

D'un mouvement spontané, la main de l'un trouve la main de l'autre.

Épilogue

Jérémie marche sur le pavé des quais du Vieux-Port de Montréal. Les orages épileptiques qui l'affectaient autrefois ont presque complètement disparu. Il lui arrive encore d'être possédé par l'esprit du fleuve et souvent, comme aujourd'hui, il lui rend visite.

Grâce à lui, il conserve son empathie naturelle, une sensibilité exceptionnelle et sa curiosité. Il s'est renseigné sur les vertus de la concoction de plantes riveraines servies à son grand-père en rêve. Étonné, il a découvert que les anciens faisaient usage de l'aster ponceau pour traiter le cœur, et le thé du labrador pour redonner de la force aux personnes affaiblies. Les grandes eaux ont tant à offrir.

Les pages de son journal sont pleines des mots du fleuve qu'il continue de capter grâce à ses antennes. Il les traduit, les agence, en fait jouer les sonorités. La nuit venue, il les disperse sur les murs des édifices à coup de peinture aérosol et de marqueurs pour dessiner une image belle, celle d'un fleuve gigantesque qui charrie la vie dans toutes ses formes vers l'océan.

Il a écrit un livre qu'il soumettra bientôt à un éditeur. Il veut démontrer, émouvoir, contribuer à changer les mentalités. Le manuscrit est né de leurs deux voix réunies. Le premier paragraphe, il le connaît par cœur :

« Depuis dix mille ans, je coule au milieu de la vie fragile... Généreux, je partage mon lit, là où l'amour prend tout son sens, là où la vie est libre, là où chacun trouve sa raison d'être. Esprit de plénitude, je fais obstacle à l'illusion du vide. Dans les soirs sereins, chargé de mon fardeau d'existences, je réfléchis le firmament étoilé comme pour rappeler à l'homme que le ciel les y accueille toutes. »

Le fleuve Saint-Laurent, il le connaît de mieux en mieux, jusque dans l'intimité des molécules qui se durcissent ou s'étirent au gré de ses états d'âme. Il se sent prêt à combattre à ses côtés les velléités de mort qui s'acharnent contre lui.

Jérémie voit son amie de cœur, Jessica, qui photographie la Tour de l'horloge. Elle lui rappelle que le temps est compté.

*

Pour peu que vous vous assoyiez sur les grandes roches plates qui bordent le fleuve Saint-Laurent, que vous vous cachiez

dans les hautes herbes ou que vous vous allongiez dans le sable, que vous fermiez les yeux ou que vous portiez le regard sur son corps prodigieux et que vous tendiez l'oreille, vous pouvez entendre vous aussi ce fleuve dont la voix ne doit pas être ignorée. Sentez la présence de son incroyable énergie, laissez-vous imprégner de sa nature mâle et femelle enlacée dans les profondeurs de la rivière; en imagination, remontez sans peur et sans regret jusqu'à la source ou laissez-vous emporter vers l'océan, vers l'universelle diversité inscrite dans l'eau, dans la chair et dans le sang.

Tendez l'oreille encore: la voix du fleuve raconte l'odyssée d'un grand-père et de ses petits-enfants.

À chacun alors d'alimenter ses rêves à l'infini, d'entreprendre aux côtés de Jérémie le combat qui débute pour sauver le dieu vivant.

JÉRÉMIE OUELLET

FLEUVE EN COLÈRE

